

# Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1908-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

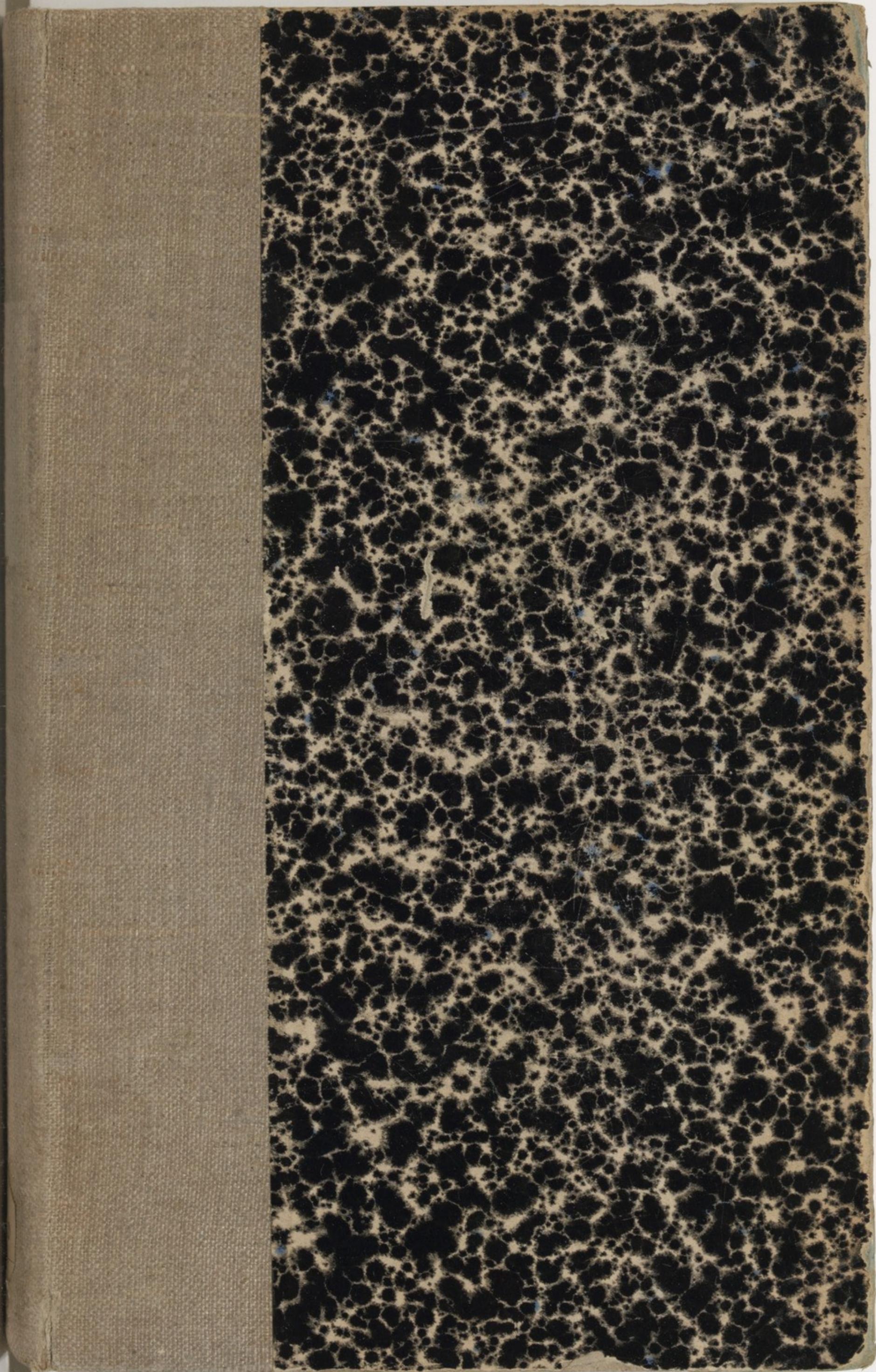
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

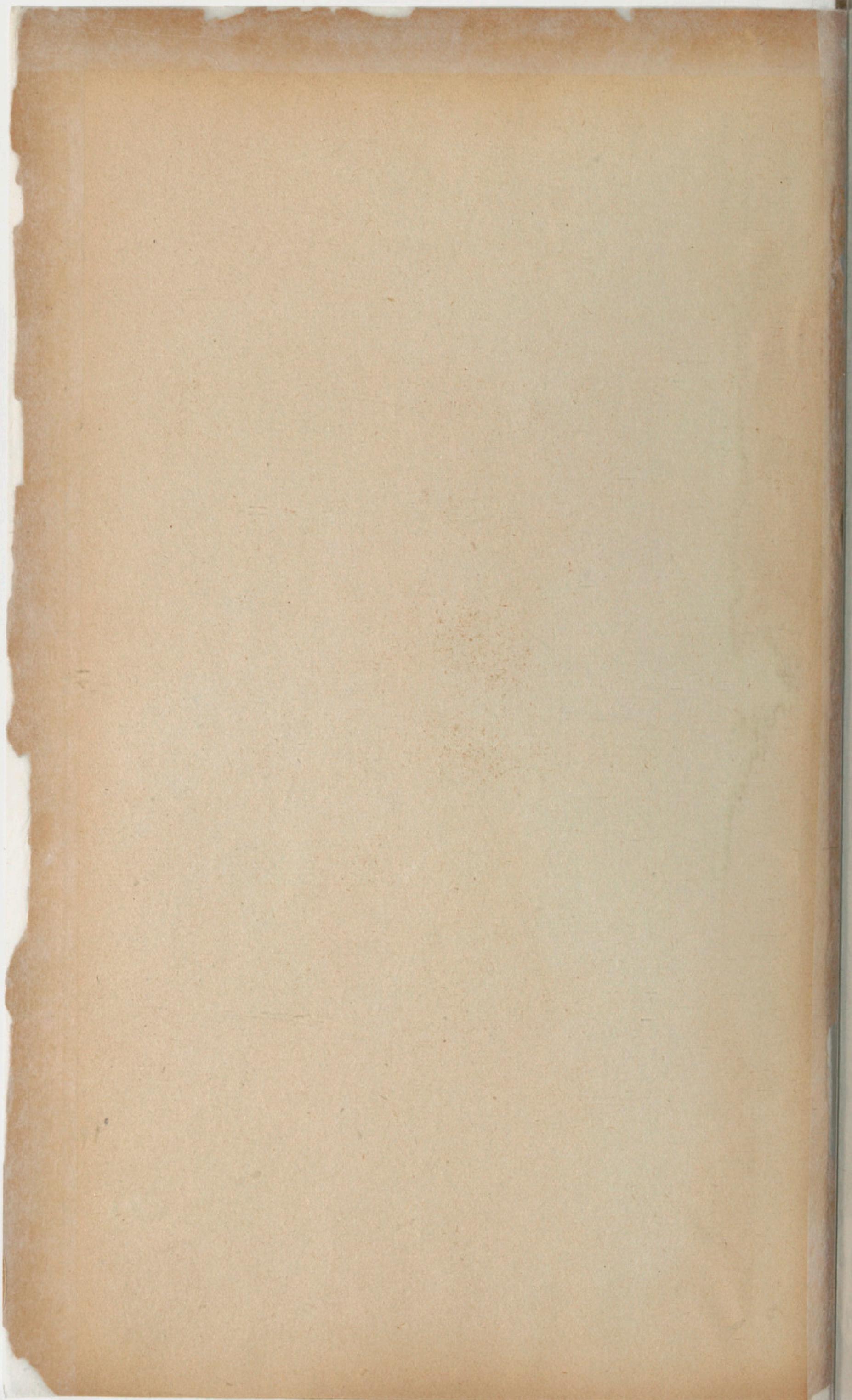
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).









1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

1860

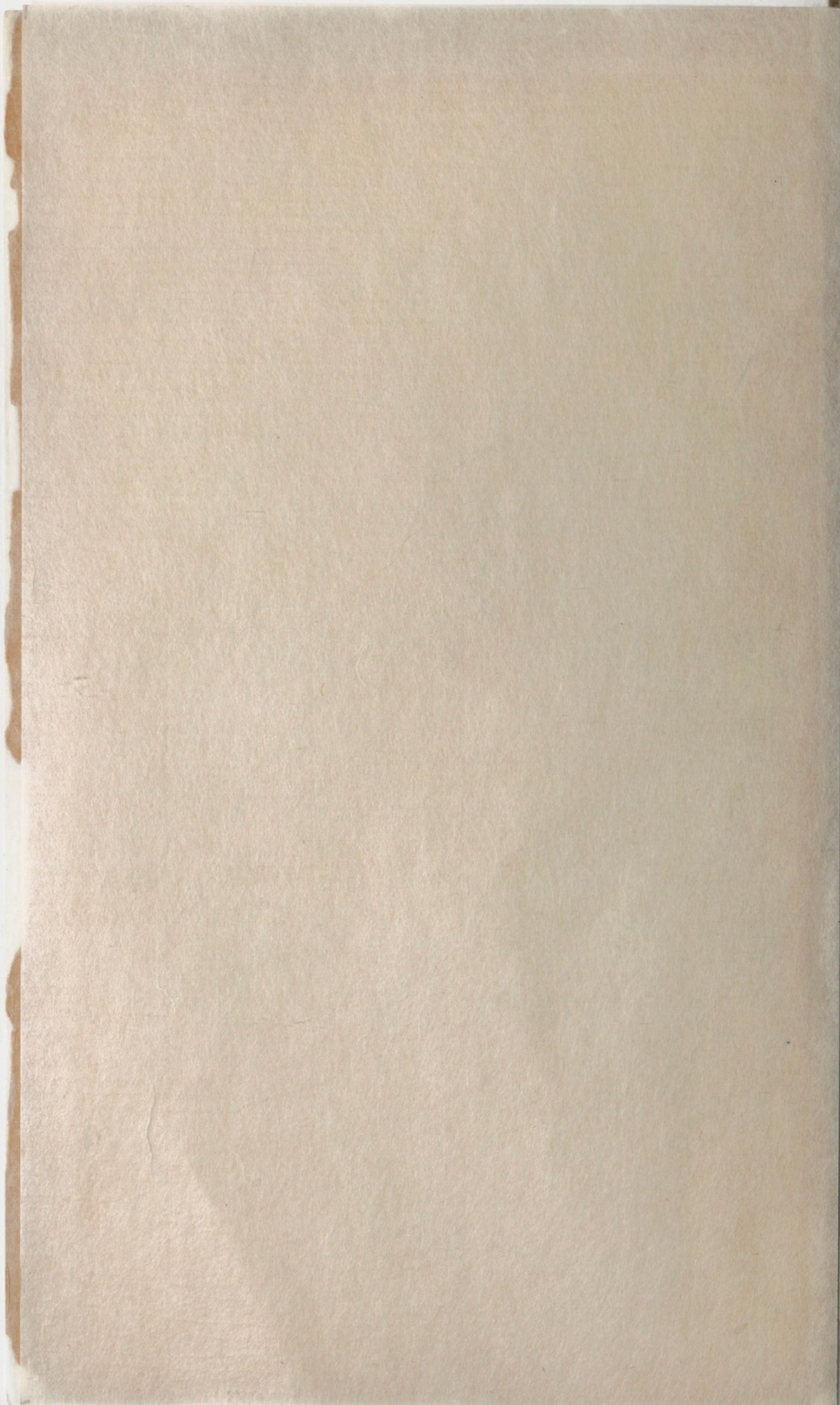
1860

1860

1860

1860

100  
600



Paraissant trimestriellement.

X

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise  
de Paris

DOX.  
9/11

Fondée le 16 septembre 1900

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

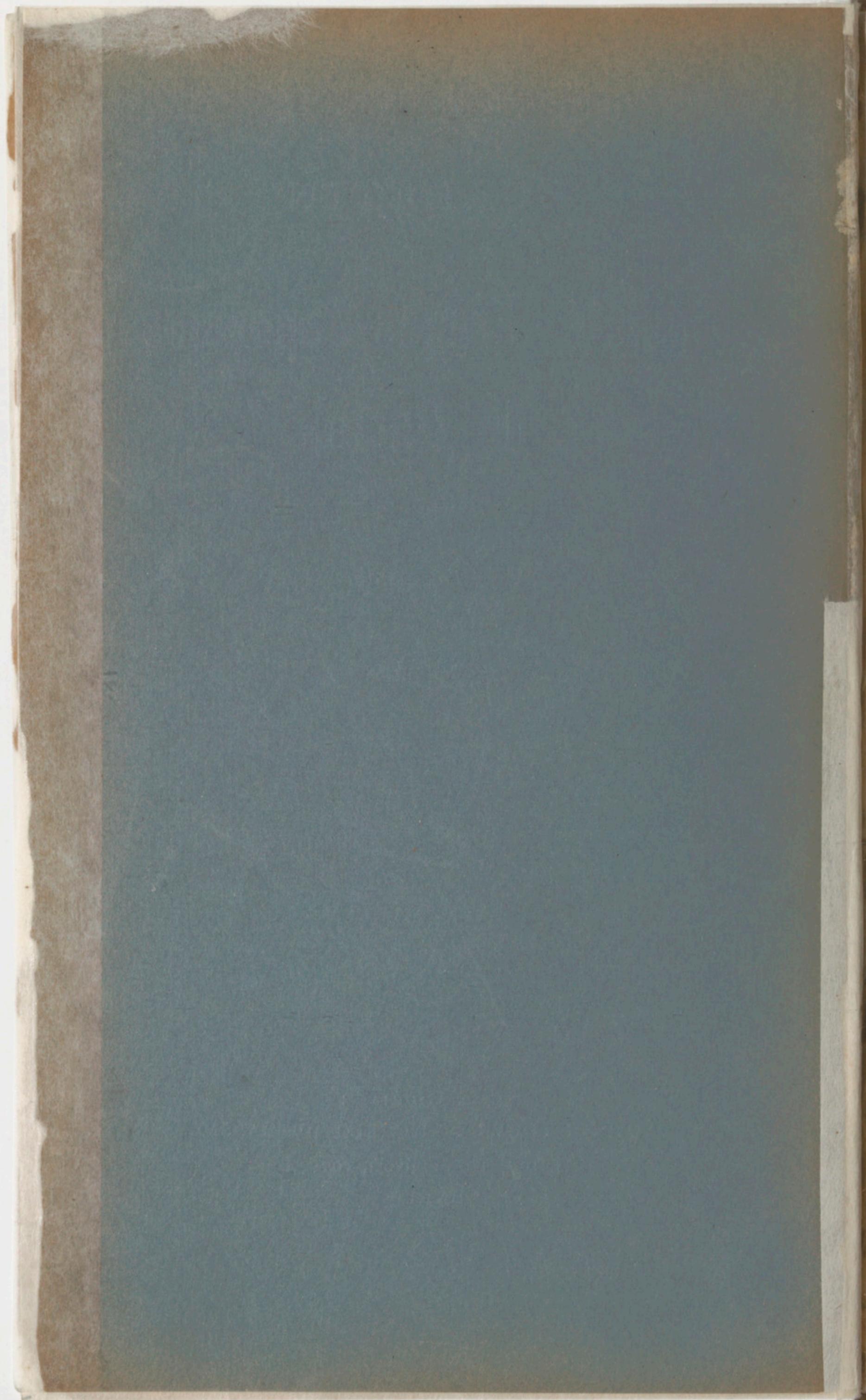
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, 107

PARIS

—  
1908

0<sup>2</sup>.0  
623



Mars 1908. N° 10.

BULLETIN

Société  Franco-Japonaise  
de Paris

4° 00<sup>2</sup>  
623

---

COURBEVOIE  
IMPRIMERIE E. BERNARD

14-15, RUE DE LA STATION,

BUREAUX A PARIS : 1, RUE DE MÉDICIS, 1

---

# BULLETIN

de la

## Société Franco-Japonaise

### de Paris



Fondée le 16 septembre 1900

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, 107

PARIS

—  
1908

## INDEX

---

**P.-D. Chevrey-Rameau :**

Le Japon en 1864.

**Ed. Théry :**

L'Évolution économique du Japon.

**Ed. Clavery :**

Le développement économique et la concurrence du Japon en Extrême-Orient.

**E. Arcambeau :**

Le Japon en 1907.

**Assemblée générale du 24 Mars 1908 :**

Procès-verbal.

Allocution du Président.

Rapport du Trésorier.

Rapport du Secrétaire général.

**Matinée théâtrale du 8 Février 1908.**

(Deux planches, dont une en couleur).

**Nouvelles du Japon.**

**Souscription pour le monument Félix Régamey :**

1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> listes.

**Bibliographie :**

Ed. Théry, *La Situation économique et financière du Japon après la guerre de 1904-1905.*

P. Allier, *Le Protestantisme au Japon (1859-1907).*

Revue des échanges.

**Avis divers.**

---



毛付新舞  
何れも  
か  
ま  
か  
ま



榊川  
重三郎



ANCIENNE DANSEUSE JAPONAISE.

Surimono de Yanagawa Shigenobu, reproduit sur le programme de la Matinée théâtrale du 8 Février 1908.

# Société Franco-Japonaise de Paris

---

## Le Japon en 1864.

---

CONFÉRENCE

faite devant la Société Franco-Japonaise de Paris, le 21 janvier 1908,

PAR

**M. P. CHEVREY-RAMEAU,**

Ministre Plénipotentiaire.

---

Peu de gens se rendent compte de la transformation qu'a subie le Japon depuis l'année 1858 environ, époque à laquelle il est sorti de l'isolement, vis-à-vis du reste du Monde, où il s'était confiné volontairement pendant plus de deux cents ans. En moins de cinquante années, ce pays qui, en 1858, ne figurait pour ainsi dire pas dans la société des nations, s'est élevé au rang d'un des peuples les plus importants et les plus puissants du globe.

Pour apprécier exactement le caractère et l'importance de cette transformation, il y a lieu d'examiner d'abord la situation économique du Japon au moment même où il s'est ouvert de nouveau aux étrangers et d'indiquer les étapes qu'il a suivies avant d'arriver à sa situation actuelle; de comparer, en un mot, le Japon tel qu'il était en 1858 et que j'appellerai l'ancien Japon, avec le Japon moderne.

Le Japon, cet archipel merveilleux de l'Extrême-Orient, ce pays si remarquable par son climat, le pittoresque de ses paysages, la richesse des productions du sol, le caractère énergique et les goûts artistiques de ses habitants, il n'est guère, heureusement, transformé au point de vue physique et pittoresque; s'il possède aujourd'hui de grandes lignes de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de télégraphe, s'il possède des tramways, de grands hôtels, il est encore « le pays de verdure et d'ombre, l'éden inattendu » qu'a décrit en prose poétique Pierre Loti et qui nous a tous si complètement séduits autrefois à notre débarquement et pendant notre séjour au milieu de ses habitants.

Qu'il soit permis à l'un des rares survivants parmi ceux de nos compatriotes qui ont eu l'avantage d'habiter le Japon en 1864, de rendre compte, en toute sincérité, de ce qu'il a vu et observé et des impressions

qu'il a éprouvées pendant les dix-huit mois qu'il a passés dans ce beau pays.

Et d'abord au point de vue pittoresque.

Lorsqu'on arrivait de Chine à Nangasaki ou à Yokohama (Kanangawa), il n'était pas d'Européen qui ne fût surpris et émerveillé de tout ce qui venait frapper ses regards.

L'aspect de la campagne japonaise, dans les limites très étroites où, alors, il nous était permis de la parcourir, révélait tout de suite un peuple vivant d'une vie patriarcale au milieu de la verdure et des fleurs, la vue bornée par de jolies collines au-dessus desquelles s'élevait le sommet neigeux de la Montagne Sainte, le Foudjiyama, des routes bien entretenues, bordées de beaux arbres, des allées magnifiques de cèdres, de châtaigniers, d'érables, de bambous ; de jolis jardins soigneusement cultivés, gentiment dessinés, arrosés par de petits cours d'eau sinueux, ornés de fleurs de toutes espèces parmi lesquelles dominaient à certaines époques celles des arbres fruitiers, pommiers, pêchers, cerisiers.

Cà et là, une de ces jolies petites maisons japonaises, aux carreaux de papier, sorte de chalet-miniature, aux portes-fenêtres roulant en coulisse, au plancher recouvert de ces nattes japonaises si fines, si propres, avec le petit brasero installé au centre de la pièce principale et servant à préparer le thé et les aliments et à allumer les pipes ; dans un coin, la vaste couverture-édredon dans laquelle se roulait pendant la nuit le maître ou la maîtresse de la demeure.

Pendant le jour, ces gentilles habitations, largement ouvertes, laissaient entrevoir de ces scènes d'intérieur qui donnent une idée de la vie populaire : le repas si simple, riz et thé servis dans ces coquets ustensiles de porcelaine ou de bois laqué, fort appréciés aujourd'hui ; le petit concert de famille, accompagné de danses plutôt lentes et graves ; les leçons d'écriture, celles de dessin, où l'on exerce les enfants à reproduire les esquisses au trait, si justes, si fines, dans lesquelles excellent les artistes japonais ; parfois, la cérémonie d'un mariage où les fiancés s'unissent en buvant l'un après l'autre dans une même coupe.

Toutes les scènes de la vie ordinaire, exécutées sans pose, mais gracieusement, par des personnes de l'un et l'autre sexes en costume simple, mais original ; les femmes, au type chinois très adouci et se rapprochant parfois beaucoup plus du type européen que cela n'a lieu chez les beautés du Céleste Empire, moulées dans leurs robes de soie changeante, croisées sur la poitrine, avec leur large ceinture, *obi*, formant à la taille un immense nœud parfaitement régulier et leurs coiffures, soigneusement entretenues, de bandeaux énormes séparés par une petite mèche frontale dominant une double raie sur le dessus de la tête ; dans les cheveux, des fleurs ou de longues épingles de fantaisie en métal ou en écaille.

Quoi de plus pittoresque qu'une promenade à cheval dans cette capitale de l'Empire, Tokio, que nous appelions alors Yeddo, ouverte seulement aux représentants des puissances, et cela même pour de courtes visites, pendant lesquelles nous ne pouvions faire un pas sans la présence et la protection d'une garde nombreuse d'officiers armés de deux sabres ! Quelle impression profonde produisait en nous la vue du palais de Taïcoun ou Chogoun, c'est-à-dire du monarque effectif du pays ! Formidable forteresse féodale, entourée de larges fossés remplis d'eau, aux toits recourbés, aux glacis gazonnés, précédée de magnifiques et ombreuses allées, où nous n'avions garde, heureusement, de rencontrer l'un ou l'autre de ces corps de troupes, à la solde des grands Daïmios, qui accompagnaient leur maître venant rendre visite au Souverain.

Et les grandes rues avec leurs vastes magasins bondés de marchandises japonaises et visités par une foule considérable, très curieuse d'apercevoir les étrangers !

Et les théâtres avec leurs longues enseignes et leurs lanternes colorées !

Et surtout les beaux temples, les magnifiques pagodes, ornements de la grande ville, que nous ne pouvions qu'apercevoir en passant, mais que nous reconnaissons parfaitement aujourd'hui, reproduits dans ces clichés photographiques que l'on reçoit maintenant en grand nombre du pays du Soleil Levant.

D'autres détails du Japon pittoresque étaient susceptibles d'être observés par nous à Yokohama ou à Nangasaki dans des conditions très favorables, grâce à nos relations parfaitement amicales avec les habitants du pays : la plupart d'entre nous étaient parvenus, en effet, à s'entretenir avec la population japonaise au moyen d'un petit vocabulaire de trois à quatre cents mots, plus que suffisant pour nous permettre d'avoir avec ces braves gens des conversations aussi complètes et intéressantes que nous pouvions le désirer.

C'est ainsi que je dois mentionner ici, *grosso modo*, la foule de petites boutiques où nous achetions alors, à des prix vraiment peu élevés, tous ces charmants bibelots, laques, ivoires, bronzes ou simples objets en bois ou bambou sculptés, révélant tous l'habileté et le goût artistique des ouvriers japonais. Même, à ce sujet, il m'a été permis d'établir une comparaison, que je trouve caractéristique, entre les ouvriers d'art chinois et leurs confrères japonais : à Canton, la capitale industrielle de la Chine, il ne m'avait pas été possible de faire fabriquer, par un des premiers tisseurs de la ville, un crêpe de chine noir orné d'un semis de violettes brodées, parce que, m'avait-il été objecté par le fabricant, les violettes n'étaient pas au nombre des fleurs qu'il était habitué à reproduire dans ses dessins ; à Yokohama, au contraire, un de mes amis avait fait exécuter sans peine, par un ouvrier ciseleur et fondeur, une paire de

candélabres en bronze, dont cet ami avait seulement suggéré l'idée et la composition, comprenant la reproduction d'un arbre et de fleurs et d'animaux; le tout avait été dessiné, modelé et fondu par le même ouvrier dans un coin de son petit atelier. Tout le monde, aujourd'hui, en Europe, connaît et apprécie les mille petits produits de l'art japonais, si fin, si délicat, si observateur.

Il est encore une autre spécialité dans laquelle excellent les Japonais, celle de la prestidigitation et de l'acrobatie. Ils sont maintenant connus et applaudis dans le monde entier, ces équilibristes dont nous avons été les premiers à constater la merveilleuse habileté. On connaît également partout et l'on apprécie à leur valeur les remarquables lutteurs dont la corporation jouit, au Japon, d'une estime particulière de la part de toute la population et dont nous avons admiré fréquemment la souplesse, la force et, ce qui n'est pas commun dans ce genre de sport, la loyauté.

Je ne puis, ici, m'étendre davantage sur cette esquisse à grands traits du Japon physique et pittoresque qui a exercé sur moi, il y a plus de quarante ans, la même séduction qu'il exerce encore aujourd'hui sur les étrangers qui ont la chance de pouvoir le visiter ou y établir leur résidence.

Je dois en venir maintenant à une autre étude, une autre esquisse, celle de l'état économique du Japon vers 1864, c'est-à-dire de sa situation au point de vue commercial, industriel, administratif, militaire, situation aujourd'hui si profondément modifiée, et c'est ainsi que mes lecteurs pourront se rendre un compte exact de la transformation merveilleuse que ce pays a réalisée sur lui-même en un si court laps de temps.

Ici, j'ouvre une parenthèse.

On connaît l'histoire, qui n'est peut-être qu'une légende, de ce grand financier parisien qui aurait fait encadrer et placer dans l'un de ses somptueux salons, la paire de sabots avec laquelle il était arrivé à Paris. Ce fait, s'il est vrai, constituait, à mon avis, une preuve de bon sens de la part de ce parvenu qui, non seulement ne rougissait pas de la modestie de son origine, mais en tirait même un légitime orgueil; et, de plus, constituait un moyen ingénieux de donner à tous une mesure palpable des qualités de travail et d'intelligente persévérance qui avaient assuré le succès considérable du porteur de ces sabots.

Eh bien! dans ce même ordre d'idées, je n'hésite pas à croire que ce que j'ai à dire maintenant des débuts du Japon, non seulement ne doit éveiller aucune susceptibilité de la part des distingués Japonais qui peut-être me lisent, mais doit, au contraire, être considéré par eux comme un hommage rendu aux qualités d'intelligence, de patience et de travail qui ont permis à leur pays, partant d'un point de départ si modeste, de s'élever à la prospérité extraordinaire dont il jouit de nos jours.

En 1858, en fait de résidents étrangers, il ne se trouvait au Japon que

quelques Hollandais et Chinois, autorisés à résider, en nombre strictement limité, dans le petit îlot de Decima, sorte de faubourg de Nangasaki. Cet état de choses remontait à plus de deux cents ans en arrière, c'est-à-dire à l'époque où le gouvernement du pays, ému par le succès de la propagande des missionnaires chrétiens, notamment de saint François-Xavier, avait, par une série de cruels massacres, renouvelés avec une barbare persistance pendant une période de plus de quarante ans, anéanti, avec les néophytes japonais, toute trace des adeptes d'un culte étranger quelconque.

Les membres de la petite colonie de Decima étaient, dit-on, en nombre si strictement limité que si un enfant venait à naître dans la colonie, un autre habitant était obligé de la quitter. Ce sont les descendants de ces colons qui, grâce à leur connaissance de la langue japonaise, servirent d'interprètes aux Européens au début de la reprise des relations internationales.

Les étrangers, à ce moment, n'ont pas été reçus à bras ouverts par les Japonais, ni admis à pénétrer dans toutes les parties de l'empire; cette admission a même été limitée à trois ports seulement : Nangasaki, Yokohama-Kanagawa et Hakodaté; et, dans ces ports, à un parcours de quelques kilomètres dans les environs de chacun d'eux.

En 1864, les nations représentées sur le sol japonais, mais par un petit nombre de résidents seulement, étaient la France, l'Angleterre, les États-Unis de l'Amérique du Nord et la Hollande.

En 1864, nous nous trouvions dans un pays entièrement neuf, absolument japonais, et où, pour faciliter le développement des relations internationales, il fallait, sans froisser les mœurs et usages des habitants du pays, s'efforcer d'introduire et de faire adopter nos mœurs et usages européens.

Pendant plusieurs années, la tâche ne fût pas facile à accomplir. D'une part, en effet, nous n'étions en fait que tolérés et avions constamment à lutter contre l'hostilité, ouverte ou dissimulée, de toutes les classes de la population : les nobles, souvent en désaccord entr'eux, suivant les traditions ou la politique des grands chefs féodaux dont ils dépendaient, mais réunis sous la patriotique devise de « Guerre » ou « Mort aux Etrangers! » ; la population, soumise aux directions secrètes de ses autorités nationales qui intervinrent plus d'une fois dans les relations ordinaires entre les résidents étrangers et les serviteurs et ouvriers japonais.

D'autre part, au point de vue économique, beaucoup d'institutions, d'usages, étaient à modifier ou à créer dans ce pays qui avait si longtemps vécu sur lui-même.

L'industrie et le commerce intérieur étaient restreints aux besoins des diverses parties de l'empire très séparées les unes des autres.

Pas de commerce international; le développement des échanges avec

l'étranger ayant pris son essor à peu près à l'époque de la colossale exportation de graines de vers à soie achetées au Japon en 1865 pour parer aux défauts de la récolte de cette année-là en France, en Italie et au Caucase.

Au début et pendant un espace de temps très court, les Japonais payaient en argent ou en or à poids égal !

Pas de monnaie nationale, les grands seigneurs féodaux entre lesquels se partageait le territoire du pays ayant conservé, chacun dans ses états, le droit de battre monnaie comme aussi celui de haute et basse justice, ainsi que les autres droits féodaux.

Pas de postes ni de télégraphes.

La navigation de commerce servie par des jongues dont les dimensions limitées réglementairement ne permettaient pas les entreprises de long cours.

Pas de navires à vapeur de commerce ni de guerre, à l'exception de deux bâtiments vendus par les Américains dans des conditions très avantageuses pour les vendeurs et assez déplorablement pour les acheteurs.

Pas d'armée nationale, les forces militaires du pays se composant de corps à la solde du gouvernement, et des différents corps d'armée entretenus par les Daimios pas toujours d'accord entr'eux ni avec le gouvernement ; ces différents corps, du reste, équipés et armés à l'ancienne mode, si pittoresque, mais si peu en rapport avec les nécessités de la guerre moderne.

Pas de législation nationale, mais, ainsi que cela a lieu dans les pays soumis au régime féodal, la justice rendue conformément aux us et coutumes de chaque province de l'empire.

Telle était, dans ses grandes lignes, la situation économique du Japon au moment où j'eus l'honneur d'y être envoyé pour gérer le Consulat général de Yokohama sous la direction de M. Léon Roches, Ministre de France.

Il ne me reste plus maintenant qu'à énumérer sommairement, parmi toutes les réformes qui étaient à accomplir, celles qui ont été commencées sous mes yeux et dont l'entreprise et l'accomplissement sont dus entièrement à l'initiative française.

C'est, en effet, à la Légation de France, dans les entrevues avec les envoyés du Taïcoun auxquelles donnaient fréquemment lieu les affaires à régler entre les deux Gouvernements, que M. Léon Roches a successivement suggéré aux hautes autorités japonaises le programme des réformes principales qui devaient amener peu à peu la transformation de l'empire en plaçant ce pays sur un pied d'égalité avec les autres nations.

En ce qui me concerne, j'ai vu commencer la réforme du système mo-

nétaire et la création, sous la direction de nos compatriotes de Rotrou et Verny, d'un petit dock-arsenal destiné à la réparation des navires, embryon de ces magnifiques ateliers qu'est venu plus tard installer et diriger notre éminent Président, M. Bertin.

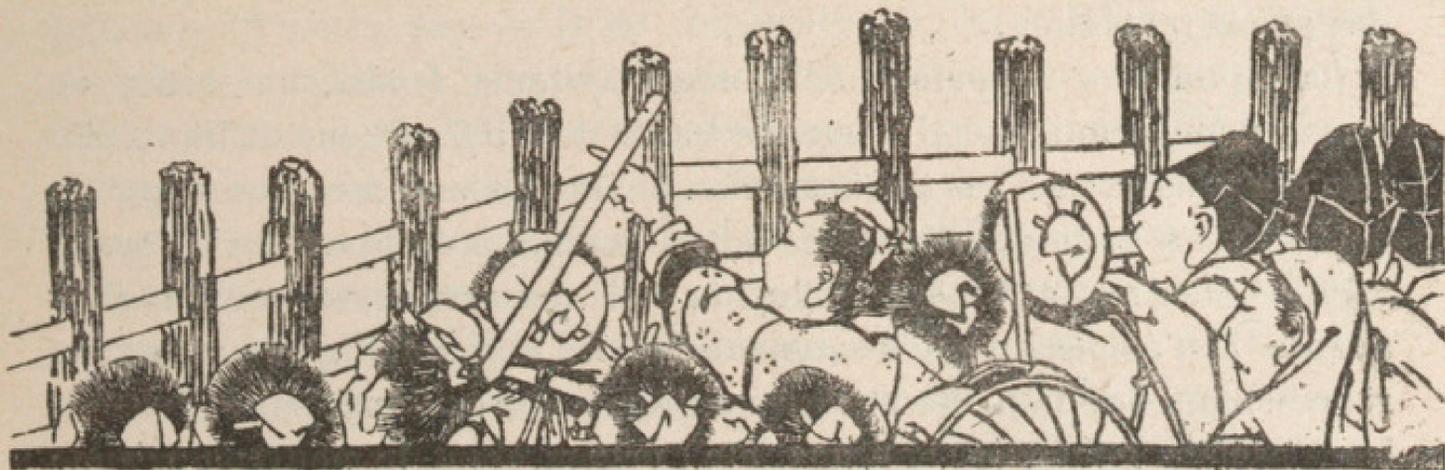
J'ai vu poindre aussi la réforme et l'unification de la législation nationale confiées en premier lieu au savant M. Boissonade; puis, après la restauration du gouvernement personnel du Mikado (juin 1866), l'idée de la création d'une armée et d'une marine nationales.

Et tout ceci, sous la direction de savants, d'ingénieurs, d'officiers français, notre cher pays continuant à suivre, vis-à-vis du Japon renaissant, sa belle tradition d'éducateur et de propagateur du progrès intellectuel.

Un de nos collègues de la Société Franco-Japonaise, M. Théry, exposera prochainement le tableau économique du Japon actuel, et maintenant que l'on connaît quelle était la situation de l'empire en 1864, il n'en sera que plus aisé d'apprécier les résultats merveilleux obtenus par ce pays pendant le laps de temps si extraordinairement court qui lui a suffi pour opérer sa transformation et son développement.

En terminant, je ne puis m'empêcher d'exprimer un vœu que j'adresse en toute humilité, mais aussi en toute sincérité, au peuple de l'Empire du Soleil Levant. Parvenu aujourd'hui à l'âge mûr, qu'il se rappelle que, dans son enfance, il y a un peu moins d'un siècle, nous lui avons servi de père nourricier, nous qui avons quinze siècles d'expérience de plus que lui. Aujourd'hui qu'il n'a plus besoin de tuteur ni de professeurs, qu'il parcoure avec soin les archives de son vieil instituteur. Si, en ce qui concerne les nations, l'expérience de l'une peut avoir quelque utilité pour les autres, il y trouvera d'utiles enseignements pour éviter de commettre certaines fautes dont les fâcheux résultats sont dûs souvent à l'imprudence ou à l'impatience de la jeunesse et pour diriger sa conduite dans ses relations avec les autres peuples, de façon à pouvoir être placé au rang non des fléaux, mais des bienfaiteurs de l'humanité.

P.-CH. RAMEAU.



## L'Évolution économique du Japon,

PAR

M. Edmond THÉRY.

---

Sous ce titre, M. Edmond Théry, l'écrivain bien connu, directeur de l'*Economiste Européen*, a fait, le 5 février dernier, à la Société Franco-Japonaise de Paris, devant une nombreuse assistance, une importante conférence sur les transformations sociales et économiques dont le Japon a été le théâtre pendant les quarante dernières années.

Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à peu près textuellement l'analyse de cette conférence au compte-rendu qui en a été publié dans l'*Economiste Européen*.

Après un rapide exposé rétrospectif de l'ancien régime politique du Japon et des événements qui amenèrent la disparition du shogunat et la restauration impériale de 1868, l'auteur est entré dans le vif de son sujet en examinant tout d'abord les résultats de la révolution qui venait de se produire.

La chute du shogunat eut pour conséquences immédiates l'abolition du régime féodal et l'acceptation d'un nouvel ordre de choses basé sur les principes de la civilisation européenne, par la grande majorité de la classe privilégiée japonaise, qui sut se rendre compte qu'elle serait la première à bénéficier du changement de régime.

Le nouveau gouvernement accorda, en effet, des titres et des pensions héréditaires à tous ceux qui l'aidèrent à renverser le shogunat, puis il racheta les droits héréditaires des nobles et de leurs vassaux, dépossédés par la révolution.

La liquidation financière de l'ancien système féodal, qui coûta au gouvernement mikadonal la somme totale de 1.166 millions de francs, fut très laborieuse, car les finances shogunales étaient dans une situation déplorable à la fin de 1868. Mais cette liquidation du passé eut les résultats les plus heureux pour le Japon, qui conserva ainsi sa classe dirigeante. Les anciens grands seigneurs ou les plus intelligents parmi les représentants de la petite noblesse militaire, devenus ministres, conseillers, préfets, généraux, amiraux, etc., organisèrent le nouveau régime

avec une très réelle habileté. Ils firent appel à des spécialistes étrangers, dont ils s'efforcèrent de s'assimiler les leçons le plus rapidement et le plus fidèlement possible, et qu'ils congédièrent ensuite dès qu'ils purent se passer d'eux.

Et c'est ainsi que la révolution de 1868 devint, pour le Japon, le point de départ d'une ère nouvelle, d'abord au point de vue politique et social, ensuite en matière économique, industrielle et financière.

L'une des causes qui ont le plus contribué à la rapide expansion économique du Japon, c'est l'accroissement prodigieux de sa population, accroissement qui s'accrut encore avec l'augmentation de bien-être qu'apporta au peuple japonais l'inauguration du nouveau régime. Pendant la période 1876 à 1896, la population japonaise a passé de 34.338.367 âmes à 42.708.264, soit une différence en plus de 8.369.897 individus, ce qui représente une progression moyenne annuelle de près de 1.20 0/0. En 1907, la population atteignait 48.864.000 habitants, de sorte que, entre 1896 et 1907, l'accroissement annuel a été de 1.40 0/0 en moyenne, et cela, malgré la guerre de 1904-1905, qui fut particulièrement meurtrière.

Trop à l'étroit sur un territoire ne suffisant plus à nourrir une population déjà trop dense, et qui s'augmente de 500.000 individus par année, les Japonais devaient nécessairement s'efforcer de trouver au dehors des centres de production aussi rapprochés que possible. La Corée, située à seulement 200 kilomètres de leurs côtes, ne pouvait manquer d'éveiller leurs désirs et c'est pour pouvoir s'établir en maîtres dans ce pays qu'en 1894 ils déclarèrent la guerre à la Chine. Le traité de Shimonoseki fut une immense déception pour le peuple japonais, qui espérait bien, grâce à ses victoires, s'implanter au cœur du Céleste-Empire. L'intervention de la Russie, à laquelle vinrent se joindre la France et l'Allemagne, obligea, en effet, le gouvernement du Mikado à se contenter de l'île de Formose et d'une indemnité de guerre de 943 millions de francs.

L'opinion publique japonaise se montra très irritée des conditions du traité de paix ; le Mikado et ses conseillers durent cependant s'incliner, parce que le Japon n'était pas alors en mesure de risquer une guerre contre la Russie ; mais, pendant les années 1896 et 1897, le gouvernement japonais fit voter par la Diète impériale un formidable programme d'expansion militaire et navale, qui a été énergiquement poursuivi de 1898 à 1903 et qui a été le prélude de la grande guerre de 1904-1905.

Cependant, on se tromperait absolument si l'on supposait que le temps, l'énergie et les capitaux que les Japonais durent employer à la préparation des guerres de 1894 et de 1904 empêchèrent le développement de leur industrie, de leur commerce, de leur agriculture et de leur outillage mécanique. Ce développement a eu lieu malgré des sacrifices énormes en hommes et en argent et il s'est produit même avec une in-

tensité dont l'histoire des grands peuples de l'Europe et de l'Amérique ne donne aucun exemple.

Si l'on considère tout d'abord le commerce extérieur, qui résume d'une manière en quelque sorte parfaite l'activité industrielle, agricole et commerciale de tous les pays, on voit que le total des importations et des exportations, qui ne dépassait guère 125 millions de francs en 1875, soit 3 fr. 69 par tête d'habitant, s'est élevé à 455 millions, ou 11 fr. 10 par habitant, en 1893, pour atteindre 1.565 millions en 1903 et près de 2.174 millions en 1906, ou 44 fr. 48 par tête. Les chiffres qui viennent d'être publiés montrent que l'accroissement s'est maintenu en 1907, le montant total du commerce extérieur s'étant élevé l'année dernière à 2.389 millions.

C'est une progression qui ne se retrouve ni aux Etats-Unis, ni en Angleterre, ni en Allemagne, et elle indique déjà le prodigieux développement économique et financier dont le Japon a bénéficié, surtout depuis sa guerre victorieuse contre la Chine (1894), qui lui a ouvert les marchés de l'Extrême-Orient. On en trouve la preuve dans ce fait que les exportations japonaises vers la Chine, la Corée et la Russie d'Asie, qui représentaient seulement 26 millions de francs, ou 11.26 0/0 des exportations totales, en 1893, sont arrivées, en 1906, au chiffre de 396 millions de francs, soit 33.89 0/0 des exportations totales.

La nature et la configuration du sol, au Japon, ne sont pas des plus favorables à l'agriculture ; cependant, grâce à l'intelligente initiative du gouvernement mikadonal, qui s'est efforcé d'implanter dans le pays les principes scientifiques appliqués aujourd'hui dans les contrées agricoles européennes et de multiplier les entreprises coopératives de crédit, d'achat et de vente, la production agricole proprement dite, au cours des dix dernières années, a progressé d'un tiers environ.

L'accroissement a été beaucoup plus considérable en ce qui concerne le rendement de l'industrie minière : par exemple, l'extraction de la houille, qui était de 5.060.000 tonnes, pour une valeur de 33 millions de francs en 1896, a atteint 11.593.000 tonnes, pour une valeur de 104 millions de francs, en 1905. Le rendement des mines de cuivre, qui ne dépassait pas 20 millions de francs en 1896, arrivait à 61 millions de francs en 1905. Pendant les dix années considérées, l'ensemble de la production minérale est passé de 69 à 201 millions de francs.

L'industrie manufacturière a réalisé également des progrès considérables ; il suffit, pour s'en convaincre, d'observer que les produits fabriqués figurent aujourd'hui pour 41 0/0 environ dans le chiffre total des exportations. De 1896 à 1905, la production industrielle japonaise, sous toutes ses formes, a augmenté de plus de 150 0/0.

En même temps, le nombre des sociétés japonaises (agricoles, industrielles, commerciales, etc...), qui était de 4.595 à la fin de 1896, pour un

capital versé de 1.024 millions de francs, atteignait 9.006 en 1905, avec un capital versé de 2.518 millions.

Les chemins de fer sont les auxiliaires nécessaires du développement industriel et commercial des pays nouveaux ; aussi les Japonais ne négligèrent rien pour favoriser l'extension rapide du réseau de leurs voies ferrées. Malgré les difficultés que le relief du sol présentait à la construction des lignes, la longueur exploitée, qui était seulement de 183 kilomètres en 1883, arrivait à 3.009 kilomètres en 1893, à 6.822 kilomètres en 1903, et à 7.693 kilomètres en 1906, et les capitaux employés passaient successivement de 214 millions de francs en 1893 à 926 millions en 1903, et à 1.104 millions en 1906. En même temps, le nombre des voyageurs s'élevait de 28 millions en 1893 à 114 millions en 1906, tandis que les marchandises transportées s'accroissaient de 2.702.000 tonnes à 21.530.000 tonnes. En l'espace de treize ans, les recettes totales s'avançaient de 25 millions à 178 millions de francs.

La situation géographique du Japon, pays surtout maritime, devait rationnellement le conduire à favoriser d'une façon toute particulière le développement de sa marine marchande. Il n'en faut pas moins reconnaître que la rapidité et l'importance des résultats obtenus sont vraiment extraordinaires : le nombre des navires à voiles a passé de 780, avec un tonnage de 40.085 tonneaux, en 1893, à 4.121, jaugeant 336.496 tonneaux, en 1906, tandis que, pour ces deux mêmes années, le nombre des navires à vapeur était respectivement de 642, avec 165.764 tonneaux, et 1.977, avec 939.594 tonneaux.

A la fin de 1903, on comptait déjà au Japon 205 chantiers navals et 32 docks privés, pouvant construire de grands navires marchands de 6.000 tonnes et au-dessus ; à la fin de 1906, la puissance de production des chantiers japonais était environ d'un tiers supérieure à celle de la fin de 1903.

L'organisation du crédit et l'élargissement de la circulation monétaire sont, dans toute contrée, les conditions essentielles du développement du commerce et de l'industrie indigènes. Et c'est pourquoi le gouvernement japonais envoya, au commencement du nouveau régime, plusieurs missions à l'étranger, pour étudier le système de banque nationale qui conviendrait le mieux au pays.

Au début, le Japon copia sur les Etats-Unis et adopta le régime de la pluralité des banques d'émission. En 1881, il existait 148 banques nationales. Mais les financiers japonais comprirent bien vite les vices du système et ils réclamèrent l'institution d'une Banque Centrale ayant le privilège unique d'émission, comme cela existe en France, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, etc...

La *Banque du Japon* fut créée en 1882 et, depuis cette époque, cet établissement, devenu le pivot de la circulation monétaire japonaise, a rendu d'immenses services au pays.

Les dépenses nécessitées par la liquidation de l'ancien régime shogunal, la mise en valeur progressive et méthodique du sol et la préparation aux guerres de 1894 et 1904, ont exigé du Japon un effort financier colossal, et il faut ici admirer sans réserve la façon stoïque avec laquelle le pays a supporté ce lourd fardeau. La dette totale japonaise est passée successivement de 764 millions de francs en 1894 (soit 16 fr. 51 par tête d'habitant) à 1.426 millions en 1903 (29 fr. 15) et à 5.722 millions en 1907 (115 fr. 10). Les impôts devaient, bien entendu, progresser parallèlement : c'est ainsi que les recettes ordinaires, qui étaient seulement de 150 millions de francs en 1881 (soit 4 fr. 37 par habitant), se sont élevées à 208 millions en 1893 (5 fr. 02), à 571 millions en 1903 (12 fr. 20) et à 1.095 millions en 1907 (22 fr. 40).

Les recettes totales (ordinaires et extraordinaires) sont arrivées progressivement de 164 millions de francs en 1880-1881, à 1.591 millions en 1907-1908. Elles sont évaluées à ce même chiffre pour l'exercice 1908-1909.

La guerre victorieuse contre la Russie a coûté au Japon non moins de 1.982 millions de yens, soit 5.120 millions de francs. Quand toutes les dépenses auront été régularisées, il est probable que le montant de la Dette publique japonaise atteindra 2.500 millions de yens, soit environ 6.450 millions de francs. C'est évidemment beaucoup pour un pays qui n'avait que 1.425 millions de dettes en 1903...., mais on est plus rassuré sur l'avenir des finances japonaises quand on constate l'augmentation considérable qui s'est produite dans les recettes ordinaires depuis 1903, augmentation qui permettra de rembourser les dettes étrangères en trente années.

D'ailleurs, le gouvernement japonais a consacré des sommes importantes pour la mise en valeur de ses récentes conquêtes, c'est-à-dire de Formose, de la Corée, de Sakhaline, et pour les chemins de fer de la Mandchourie méridionale. Les résultats excellents qu'il a obtenus à Formose et qu'il est en train de réaliser en Corée amélioreront sa situation financière.

« Le Japon, a dit en concluant M. Edmond Théry, grâce à la facilité avec laquelle il s'est transformé, grâce aux résultats prodigieux qu'il a su obtenir en matière industrielle, agricole et financière, grâce à l'énergie que ses gouvernants et son peuple ont apportée dans leur volonté de jouer un grand rôle politique en Extrême-Orient, grâce enfin à leurs victoires de 1894-1895 et 1904-1905 qui leur ont assuré la prépondérance dans l'Asie Orientale, — le Japon est incontestablement devenu une grande puissance et la France n'a pas hésité à lui reconnaître ce rang, puisqu'au mois de juin dernier, notre Gouvernement a conclu, par l'intermédiaire du baron Kurino, une entente amicale dont les deux pays n'auront qu'à se féliciter. »

Puis, abordant la question brûlante de l'émigration japonaise, l'auteur s'est exprimé ainsi :

« Les récents incidents survenus à San-Francisco et dans les Etats du Pacifique ont fait craindre à certains journaux un conflit entre les Etats-Unis et le gouvernement mikadonal à propos de l'immigration japonaise : je n'ai jamais été effrayé par cette perspective, car, à moins que les Etats-Unis ne veuillent, de propos délibéré, entrer en lutte armée avec le Japon, j'ai la conviction que ce dernier pays ne veut pas de guerre et qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour l'éviter.

« Le Japon ne peut, en effet, désirer une guerre quelconque, parce que, n'ayant pas obtenu d'indemnité de guerre de la Russie, il a besoin de plusieurs années de tranquillité : 1° pour réaliser son grand projet de nationalisation des chemins de fer qui va l'obliger à contracter, à l'égard des Compagnies rachetées, une nouvelle dette de près de 1.200 millions de francs, dont les intérêts et l'amortissement doivent être exclusivement fournis par les recettes des nouvelles lignes acquises par l'Etat ; 2° parce que ses opérations de consolidation et de conversion des emprunts contractés pendant la guerre ne sont pas encore terminées.

« A ces raisons de paix s'ajoutent encore : l'achèvement de la pacification de Formose et de l'organisation politique, économique et financière de la Corée ; la réfection des anciennes lignes de l'*Est-Chinois*, gravement endommagées pendant la guerre ; la transformation en voies normales des anciennes lignes militaires d'Antoung à Moukden et de Moukden à Sin-Min-Tun (tête de ligne du *Nord-Chinois* sur Pékin) ; la construction des nouvelles lignes destinées à compléter le réseau japonais de la Mandchourie méridionale, etc.

« D'ailleurs, la question de l'immigration japonaise aux Etats-Unis n'est pas une question politique dans le vrai sens du mot, mais une simple question ouvrière américaine.

« La main-d'œuvre japonaise fait, dans les Etats du Pacifique, une concurrence redoutable aux ouvriers américains, et c'est contre cette concurrence que les autorités locales, dominées par les classes ouvrières qui constituent la majorité du corps électoral, protestent aujourd'hui.

« A mon avis, le gouvernement japonais n'a aucun intérêt à ce que ses nationaux émigrent en grand nombre, soit aux îles Hawaï, soit aux Etats-Unis, parce que tous les émigrants japonais qui traversent le Pacifique sont de la semence perdue pour le Japon.

« Les grands intérêts du Japon, ceux pour lesquels il a fait la guerre de 1894-95 et la guerre de 1904-05, sont à l'ouest, du côté de la Corée, de la Mandchourie et de la Chine.

« C'est dans cette direction que l'émigration japonaise peut être utile aux vues politiques du gouvernement mikadonal et aux espérances de la nation : une guerre avec les Etats-Unis, à propos d'une question d'émi-

gration, n'est donc pas à redouter, et le gouvernement japonais a trop souvent donné l'exemple du sang-froid et de la sagesse pour que l'on doive craindre qu'il se laisse entraîner dans une aventure dont il ne pourrait tirer qu'un médiocre profit.

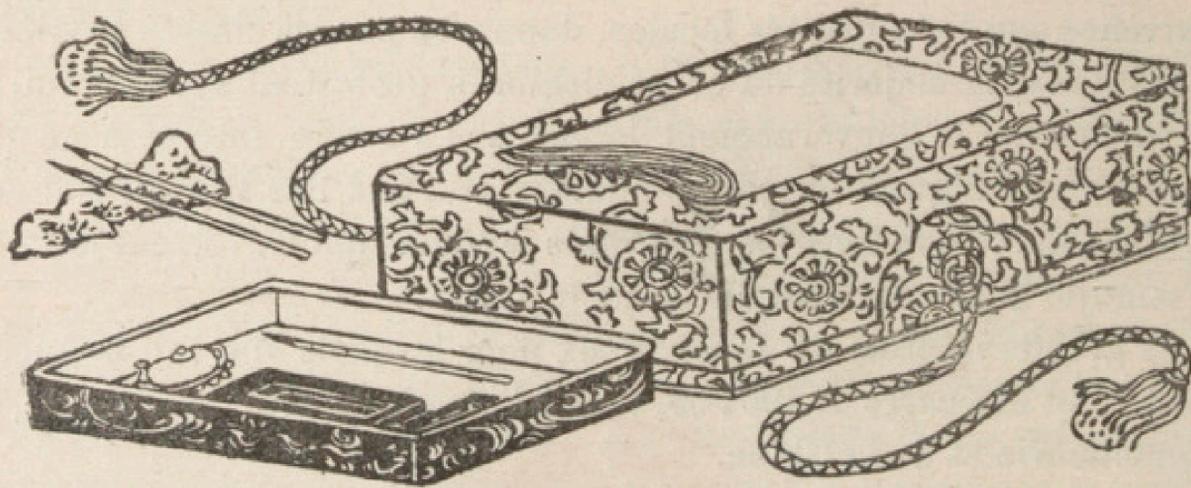
« C'est du côté de la Chine que le Japon tourne les yeux depuis qu'il a pris conscience de sa force et de sa supériorité. C'est dans cette direction qu'il a porté ses efforts en 1894 et en 1904, et qu'il les portera encore dans l'avenir; et j'ai la conviction absolue que la japonisation de la Chine n'est plus qu'une question de quelques années.

« Sera-ce un bien, sera-ce un mal pour l'Europe? Je n'en sais rien, mais il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher le réveil de la Chine, que toutes les Puissances européennes se sont efforcées et s'efforceront encore de provoquer.

« Dans tous les cas, les Japonais ne feront rien contre nos intérêts, car nous sommes aujourd'hui leurs amis en Europe et leurs alliés en Extrême-Orient... Leur politique peut nous être fort utile, mais, en retour, il n'est pas douteux qu'ils trouveront chez nous des services d'ordre financier qu'aucune nation du monde ne pourrait leur rendre avec la même ampleur et la même bonne grâce. »

C'est sur ces mots, et au milieu de chaleureux applaudissements, qu'a terminé M. Edmond Théry.

L'orateur avait eu soin d'illustrer sa conférence d'un grand nombre de projections, portraits des hommes d'Etat ayant joué le plus grand rôle dans l'évolution du Japon, et dont la carrière était retracée en quelques phrases concises, ou vues instructives de travaux publics, d'installations industrielles, d'établissements financiers, etc., qui ont donné à l'assistance une idée concrète et vivante des progrès matériels réalisés par le Japon.



## Le Développement économique du Japon et la Concurrence en Extrême-Orient.

---

**Sommaire :** Condition générale du pays, au point de vue industriel. — Répartition de la population, par professions — Prépondérance de l'élément agricole et maritime. — Comparaison avec les proportions correspondantes dans les diverses contrées d'Occident. — Fluctuation des prix et des salaires au Japon, pendant la période 1896-1907. — Conclusion.

Depuis quelques années, et particulièrement dans ces derniers temps, l'expansion économique du Japon a donné lieu à diverses manifestations d'inquiétude dans la presse, et ailleurs, en Occident ; c'est ainsi que le 14 Décembre 1907, le *New-York Herald* citait cet extrait d'un *leading article* du *Globe*, de Londres : « Avec des salaires inférieurs, et, en pratique, sans difficultés ouvrières, il y a quasi certitude que les Japonais peuvent, s'ils le veulent ainsi, s'assurer chaque année une proportion croissante du commerce du monde en Extrême-Orient, ainsi que sur les côtes et dans les îles du Pacifique. Le vaste marché de la Chine se trouve pour ainsi dire à leurs portes, et ils sont résolus non seulement à en disposer, mais encore à le contrôler (*not only to command, but to control it*). »

Le *Temps* s'est aussi exprimé récemment dans le même sens. Les conditions de la lutte économique en Extrême-Orient surtout, seraient telles à l'heure actuelle que l'avantage devrait rester presque inévitablement aux Japonais sur toute la ligne.

En regard de ces appréciations, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en placer d'autres, conçues en un sens différent, et émanant de personnes ayant pu former *de visu* leur opinion. C'est ainsi que dans son numéro du 9 Décembre 1907, le *London and China Telegraph* publiait, sous ce titre : *Un danger pour le Japon industriel*, ce qui suit : « Dans bien des directions, le Japon s'est montré très prompt et très habile à tirer parti de l'expérience passée des autres nations. Par suite, il n'est pas peu surprenant, — écrit, dans un journal de Yokohama, le Rev. John Cart, après avoir visité de nombreux centres industriels —, qu'il n'ait pas encore complètement saisi toute la signification des leçons que l'on peut tirer de l'histoire de la « révolution industrielle » qui a eu lieu en Angleterre au cours du siècle dernier. Bref, Osaka court le risque de

« tuer la poule aux œufs d'or. La vérité est que le nouveau Japon in-  
« dustriel a encore bien des choses, bien des notions, à apprendre et à  
« faire passer dans l'application. Par exemple, il doit apprendre que la  
« part la plus précieuse du capital d'une nation est formée par les vies  
« de ses citoyens. Sans des hommes et des femmes de santé robuste,  
« aucun pays ne peut espérer réussir, en fin de compte (*in the long run*),  
« dans la lutte sur les marchés du monde (1). Au Japon, le Gouverne-  
« ment a commencé à peine à envisager ses obligations en ce qui con-  
« cerne le bien-être des travailleurs des fabriques, et c'est à peine si  
« quelques règlements et contraintes ont été imposés à l'avidité sans  
« frein du pire type de « capitalisme » .

« Il faut reconnaître, par suite, que le principal facteur dans toute  
« concurrence internationale n'est ni le capital, ni la mécanique (*machi-*  
« *nery*), mais l'homme ou la femme qui se tient derrière la machine. La  
« compétition industrielle entre les nations devient de plus en plus une  
« compétition personnelle des travailleurs dans leurs pays respectifs. Au  
« moment présent, nous travaillons pendant moins d'heures et nous  
« payons de plus hauts salaires qu'aucun autre pays en Europe. Et par  
« suite, — c'est là que gît la racine de l'affaire —, nous pouvons produire  
« à meilleur marché. Ce résultat est dû dans une large mesure au fait  
« que l'ouvrier britannique en coton fait par heure un travail beaucoup  
« plus intense que celui qu'accomplissaient ses ancêtres. Mais s'il est en  
« état de soutenir la sévère tension nécessaire pour suivre le train des ma-  
« chines à haute vitesse, c'est uniquement parce que son type de vie tout  
« entier a été élevé. Il est mieux nourri, mieux habillé, mieux logé que les  
« hommes d'une génération antérieure. Maintenant, dans la mesure où  
« portent mes observations, il ne serait pas inéquitable (*unfair*) de carac-  
« tériser le travailleur japonais comme plus laborieux qu'industriel, ou  
« comme plus patient qu'énergique. Et il ne sera jamais capable d'entrer  
« en émulation avec un travail intense comme celui des usines d'Occi-  
« dent, tant qu'il ne sera pas en état d'acheter, et qu'il n'aura pas appris  
« à apprécier, un régime alimentaire plus fort, plus nutritif que celui qui  
« est encore le plus répandu dans son pays. »

Ainsi, dit le Rev. J. Cart, « au Japon, le Gouvernement a commencé  
« à peine à envisager ses obligations en ce qui concerne le bien-être des  
« travailleurs... » Pour rendre toute justice, à cet égard, au Gouverne-  
ment et au Parlement de ce pays, qui ne sont pas sans avoir rendu, dès

1. En quelques lignes citées par le *Siècle* du 19 décembre, à propos d'un livre nou-  
veau de M. le lieutenant-colonel Coste, sur l'Éducation physique, M. Fernand Buisson  
exprime la même pensée : « Le peuple qui aura la meilleure éducation physique est  
« sûr d'avoir demain, s'il ne les a aujourd'hui, non seulement les meilleurs soldats du  
« monde entier, mais, ce qui n'importe pas moins, les meilleurs citoyens. » D'autre  
part, dans une remarquable conférence faite le 18 février 1908 à la Société Franco-  
Japonaise, le capitaine Bertin a dit, par une heureuse adaptation d'un mot célèbre :  
« Donnez-nous de bons citoyens, et nous vous ferons de bons soldats. »

à présent, différentes lois et décrets dans l'intérêt des ouvriers des manufactures (1), il ne faut pas perdre de vue que ceux-ci ne représentent encore, dans l'ensemble de la population de l'Empire insulaire, qu'une proportion bien moindre que celle qui existe dans les pays de l'Occident, où l'évolution industrielle, de date plus ancienne, est plus avancée.

C'est ce dont il est facile de se rendre compte en étudiant rapidement la répartition de la population japonaise, par professions.

La prépondérance marquée, incontestable, de l'élément rural sur l'élément urbain constitue à ce sujet un trait caractéristique et qui frappe tout d'abord. En effet, par une rencontre curieuse, digne de remarque, alors que l'étendue actuelle des terres cultivées au Japon ne correspond guère qu'à un sixième (ou même un septième) du territoire, la population occupée aux travaux des champs représente largement les six dixièmes ou les trois sixièmes et demi du total numérique de la nation.

L'*Annuaire financier et économique pour 1907* le dit expressément : « Comme l'agriculture occupe plus de 60 0/0 de la population entière, elle constitue, par cela même, la plus grande industrie japonaise. » (p. 58).

Le *Japan Year Book*, publication privée, composée principalement au moyen de documents officiels, donne à ce sujet les détails que voici :

« D'après les derniers relevés dignes de confiance recueillis par les « autorités centrales, la population agricole (*farming*) en 1903 se com-  
« posait des éléments ci-après, à l'exclusion de trois ou quatre préfectu-  
« res qui n'avaient pas envoyé leur rapport en temps utile :

	Nombre de familles	Pourcentage sur le nombre total
Nombre total de chefs de famille ( <i>house- holders</i> ) de toutes catégories. . . .	7.876.494	
Nombre total de ceux qui se livrent <i>exclusivement</i> à l'agriculture. . . .	3.421.710 (2)	43.44
Nombre total de ceux qui se livrent à l'agriculture concurremment avec d'autres occupations . . . . .	1.554.495	19 74
	<hr/> 4.976.205	<hr/> 63.18 »

Cette dernière proportion présente donc, sur celle qu'indique l'*Annuaire* pour la même catégorie, une différence de 3,18 0/0, en excès.

1. Cf. *La Protection ouvrière au Japon*, par Kashiro Saito, commissaire-adjoint du Japon à l'Exposition Universelle de 1900, chargé du service industriel au Ministère de l'Agriculture et du Commerce à Tokio, 189 pp. in-8. Paris, Larose. 1900. — Cf. *L'Ouvrier au Japon*, art. de M. F. Dubief dans le *Siècle* du 9 octobre 1906 ; *Problèmes japonais*, par M. Raoul Allier, dans le même journal (24 novembre 1907.)

2. Nombre total d'« occupants » (*occupiers*) de terres dans le Royaume-Uni en 1905 : 593.804.

Le *Japan Year Book* ajoute la remarque suivante, qu'il paraît à propos de signaler en passant :

« Environ 10 0/0 des agriculteurs japonais peuvent être considérés  
« comme possédant des connaissances adéquates en agriculture, 240.212  
« d'entre eux ayant fréquenté des écoles régulières d'agriculture ou des  
« cours du soir <sup>(1)</sup>. »

Immédiatement après la population agricole vient, par ordre d'importance, le groupe des pêcheurs et marins, mais l'*Annuaire financier* ne fournit pas à son sujet d'indications statistiques précises. Une évaluation approximative peut seulement être tirée du tableau de la page 172 relatif au nombre et au tonnage des navires marchands et des barques de pêche, soit, en ce qui concerne l'exercice 1906 :

	Nombre	Tonneaux
Vapeurs . . . . .	2.081	1.041.311
Voiliers au tonneau . . . . .	4.497	353.434
Voiliers au <i>kokou</i> <sup>(2)</sup> non compris les voiliers d'un tonnage au-dessous de 50 <i>kokou</i> . . . . .	21.920	2 605.478
	<hr/> 28.498	<hr/> 4.000.223

Mais ces renseignements peuvent être complétés au moyen de ceux que donne le *Japan Year Book*. Il est dit, dans ce dernier ouvrage, p. 202 :

« Il y a environ 900.000 familles de pêcheurs ou plus de trois millions  
« d'individus engagés dans l'industrie maritime <sup>(3)</sup>. Ces nombres corres-  
« pondent à environ 15 0/0 de la population entière. »

D'après le document officiel déjà plusieurs fois cité plus haut, le salaire moyen du pêcheur a été en 1905, de 0 *yen* 42 (1 fr. 08) au lieu de 0 *yen* 211 (0 fr. 541) en 1894.

Le nombre des bateaux de pêche employés soit à la mer, soit en eau douce, était en 1904 d'environ 420.000, dont :

Bateaux au-dessus de 30 pieds (9 <sup>m</sup> , 12), de long . . . . .	22.399
Bateaux de moins de 30 pieds de long . . . . .	403.888
Total. . . . .	<hr/> 426.287

Ces indications concordent exactement avec celles que contient (pp. 428 429) le volume publié à Londres en 1904, par M. Alfred Stead, sous le titre de *Japan by the Japanese*.

L'*Annuaire* fait connaître d'autre part que, dans les mers de Corée, le

1. *Op. cit.* 2<sup>e</sup> année, 1906.

2. Le *kokou*, mesure appliquée au tonnage des navires, équivaut à 1/10 de tonneau.

3. Nombre d'hommes employés dans les pêcheries britanniques (y compris l'île de Man et les îles de la Manche) en 1905 : 106.793.

nombre des barques japonaises est de 2.000 montées par 8.000 pêcheurs et qu'au moment où a éclaté la guerre avec la Russie, le nombre des bateaux de pêche japonais dans les eaux russes (1) était de 300 avec 5.000 pêcheurs. Des pêcheurs japonais sont aussi allés pêcher à proximité des concessions de la péninsule du Liao Tong et beaucoup même ont poussé jusqu'aux mers du Sud et aux Philippines.

Dans la direction opposée, on a vu les barques de pêche nipponnes s'avancer, à la poursuite des baleines et des phoques à fourrure, au nord des Aléoutiennes, jusqu'aux îles Pribyloff (57° lat. N., 170° long. O. Gr.), et jusque sur les côtes de l'Alaska.

L'importance des professions maritimes dans l'Empire du Soleil Levant résulte de la nature même du pays comprenant 3.800 îles avec un développement de côtes atteignant 27.000 kilomètres, sans compter les indentations secondaires.

En résumé, d'après les données concordantes ci-dessus rappelées, les populations agricole et maritime forment à elles seules 75 0/0 de l'ensemble des habitants du Japon.

Reste donc un groupe représentant, sur le total général, 25 0/0, et dont il peut être intéressant de chercher maintenant à analyser la composition. Comment ce dernier quart de la population est-il réparti entre les autres professions, grande et petite industrie, métiers divers, armée et marine, professions libérales ?

D'après l'*Annuaire*, le nombre total des ouvriers dans les entreprises privées de l'industrie proprement dite ne dépassait pas, en 1906, 587.581, dont :

Pour les usines textiles . . . . .	302.723	
— machines et usines mécaniques . . . . .	49.863	
— usines chimiques (non compris les ateliers de fabrication des allumettes) . . . . .	55.430	
— usines alimentaires . . . . .	51.497	
— usines diverses . . . . .	46.699	
— usines spéciales (industrie électrique, métallurgique, houille) . . . . .	81.639	
	<hr/>	
Total . . . . .	587.851	
Dont :		
		Hommes Femmes
		— —
Au-dessus de 14 ans . . . . .	228.530	310.871
Au-dessous de 14 ans . . . . .	11.758	36 692
	<hr/>	<hr/>
Totaux . . . . .	240.288	347.563
	<hr/>	<hr/>
	587 851	

A ce dernier total, il y a lieu, d'ailleurs, d'ajouter :

1. Sur les côtes de Sakhaline, et vers les rivages de l'Amour, de la Province Maritime, et du Kamtchatka.

1° Le nombre des travailleurs occupés dans les mines, soit 154.975 (1) à la fin de Juin 1905.

2° Celui des ouvriers et apprentis, ainsi que des travailleurs journaliers dans les manufactures de l'Etat (Arsenaux, Fonderie, Ateliers de typographie, Imprimeries, Fabriques de papier, Hôtel des Monnaies, Manufactures de draps et de vêtements militaires), soit, au 31 Décembre 1905 :

	Hommes	Femmes	Total
Ouvriers et apprentis . . .	105.306	19.881	125.187
Travailleurs journaliers . . .	13.544	731	14.275
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	118.850	20.612	139.462

On arrive ainsi, pour la grande industrie proprement dite, au total général ci-après :

Usines et manufactures privées . . . . .	587.851
Mines. . . . .	154.975
Manufactures de l'Etat . . . . .	139.462
	<hr/>
Total . . . . .	882.288

Ce qui n'équivaut qu'à 1,8 0/0 de la population du Nippon (Métropole), évaluée à 48.304.397 individus au 31 Décembre 1906. Si l'on compte chaque ouvrier de la grande industrie comme représentant une famille de quatre personnes, maximum que l'on puisse adopter comme taux d'évaluation, étant donné que le total indiqué comprend les apprentis, et que dans les filatures de coton la plupart des ouvrières sont des célibataires qui quittent l'usine au moment de leur mariage, on obtient ainsi comme total de personnes dont l'existence dépend des salaires de la grande industrie, 3.529.152, ce qui ne correspond encore qu'à 7.3 0/0 de l'ensemble des habitants du Japon.

De plus, pour se rendre pleinement compte de la signification véritable de ces nombres, il paraît utile de les rapprocher de ceux concernant les industries semblables dans les principaux pays de l'Occident, et notamment en l'Europe.

Relativement à l'industrie textile (filatures et tissages) par exemple, les statistiques les plus récentes, comme le lecteur l'a vu plus haut, indiquent pour le Japon un total de 302.723 ouvriers (en dehors des tisseurs de soie à domicile). Or, les nombres correspondants étaient respectivement de :

1.029.353 dans le Royaume-Uni en 1901 ;	
733.691 en France	en 1901 ;
993.257 en Allemagne	en 1895.
<hr/>	
2.756.301	

1. Dont 79.505 dans les houillères.

En 1907, le nombre des personnes employées dans les mines du Royaume-Uni a été de 940.618, en augmentation de 58.273 sur 1906 (*Dép. coloniale*, 1<sup>er</sup> mars 1908).

En d'autres termes, pour un ouvrier de l'industrie textile au Japon en 1904, on en comptait, en 1901, dans le Royaume-Uni, 3.4, en France, 2.4, et en 1905, 3.2 en Allemagne.

Dans l'industrie métallurgique, les différences sont plus sensibles encore, comme le montre le tableau suivant :

		Nombre d'ouvriers	Années
Japon . . . . .		71.436	1904
Allemagne {	fabrication du fer . . . . .	524.707	1.107.379
	— des machines . . . . .	582.672	
France . . . . .		708.575	1901
Angleterre. . . . .		( <sup>1</sup> )	

Il en est de même en ce qui concerne l'industrie minière :

	Nombre de travailleurs
Japon (fin juin 1905). . . . .	154 975 ( <sup>2</sup> )
Royaume-Uni (1907). . . . .	940.618
France (1905). . . . .	193.365
Prusse (1904). . . . .	521.529
Belgique (1904) (Mines de houille seulement).	138.567 ( <sup>3</sup> )

A ce sujet, peut-on dire, d'ailleurs, qu'il y ait, à proprement parler, « concurrence » entre les mines du Japon et celles des pays européens ? Par exemple, la France et l'Angleterre ne produisent guère de cuivre, et quant aux débouchés des mines d'Espagne ou d'Allemagne, on ne voit pas qu'ils puissent être gravement atteints du fait de l'exploitation des mines japonaises. Toutefois, celles-ci, en 1906 notamment, ont fourni aux industries de France, du Royaume-Uni, et même d'Allemagne, un appoint qu'il eût été difficile sans doute d'obtenir ailleurs.

D'autre part, comme le lecteur ne l'ignore pas, chaque pays a de plus en plus besoin, pour sa propre consommation, de la houille qu'il peut produire.

Ainsi, les éléments de comparaison qui précèdent font ressortir l'avance considérable que les pays industriels européens possèdent sur le Japon, au simple point de vue du nombre des travailleurs employés. Cette avance apparaîtrait sans doute bien plus importante encore si l'on faisait entrer en ligne de compte, pour apprécier les situations respec-

1. Le *Statesman's Year Book* pour 1907, auquel sont empruntées les données qui précèdent, ne donne pas le renseignement en ce qui concerne le Royaume-Uni. Mais il est manifeste que le nombre des personnes employées dans l'industrie métallurgique de ce pays ne saurait être inférieur à celui que l'on trouve en Allemagne.

2. 164.858 (record) à la fin de juin 1904.

3. Japon : 79.505, en 1905. Dans ses houillères, la Belgique comptait donc, il y a trois ans, 59.062 travailleurs de plus qu'il n'y en avait, à la même époque, dans les mines de même nature au Japon.

tives, l'expérience des chefs et des ouvriers, la compétence technique des uns, l'aptitude physique, l'entraînement des autres, enfin les ressources en capitaux disponibles.

Si nous passons maintenant de la grande à la petite industrie, nous trouvons que celle-ci présente, au Japon, quant à l'effectif des travailleurs, une importance au moins égale à celle de la première. Seulement, ici, les renseignements font complètement défaut dans l'*Annuaire financier et économique*. Voici ceux qu'il est possible de recueillir, à ce sujet, soit dans le *Résumé statistique* (année 1905), soit dans le *Japan Year-Book*.

D'après ce dernier ouvrage, en 1904, à côté des 2.039 manufactures de tissage (*weaving factories*)<sup>(1)</sup> employant 70.245 ouvriers, il y avait, dans l'Empire du Soleil Levant, 397.912 *weaving establishments*<sup>(2)</sup> ou *weaving houses*, comptant au total 620.845 métiers<sup>(3)</sup>, et 621.723 tisseurs (*operators*)<sup>(4)</sup>, soit, en moyenne, un métier et demi, et un opérateur plus 5 ou 6 dixièmes par établissement. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de salariés, mais, dans la majeure partie des cas, de tisseurs propriétaires de leur métier, opérant chez eux, dans des conditions qui ne sont pas sans doute sans présenter de l'analogie avec celle des canuts lyonnais : toutefois, ceux-ci possédaient — ceux d'entre eux qui subsistent encore possèdent en général — 2 à 6 métiers à bras<sup>(5)</sup>, leur « petit atelier familial » présentant donc notablement plus d'importance que celui de leurs confrères nippons. En fait, en ce qui concerne l'Empire du Soleil Levant le terme d'*operators* qu'emploie ici le *Japan Year Book*, s'applique principalement à des femmes, comme il ressort du tableau ci-dessous :

	Nombre de ménages de fabricants	Nombre des métiers	Nombre des ouvriers		Total
			Hommes	Femmes	
Au 31 décembre 1902	302.267	710.395	42.751	730.213	772.964
— 1902	385.983	642.095	27.048	611.310	638.358
— 1904	397.912	620.845	»	»	621.723

Après le tissage, les petites industries (c'est-à-dire exercées à domicile ou organisées en petits établissements sur le type de l'atelier familial) occupant le plus grand nombre de personnes sont, au Japon, celles des

1. Dont 215 avec moteurs mécaniques et 1.824 sans moteurs mécaniques.

2. Pour la soie, dans 24 districts, pour la soie et le coton mélangés, dans 29 districts, pour le coton, dans 21, pour la laine, dans 4.

3. 949.123 (record) en 1895.

4. 1.042.866 en 1895. Une note du *Résumé statistique* (p. 33) dit à ce sujet : « A partir de 1899 on n'a plus relevé le nombre des fabricants de *tissus pour l'usage domestique* et des individus exerçant *accessoirement* cette industrie. La diminution considérable des chiffres des années postérieures à 1898 provient de ce changement de relevé. »

5. *Dictionnaire du Commerce, de l'Industrie et de la Banque*, par MM. Yves Guyot et Raffalowich. Article *Soie* — Paris, Guillaumin, 1901.

nattes et des paillassons, du papier, de la porcelaine et des poteries, des allumettes, etc... Voici, à ce sujet, quelques données extraites du *Résumé statistique de l'Empire du Japon* :

Nature des industries	Nombre de	
	Ménages de fabricants	Personnes occupées
	en 1903	
Nattes et paillassons (1) . . . . .	107.314	177.000
Papiers . . . . .	63.535	116.000
Porcelaine et poterie . . . . .	4.964	23.599
Huile de graines . . . . .	7.918	9.000
Cire végétale . . . . .	2.094	7.000
Menthe poivrée: menthol cristallisé, huile de menthe et menthe poivrée brute (principaux districts) . . . . .	2.726	3.150
Objets laqués . . . . .	5.260	16.595
— en bronze et en cuivre . . . . .	1.641	8.244
Indigo . . . . .	3.000	5.500
Allumettes (nombre de fabriques) . . . . .	241	20.886 (2)
Camphre brut et huile de camphre . . . . .	828	2.050
Total . . . . .		389.024

Si à ce nombre on ajoute celui des 621.723 tisseurs, indiqué plus haut, on arrive au total de 1.010.747 personnes employées dans la petite industrie au Japon, représentant au maximum (3) une population de trois millions et demi d'habitants.

Réunissant la grande et la petite industrie, le total des travailleurs est de 1.887.000 environ, correspondant à une population de 6 à 6 millions et demi de personnes, au plus. Sur le total des habitants du Nippon, la proportion n'est encore que de 3,9 0/0 pour le premier nombre et de 13,4 pour le second.

Pour compléter la revue des divers éléments dont se compose la population du Japon, sont encore à signaler deux catégories auxquelles reviennent les proportions suivantes indiquées à titre d'approximation :

	0/0
Commerce et métiers divers . . . . .	5
Fonctionnaires, professions libérales . . . . .	6.6

Sous cette dernière rubrique figurent notamment :

1. Principalement dans les districts d'Oita (nattes — *mats and matting*) et d'Okayama (paillassons — *straw-plaits*).
2. Dont : 6.294 hommes et 14.592 femmes.
3. Étant donné que le nombre des personnes occupées dans les petits établissements dont il s'agit comprend souvent déjà la plupart des membres de la famille.

	En 1903
Les fonctionnaires de l'Etat (y compris le personnel des postes et télégraphes) . . . . .	187.000
Les fonctionnaires des communes (dont 105.000 instituteurs) . . . . .	203.589
Les agents des transports (voies ferrées) . . . . .	90.000
L'Armée et la Marine (effectifs de l'activité. — Marine, 43.418 ; Guerre, 240.000) . . . . .	283.418
Les professions médicales (médecins, 36.657, sages-femmes, pharmaciens, droguistes, etc.) . . . . .	96.169
Clergé } Shintoïste . . . . .	84.488
} Bouddhiste . . . . .	116.857

En fin de compte, la récapitulation générale des éléments statistiques rappelés plus haut aboutit aux résultats relevés dans le tableau ci-après, où sont indiquées aussi, à titre de comparaison, les proportions correspondantes en ce qui concerne l'Allemagne :

	Japon 0/0	Allemagne 0/0
Population agricole . . . . .	60	35.7
— maritime . . . . .	15	?
— industrielle . . . . .	13.4	39.1
— autre — (commerce, fonctionnaires, professions libérales) . . . . .	11.6	26.2
	<u>100.0</u>	<u>100.0</u>

Encore convient-il d'observer qu'au Japon, la proportion afférente à la population industrielle, 13,4 0/0, se décompose en deux parts distinctes, comprenant :

6 0/0 pour la grande industrie,

7,4 0/0 pour la petite industrie, c'est-à-dire pour les arts et les métiers exercés soit à domicile, soit dans des ateliers de dimensions modestes.

En présence de toutes les données qui précèdent, il semble donc nettement avéré qu'en ce qui concerne le Japon, contrairement à tant de prophéties, l'abondance des ressources en main-d'œuvre ne saurait être à elle seule une cause infaillible de supériorité, un gage certain de victoire dans la lutte industrielle. Quelque remarquable que soit l'essor des entreprises modernes dans ce pays, il ne saurait être considéré comme étant de nature à nuire aux manufactures et usines des contrées occidentales. Les inquiétudes, les craintes qui ont été si souvent exprimées à ce sujet sont certainement tout-à-fait prématurées et exagérées. D'ailleurs, il est clair que la puissance du Japon, ou de tout autre pays, comme consommateur, ne peut croître qu'en raison du développement de ses propres ressources, en tant que producteur.

En ce qui touche spécialement l'Empire du Soleil-Levant, il est à constater que l'exode des populations rurales ou maritimes vers les

villes ne s'y fait sentir jusqu'à présent que dans des proportions beaucoup plus restreintes qu'en France et surtout qu'en Angleterre ou en Allemagne. Différentes causes contribueront sans doute à ce qu'il continue longtemps encore d'en être ainsi : entre autres il y a lieu de noter celle qui résulte du fait que la culture du riz, qui joue dans l'agronomie japonaise le rôle prépondérant, exige proportionnellement plus de bras que celles des céréales ordinairement rencontrées en Europe. Les progrès et perfectionnements dans les procédés agricoles ne sauraient modifier à cet égard la nature des choses qui rend nécessaire le repiquage des pousses plant par plant. De son côté, la récolte ou plutôt la cueillette du thé réclame aussi des soins très minutieux et le concours d'un grand nombre de travailleurs. De plus, le morcellement des propriétés, le caractère spécial des terrains tantôt unis, mais en même temps humides, tantôt accidentés, ne se prêtent guère, en général, à l'emploi des machines.

Telle paraît être une des raisons pour lesquelles les industries proprement dites ne paraissent pas appelées, d'ici longtemps, à prendre au Japon autant de développement qu'en d'autres pays.

D'autre part, dans le passage cité au début de cet article, le Rev. Cart appuie surtout son argumentation sur l'opinion couramment admise relativement à l'extrême modicité des salaires au Japon. L'assertion dont il s'agit, produite bien des fois déjà, répond encore sans doute dans une certaine mesure à la réalité. Elle n'en paraît pas moins reposer en partie sur des données commençant à dater, et qu'il ne semble pas inutile de soumettre à révision. Malheureusement, les renseignements statistiques au sujet des exercices les plus récents, qui seraient les plus utiles et les plus instructifs à cet égard, font encore défaut à l'heure actuelle.

Quoi qu'il en soit, voici les observations qu'il est possible de noter dès à présent à ce sujet.

Les documents officiels permettent dès l'abord de constater que si les salaires au Japon paraissent rester encore à des taux très inférieurs à ceux qui sont pratiqués en Occident, ils présentent tous des augmentations très marquées, variant entre 30 et 150 0/0, et même au-dessus, relativement aux taux pratiqués au lendemain de la guerre sino-japonaise.

En ce qui concerne la *moyenne* du salaire journalier dans les usines textiles (filatures et tissages de coton et de laine) la progression ressort du tableau suivant :

	Ouvriers		Ouvrières	
	yen	francs	yen	francs
1895 . . . . .	0.18	0.50	0.09	0.24
1905 . . . . .	0.36	1.00	0 22	0.60

Voici quelques autres exemples relatifs à des professions diverses :

	1894 yen	1905 yen	Augmentation 0/0
Charpentier . . . . .	0.30	0.60	100
Couvreur en tuiles . . . . .	0.328	0.65	98
— en bardeaux . . . . .	0.285	0.57	100
Maçon briqueteur (1900) . . . . .	0.628	0.71	13
Sellier. . . . .	0.214	0.62	195
Fabricant de blagues, bourses, etc. . . . .	0.232	0.57	147
Teinturier. . . . .	0.235	0.32	61
Batteur de coton. . . . .	0.216	0.57	90
Forgeron . . . . .	0.289	0.32	96
Joaillier, bijoutier . . . . .	0.270	0.52	92
Ouvrier qui récolte le suc de la laque. . . . .	0.210	0.380	80
Ouvrier en tabac. . . . .	0.231	0.540	134
Constructeur de bateaux . . . . .	0.310	0.640	106
Jardinier . . . . .	0.287	0.550	73

Malgré ces augmentations, comprises entre 61 et 195 0/0, la moyenne des salaires journaliers les plus forts ne dépasse cependant pas Yen 0,65 (1 fr. 60) ou Yen 0,71 (1 fr. 82), et descend en plus d'un cas à Yen 0,32 (0 fr. 82) et même au-dessous, par exemple :

	1905	
	yen	francs
Journalier agricole. . . . .	0.32	0.82
Journalière — . . . . .	0.20	0.51
Batteur de riz . . . . .	0.32	0.82
Éleveur de vers à soie, homme . . . . .	0.29	0.65
» » » femme . . . . .	0.23	0.59
Fileur de soie . . . . .	0.22	0.56 1/2
Tisseur . . . . .	0.34	0.87
Tisseuse . . . . .	0.18	0.46

Mais, depuis l'époque à laquelle se rapportent les données ci-dessus, c'est-à-dire depuis trois ans, la hausse non seulement a continué, mais s'est même sensiblement accentuée.

De plus, il convient de le répéter, il ne s'agit ici que de moyennes, confondant les diverses catégories d'ouvriers dans chaque industrie et les taux pratiqués dans les différentes places. Une note du *Résumé statistique* le dit expressément : « Ce tableau (relatif aux salaires des ouvriers) « indique les salaires moyens relevés dans certaines localités de chaque « district deux fois par an pour les années antérieures à 1899 (mars et « septembre) et pour 1899 (septembre et décembre) et quatre fois par « an pour les années postérieures (mars, juin, septembre et décembre). « Pour les ouvriers qui ne travaillent qu'une certaine époque de l'année, « tels que les fabricants de *saké*, on indique les salaires moyens de cette « époque. » Or, il est avéré qu'il existe de grandes différences entre les diverses villes : à Tokyo et dans les principaux ports, à Yokohama et à

Kobé, notamment, et dans les grands centres industriels comme Osaka, les salaires des ouvriers exercés sont égaux sinon même supérieurs à ceux qui sont accordés en Europe aux mêmes catégories de travailleurs. C'est ce qui pousse certains chefs d'entreprises, dans les cités dont il s'agit, à avoir recours, autant que possible, à des Chinois. D'ailleurs ceux-ci également, quand ils présentent des qualifications techniques spéciales, touchent au Japon des salaires relativement élevés; tel est, par exemple, le cas des ouvriers originaires du Céleste-Empire qui l'année dernière (1907) recevaient 45 yen (115 fr.) par mois comme constructeurs de machines et ajusteurs aux ateliers de MM. C. Nickel and C<sup>o</sup>, dans le voisinage de Kobé (1).

Pour les autres cas, ceux où le prix de la journée est manifestement moins élevé dans les manufactures du Japon que dans celles de l'Europe, il y aurait lieu de tenir compte de la différence dans le rendement des mains-d'œuvre respectives : le rapprochement des résultats permettrait certainement de constater au fond qu'il y a tout au moins équilibre entre les conditions économiques du Nippon et celle des pays d'Occident, et que la plupart du temps il dépend de ceux-ci de garder l'avantage. C'est d'ailleurs le point de vue indiqué avec juste raison, à mon avis, par le Rev. Cart (2).

D'ailleurs, au cours des dernières années, l'accroissement du coût général de l'existence au Japon a suivi une progression à peu près parallèle à celle du prix de la main-d'œuvre (3).

A ce sujet, la comparaison de diverses éditions du *Résumé statistique* nous fournit d'utiles indications, rassemblées dans le tableau ci-dessous, concernant les prix moyens d'un certain nombre de produits répondant aux besoins journaliers de l'existence :

	1894 yen	1906 yen
Riz par <i>kokou</i> (4). . . . .	8.24	13.02
Orge — . . . . .	3.75	7.10
Pois — . . . . .	5.67	10.25
Sel. . . . .	1.20	2.01
Soy (sauce japonaise) . . . . .	9.13	19.74
Vin de riz ( <i>saké</i> clarifié) . . . . .	15.32	35.04
Thé, par 100 kin (60 kilog.) . . . . .	30.02	38.57
Sucre blanc — . . . . .	10.77	13.00
Coton brut japonais. — . . . . .	19.28	27 37

1. V. N. C. *Herald* (Novembre 1907, p. 289). — La main d'œuvre chinoise a, d'ailleurs, été depuis quelque temps l'objet de mesures restrictives de la part des autorités de police au Japon.

2. Cf. Achille Vialatte : *L'Avenir économique du Japon*. — Paris, Marcel Rivière, 1907.

3. V. à ce sujet dans l'*Annuaire financier*, planche 7, le graphique intitulé : *Fluctuation des prix et des salaires*. Ce graphique se rapporte à la période 1902-1903.

4. Le *kokou*, mesure de capacité, équivaut à 1.80 hectolitre.

		1894 yen	1906 yen
Coton filé	— . . . . .	29.20	39.08
Soies grèges	— . . . . .	629.00	789.00
Pétrole (par caisse)	. . . . .	1.95	3.24
Charbon de terre	. . . . .	4.92	6.53

Converti en francs, le prix moyen du *kokou* de riz avait été, en 1886, sur le marché le plus cher (Tokyo), de 24 fr. 60; pour l'ensemble du pays, les cours correspondants ont été de 21 fr. 67 en 1894 et de 33 fr. 20 en 1904.

Dans le document précité, une note, qu'il y a lieu de reproduire ici, fait connaître comment ont été établies les données figurant ci-dessus. « Ce tableau indique les prix moyens dans les six villes choisies selon la « distance et la position (Tokyo, Osaka, Sendai, Niigata, Shimonoseki, « Kumamoto)... Dans les colonnes « moyennes » des années antérieures « à 1900, on indique celles de toutes les villes principales. Si l'on com- « pare les prix des villes, on verra que le prix de certaine marchandise « d'une ville est 2 ou 3 fois plus élevé que celui d'une autre ville; cela « dénote que ces relevés sont assez douteux, mais nous en faisons men- « tion ici pour montrer la situation générale des prix. »

A propos du mouvement d'accroissement ainsi constaté, M. Midzuma-  
chi, vice-ministre des Finances, disait à la séance de la Chambre des  
Représentants, le 6 février dernier : « Quelques personnes attribuent la  
« hausse du prix des commodités à un excès de circulation monétaire,  
« mais la hausse est une tendance générale dans le monde entier et est  
« due à la dépréciation de l'or. Le gouvernement fait des économies sur  
« ses dépenses afin de réagir, autant que possible, contre l'efflux de  
« l'or, etc., etc. » (1).

Sur le même sujet, quelques passages d'une lettre de Yokohama, in-  
sérée dans la *Gazette de Voss* du 7 janvier 1908, sont par eux-mêmes inté-  
ressants à citer et aussi en ce que les indications qu'ils apportent peu-  
vent servir d'utile correctif à quelques-unes des assertions admises par  
le Rev. Cart concernant le bon marché des salaires et de l'existence  
dans l'Empire du Soleil-Levant. Après avoir parlé de différents sujets :  
de la future Exposition de 1912, du service des chemins de fer, de la  
lacune résultant de l'absence de toute compagnie d'assurance contre les  
accidents, le correspondant du journal allemand dit notamment :

« En ce qui concerne les hôtels, tout au moins si l'on considère ceux  
« qui sont sous une direction étrangère et appartiennent à une société  
« étrangère par actions, Tokyo, Yokohama et Kobé ne sont pas mal par-  
« tagés. Mais les prix sont beaucoup plus forts que dans les hôtels cor-  
« respondants en Europe et en Amérique. Les lauriers de Mandchourie

1. *Japan Times*, 8 février 1908, p. 576.

« ont été payés à si haut prix que le Japon d'aujourd'hui est devenu le  
« pays le plus cher de la terre, et l'étranger qui, naturellement, est tou-  
« jours immensément riche, est exposé à être exploité à fond.

« Tel est surtout le cas pour l'étranger nouveau venu, qui ignore le  
« japonais....

« Mais, laissant de côté le souvenir que tel ou tel objet coûte tant en  
« Allemagne et trois ou quatre fois plus ici, il convient d'examiner quels  
« résultats il y a lieu d'attendre de l'Exposition.

« En raison du coût toujours croissant de l'existence, du taux des sa-  
« laires qui, en conséquence, va en s'élevant de plus en plus, de  
« l'amointrissement des forces de travail (*Arbeitskräfte*), de l'émigra-  
« tion des ouvriers exercés, et des grèves fréquentes auxquelles les don-  
« neurs de travail doivent toujours céder<sup>(1)</sup>, en raison de ce que, par  
« suite, le Japon, dans tous les domaines, devient de moins en moins  
« capable de concurrence<sup>(2)</sup>, l'importation des produits de l'industrie  
« allemande doit augmenter. Mais le fabricant allemand doit se décider  
« à envoyer en dépôt (*auf Lager*) à ses représentants d'ici ces articles,  
« ou l'article, dans les qualités désirées, ce que les Américains ont fait  
« depuis longtemps pour les machines, et cela, non pas à Yokohama seu-  
« lement, mais aussi à Tokyo.

« Les maisons allemandes d'ici qui peuvent principalement s'occuper  
« de ces articles, sont toutes solidement établies et ne commanderaient  
« pas ce qu'elles ne pourraient pas vendre. Il ne s'agit pas ici de grandes  
« machines coûtant des milliers et des milliers de marcs, mais de petites  
« machines de toutes sortes, pour une foule de petits métiers exercés  
« encore au moyen des procédés les plus primitifs et les plus surannés,  
« alors que, si l'on pouvait avoir la chose sur place, et si elle ne coûtait  
« pas trop cher, les patrons achèteraient, pour leurs ateliers, tel ou tel  
« appareil de nature à rendre le travail plus rapide ou plus facile. Les sa-  
« laires d'aujourd'hui, démesurément élevés, obligent les donneurs de  
« travail à se tourner vers les articles de ce genre, et pour s'engager  
« dans ce genre d'affaires, point n'est besoin d'attendre jusqu'à l'ouver-  
« ture de l'Exposition. »

Le correspondant indique en particulier, en ce qui concerne l'industrie  
graphique, les petites presses lithographiques bon marché, les machines  
à relier, à numéroté, « au sujet desquelles le client compte et doit  
« pouvoir compter qu'elles sont toujours en magasin, et qu'en cas de

1. A ce sujet il faut noter toutefois que les grèves au Japon, n'ont en aucune façon le même caractère qu'en Europe, attendu que l'organisation syndicale est jusqu'à présent inconnue des travailleurs nippons, en tant tout au moins qu'il s'agit de groupements composés exclusivement d'ouvriers.

2. Cette affirmation est évidemment excessive et il y a lieu d'en laisser la responsabilité au collaborateur de l'organe allemand. Elle ne paraît d'ailleurs figurer là que pour les besoins de la cause, comme le montre la suite.

« besoin, elles pourraient lui être expédiées dans les vingt-quatre heures.... »

L'ensemble de ces observations et recommandations, dont plusieurs pourront sans doute être mises à profit tout aussi bien par le commerce français que par celui de l'Allemagne, apporte, semble-t-il, un argument de plus à l'appui de la double conclusion que la présente étude tend à faire ressortir.

Le développement industriel du Japon, quelque remarquable qu'il soit en lui-même depuis 25 ans, n'a pas la signification qui lui a été plus d'une fois, qui lui est encore fréquemment, attribuée en Europe. Il ne constitue pas, sauf peut-être quelques exceptions très particulières, un danger ni même une menace pour la prospérité des usines et manufactures de l'Occident. Un rapprochement, même sommaire et rapide, de données positives ne laisse aucun doute à cet égard : en ce qui concerne par exemple, la filature du coton, celle des industries modernes qui a pris le plus d'extension au Japon, il existait dans ce pays 1.403.000 broches en activité à la fin de 1905, tandis qu'à la même époque on en comptait 80 millions dans le Royaume-Uni. En 1905, les quantités de houille extraites des mines japonaises ont été de 11 millions et demi de tonnes, alors que la production correspondante a été de 36 millions en France, de 205 millions en Allemagne.

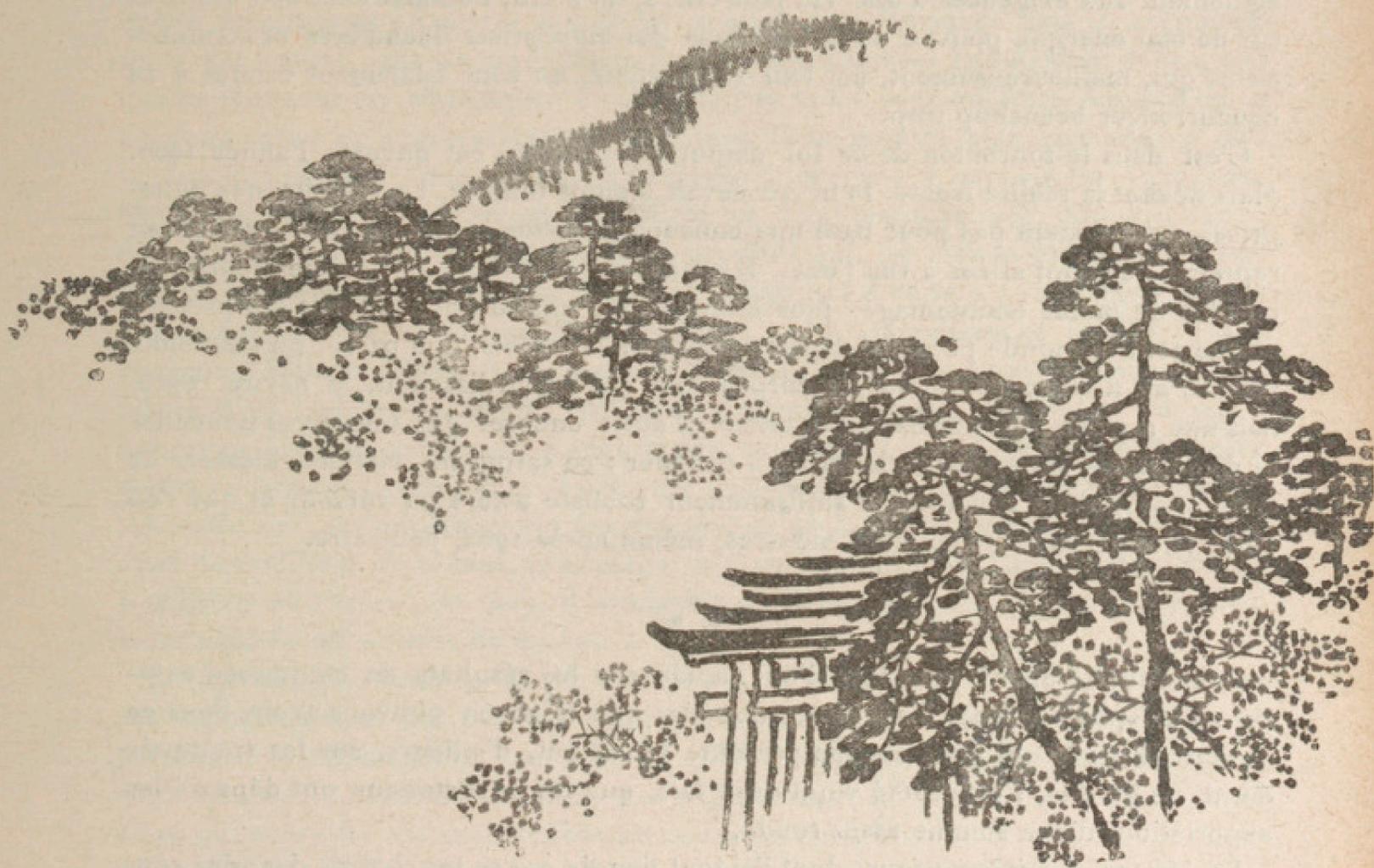
Après des essais répétés, l'industrie métallurgique moderne n'en est encore qu'à ses débuts au Nippon : le rendement de la Fonderie de l'Etat à Wakamatsu et deux ou trois établissements privés ne dépasse pas quelques centaines de milliers de tonnes, consistant principalement en rails, roues de wagons et fils télégraphiques (1) ; or, actuellement la production annuelle de la fonte est de 3 millions et demi de tonnes en France, de 11 millions en Allemagne. Il serait facile de multiplier ces exemples : ceux-ci, semble-t-il, suffiront à établir *la relation* entre les ressources respectives dans le domaine industriel. Cette relation n'a manifestement rien qui soit de nature à justifier les préoccupations auxquelles il a été fait allusion plus haut.

En dépit des transformations qui s'y sont accomplies, au point de vue économique, depuis l'ère de Mei-ji, l'Empire du Soleil-Levant est demeuré jusqu'ici, et sans doute restera longtemps encore, avant tout, un pays agricole et maritime. Non seulement l'Occident n'a pas, semble-t-il, à considérer avec inquiétude l'éveil de l'Extrême-Orient, et spécialement du Japon, à la vie industrielle, mais au fond, il a plutôt à s'en réjouir. Il doit seulement se mettre en mesure d'en tirer parti. En particulier notre pays, dont l'exportation consiste principalement en articles de luxe, a plus que tout autre à gagner à l'accroissement des facultés d'achat du

1. *Japan Times*, 8 février 1908, p. 573.

Japon, corollaire du développement de ses forces de production. A cet égard, les résultats constatés à l'heure actuelle ne représentent sans doute que de modestes anticipations laissant seulement pressentir l'expansion future. Cependant, pour les raisons exposées au cours de cet article, la relation actuelle entre la puissance des industries en Occident et celles des manufactures et usines modernes au Japon ne paraît pas destinée à subir des variations très sensibles, au détriment des nations européennes, à la seule condition pour celles-ci de savoir conserver les qualités auxquelles a été dû jusqu'ici le succès de leurs entreprises.

Edouard CLAVERY,  
Consul de France.



## Le Japon en 1907.

---

Les événements qui se sont déroulés au Japon au cours de l'année 1907, tant dans l'ordre politique que dans l'ordre économique ou même social, aussi bien au point de vue extérieur qu'au point de vue intérieur, sont loin, quant à nombre d'entre eux, d'être sans intérêt pour l'étranger, qui suit, peu ou prou, à un titre quelconque, le développement de l'empire du Soleil Levant, de ce Dai-Nihon (1) ou Dai-Nippon (le Grand Japon), comme les Japonais appellent couramment leur pays.

Au lendemain même du traité de Portsmouth, qui n'avait pu assurer au vainqueur une indemnité de guerre, une espèce de frénésie de spéculation s'est emparée des esprits. En vue de répondre efficacement aux exigences d'un budget forcément accru considérablement, pour ne devoir jamais plus diminuer, certes, et, partant, également aux exigences d'une vie plus chère, on a cru, confiant dans son étoile et sûr de son énergie, pouvoir se lancer dans des entreprises financières et commerciales qui, malheureusement, par leur multiplicité, en sont fatalement venues à se concurrencer beaucoup trop.

C'est dans le tourbillon de ce fol emportement que s'est ouverte l'année 1907. Mais devant la réalité froide, la fièvre devait bientôt tomber. La plupart des entreprises qui n'avaient pas pour base une conception solide et des moyens d'action en rapport, s'en sont allées à vau l'eau. Il est même arrivé que la débâcle a entraîné, ou plus ou moins endommagé, plus d'une vieille affaire qui avait fait ses preuves et que tout le monde pensait fermement assise. Toutefois, juin passé, on s'est enfin ressaisi et, débarrassé de tous les corps morts qui l'alourdissaient, le navire reprenait une marche plus normale. De temps à autre encore, des tentatives nouvelles et d'anciennes entreprises viendront à échouer : ce seront les victimes blessées de cette crise qu'une constitution suffisamment robuste n'aura pu rétablir et que l'on verra jalonner la route de leurs cadavres, même après 1908, peut-être.

\*  
\* \*

Jetons tout d'abord un coup d'œil rapide sur les résultats du commerce extérieur du Japon en 1907, d'après les données que nous en pouvons avoir. Sous ce rapport, l'année qui nous occupe présente le fait qui, d'ailleurs, sur les trente-six dernières années, s'est répété vingt-deux fois, que les importations ont dépassé les exportations d'une somme assez ronde,

Le *Mémorial Diplomatique*, dont j'ai tout lieu de croire les chiffres des plus concordants avec ceux que fourniront officiellement (en yen, bien entendu), dans le

---

1. *Dai* (prononcez *dai*), Grand, *Nihon* ou *Nippon*, Source de lumière, origine du soleil. C'est en 671 que les Chinois donnèrent le nom de *Jeupenn* à l'archipel situé à l'est de leur Empire, et les Japonais adoptèrent ce nom en en modifiant la prononciation. (E. Papinot, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie du Japon*, Tokio, Sansaisha.)

prochain *Annuaire Financier et Economique*, les autorités japonaises, dit à ce sujet dans son numéro du 23 février 1908 : « Le Japon, pendant l'année 1907, a vu son commerce général se monter à 2.316.933.917 francs, en augmentation de 210 millions 586.417 francs sur l'exercice 1906. Les importations ont atteint 1.234.697.985 francs, dépassant de 188.937.715 francs celles de l'année précédente. Les exportations ont été de 1.081.035.932 francs, en augmentation de 21.648.602 francs seulement sur celles de 1906, à cause du retentissement de la crise américaine qui a restreint les achats des Etats-Unis. L'accroissement des importations porte surtout sur les matières premières nécessaires à l'industrie, les fers et les machines. »

Dans son numéro du 14 février 1908, *l'Economiste Européen* donne des chiffres un tant soit peu différents de ceux du *Mémorial Diplomatique*, ayant puisé à d'autres sources sans doute et n'ayant peut-être pas attribué au yen la même valeur dans sa conversion en francs. La note de l'organe de M. Edmond Théry est à citer. La voici : « Les importations ont été de 1.277.100.000 francs en 1907, contre 1,081.020,000 francs, l'an passé, soit une augmentation de 196.080.000 francs ; les exportations se sont élevées à 1.111.980.000 francs, contre 1.093.920.000 francs en 1906, soit une augmentation de 18.060.000 francs. Le commerce total a donc atteint la valeur de 2.389.080.000 francs, au lieu de 2.174.940.000 francs, soit une augmentation de 214.140.000 francs. Alors qu'en 1906, les exportations étaient de 12.900.000 francs plus fortes que les importations, en 1907, ces dernières dépassent de 166.120.000 francs les exportations. Parmi les principaux articles d'importation, toutes les matières premières et tous les articles demi-fabriqués sont en augmentation. Par contre, sur les cinq catégories de marchandises entièrement fabriquées que contiennent les statistiques à l'importation, trois sont en forte diminution et les deux autres en augmentation insignifiante. Cela montre bien la tendance qu'a le Japon à devenir une nation industrielle : ce pays a exporté en 1907 pour 887.520.000 francs d'articles manufacturés ou demi-manufacturés, tels que toiles, filés de coton, mousseline de laine, etc., produits qui, les années précédentes, formaient la meilleure part des importations. Aussi, est-il certain que la balance commerciale aurait été beaucoup plus favorable, si les circonstances étaient restées normales. Mais la dépréciation de l'argent qui a diminué le pouvoir d'achat de la Chine et de la Corée a obligé ces pays à restreindre leurs demandes, ce qui a beaucoup nui au commerce d'exportation du Japon. » *L'Economiste Européen* ajoute encore ces lignes à reproduire pareillement à titre d'indication : « La marine japonaise s'est considérablement développée ; en 1898, le mouvement maritime total étant de 8 millions de tonnes, le tonnage total de la marine du Japon n'était que de 2 millions de tonnes ; en 1907, il atteignait 9 millions de tonnes pour un mouvement total de 20 millions de tonnes. »

Le *Jiji Shimpō*, dans un de ses numéros de janvier dernier, dit que l'excédent des importations ne doit pas être regardé avec pessimisme. Il est dû aux matières premières et aux machines qui sont de nature à accroître l'industrie nationale et augmenteront finalement la somme des exportations. La grande feuille de Tokyo, en ce qui concerne ces exportations au cours de 1907, les montre, comme les journaux de MM. Sax et Théry, paralysées et par la panique américaine, et par la soudaine dépréciation du métal argent qui, sur le continent asiatique, préside aux transactions commerciales. L'année 1908, le *Jiji* en a l'intime conviction, sera meilleure pour les exportations, une tendance générale vers une reprise des affaires avec la Chine et même les Etats-Unis, les deux premiers clients du Japon, ne l'oublions point, se dessinant déjà. Pourtant, le journal japonais ne cache pas qu'il est une chose qui pourrait apporter quelque gêne dans l'essor de la production industrielle, et, partant, des exportations : c'est le besoin de capitaux.

A ce propos, un syndicat de capitalistes français tâche actuellement de créer au Japon diverses sociétés et de mettre de la sorte sur pied des entreprises économiques qui puissent prospérer au profit du développement japonais et de l'influence française, de cette influence que l'on a si malheureusement laissée tomber. Ce n'est que justice de nommer ici à ce sujet le plus actif pionnier de cette œuvre : M. Loonen, qui n'en est plus à son coup d'essai au Japon, et dont souvent, depuis un an, les feuilles japonaises enregistrent le nom en signalant et recommandant chaudement ses projets à leurs lecteurs. Le gouvernement français a, de son côté, autorisé, en 1907, un emprunt japonais sur le marché de Paris. Ce sont là, de notre part, des actes qui, si nous le voulons, peuvent devenir pour nous le point de départ d'une source féconde d'avantages rémunérateurs de toute espèce. Mais il faut vouloir. Saurons-nous vouloir ? Là est la question.

\*  
\* \*

Au point de vue politique japonais, que nous offre 1907 ? Mais avant, un mot sur les partis. Depuis des années, ils ne sont guère que deux, deux qui jusqu'à ces derniers temps embrassaient pour ainsi dire la totalité des représentants de la Diète. Le plus important, celui qui aujourd'hui détient le pouvoir, c'est le *Seiyū-kwai*, ou plus exactement le *Rikken-Seiyū-kwai* (Société des Amis Politiques Constitutionnels), fondé par le prince Itō (1), à présent résident général de Corée. Le deuxième est le *Shimpo-tō* (Parti progressiste), créé par le comte Okuma (2), cette figure si originale du monde politique japonais qui est peut-être, en somme, encore plus homme de combat qu'homme d'Etat.

Le marquis Saionji (3), qui fit, voici environ trente ans, un long séjour d'études en France d'où il emporta un grand libéralisme, est maintenant à la tête du *Seiyū-*

---

1. Itō Hirobumi, né en 1841, d'une famille de *Samurai*, du clan de Yamaguchi (province de Suwō), revenait d'Europe avec Inoué Kaoru lorsque l'escadre des puissances intéressées se disposait à bombarder Shimonoséki (1864); il obtint un sursis pour conférer avec son daimyō, mais échoua dans sa tentative. Il prit ensuite une grande part à la chute du Shōgunat et à la réorganisation de *Meiji* (ère actuelle du Japon restauré). Préfet de Hyōgo, puis vice-ministre, il fit partie de l'ambassade d'Iwakura (1872) envoyée en Occident, et, après l'assassinat d'Okubo Toshimichi (1878), devint l'homme politique le plus en vue du Japon. Il signa le traité de Tientsin avec la Chine (1885), rédigea la Constitution promulguée en 1889, fut plusieurs fois Président du Conseil, négocia le traité de Shimonoséki avec la Chine (1895). Il fut depuis Président du Conseil Privé (1901), Résident Général en Corée (1906). Anobli en 1884, il fut fait prince à la suite de la campagne Russo-Japonaise. (E. Papinot. Ouvrage cité.)

2. Okuma Shigenobu, né en 1838, d'une famille de *Samurai*, du clan de Saga (province de Hizen), embrassa avec ardeur le parti de la Restauration. Nommé *Sangi* (Conseiller d'Etat), il demanda l'établissement du régime parlementaire, et, dès que l'Empereur eut promis (1881) de créer deux Chambres à partir de 1890, Okuma donna sa démission de fonctionnaire pour se consacrer à l'organisation du parti progressiste (*Kaishinto*, *Shimpo-to*). Nommé ministre des Affaires Etrangères (1887), il s'occupa des traités avec les puissances occidentales; un fanatique lança une bombe sous sa voiture (1889) et Okuma dut subir l'amputation de la jambe droite; il quitta le ministère peu après, et depuis, il s'est consacré surtout à la Grande Ecole, aujourd'hui Université Libre, qu'il a fondée à Tōkyō, dans le quartier de Waseda, d'où son nom d'Université de Waseda, marchant on ne peut mieux. (E. Papinot. Ouvrage cité.)

3. Le marquis Saionji Kimmochi, né en 1849, descend d'une famille de *Kugé*, issue de Fujiwara Kinzane. Les *Kugé* étaient des nobles de la Cour impériale, distincts des nobles militaires (*Daimyō*) sur lesquels ils avaient le pas à la Cour. Le marquis fut l'un des rares *Kugé* qui, après la Restauration, prirent part aux affaires du gouvernement. Après avoir étudié en France, il fut ministre à Vienne (1885), puis à Berlin (1887). En se rendant à ce dernier poste, il fut chargé de porter la réponse de l'empereur Mutsu-Hito à la lettre que lui avait adressée le pape Léon XIII. Vice-Président de la Chambre des Pairs (1893), Membre du Conseil Privé, Ministre de l'Instruction Publique et par intérim des Affaires Etrangères (1895), il remplaça en 1903 le prince Ito, alors marquis, à la tête du *Seiyū-kwai*, et devint Président du Conseil en janvier 1906. (E. Papinot. Ouvrage cité.)

*kwai*, qui suit toujours cependant l'inspiration générale du prince Ito, et il est en même temps, depuis la chute du cabinet du général marquis Katsura (1), après la signature du traité de Portsmouth, le chef du Ministère; c'est dire que la politique actuelle est celle du *Seiyu-kwai*, autrement dit, celle du prince Ito. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que tous les ministres appartiennent effectivement à ce parti; il n'est représenté dans le cabinet Saïonji que par trois de ses membres: le marquis Saïonji, premier ministre sans portefeuille, M. Matsuda, ministre de la justice, qui a pris l'intérim des finances à la retraite de M. Sakatani, lequel était non un homme politique, mais un fonctionnaire rompu aux affaires financières, et M. Hara, ministre de l'intérieur, qui a assumé, lui aussi, en janvier dernier, la charge intérimaire du portefeuille des voies et communications, lorsque s'est retiré, avec M. Sakatani, M. Yamagata, le fils du célèbre maréchal prince Yamagata (2). Le *Seiyu-kwai* non seulement a la majorité dans la Diète actuelle, mais aux élections de 1907, il a pu encore garder la majorité dans le plus grand nombre des assemblées départementales, malgré l'énergique et parfois violente campagne qu'a faite pour la lui enlever le *Shimpo-tō*. Cette victoire peut permettre de présager qu'au renouvellement de la Chambre en 1908, les partisans du prince Itō reviendront pour le moins en même nombre, si rien d'important d'ici là ne milite contre eux.

Si cependant le marquis Saïonji venait à tomber, entraînant dans sa chute son parti, serait-ce les hommes du *Shimpo-tō* qui auraient des chances de lui succéder? Cela n'est guère à penser. Les Progressistes sont un peu en ce moment comme un corps sans âme. Le 20 janvier 1907, survenant, pour employer l'expression du *Japan Times*, comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages, on apprenait la démission du comte Okuma, président, depuis sa création, du *Shimpo-tō*. A dire vrai, cette démission n'avait pas été sans être quelque peu cherchée. Certains membres du parti trouvaient la présence du comte un tant soit peu encombrante. A leurs yeux, elle gênait plus qu'elle ne servait. Le comte comprit-il? Sans doute que oui, nous permet de répondre sa perspicace connaissance des hommes et des choses. Mais un tel personnage ne se retire pas ainsi presque de but en blanc sans causer de trouble à la masse qu'il conduisait. Il se pourrait fort bien que l'on ne se fût pas rendu compte de cela tout d'abord au sein du *Shimpo-tō*. Toujours est-il que, depuis, le parti marche avec un louvoyage de navire désarmé. Ce ne sont certes point MM. Oishi et Inukai, tout anciens ministres qu'ils sont, qui sont de taille à remettre avant assez longtemps, non plus ce vaisseau, dirai-je, mais cette grosse barque dans la bonne route au bout de laquelle est le port.

Au commencement en quelque sorte de la vie parlementaire japonaise, le comte Gotō (3), mort en 1897, et qui fut plusieurs fois ministre, fondait sous le nom de *Daïdo* (Grande communion), un parti qui ne devait envisager les questions que

---

1. Le marquis Katsura Tarō, d'une famille de *Samurai* (guerriers) du clan de Chōshū, né en 1849, Ministre de la Guerre de 1886 à 1891, commandait la division de Nagoya, lors de la guerre de Chine. Vicomte en 1895, Gouverneur de Formose, Ministre de la Guerre (1898-1900), il devint Président du Conseil (1901-1906). Comte lors de la conclusion de l'alliance anglo-japonaise (1902), il fut fait marquis à la suite de la guerre russo-japonaise. (E. Papinot. Ouvrage cité.)

2. Le maréchal prince Yamagata Aritomo, né en 1838, d'une famille de *Samurai* du clan de Yamaguchi, prit une part active à la Restauration. Il a été successivement Ministre de la Justice, Président du Conseil Privé (1893), Commandant de la 1<sup>re</sup> armée pendant la guerre de Chine, Ministre de la Guerre, Président du Conseil, etc. L'Empereur l'a créé Prince après la campagne de Mandchourie. (E. Papinot. Ouvrage cité.)

3. Le comte Gotō Shōjirō, d'une famille de *Samurai* de Tosa, anoblé après la Restauration (1837-1897), devint conseiller de son *daimyō*, et c'est lui qui prit l'initiative du mémoire adressé au Shōgun pour l'engager à restituer à l'Empereur l'autorité usurpée par ses ancêtres (1867). (E. Papinot. Ouvrage cité.)

sous l'angle de l'intérêt général, sans jamais se laisser influencer par toutes ces petites mesquineries personnelles. Le rêve était trop beau. Le *Daïdo* n'a pas vécu. Il y a quelque temps, le nom a été repris par un groupe d'hommes évoluant en toute indépendance entre le *Seiyu-kwai* et le *Shimpo-tō*, votant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. C'est l'ancien premier ministre, le général marquis Katsura, qui passe pour diriger ce parti qui s'aggrège par ci par là des membres du parti Itô et des membres du parti progressiste, et qui n'est pas, si une crise ministérielle se produit, sans de grandes chances d'être appelé au pouvoir.

\* \* \*

La politique intérieure du Japon durant l'année 1907 reste en définitive bien pâle, comparée surtout aux faits extérieurs auxquels le pays s'est trouvé mêlé. Quand débute 1907, la situation, au point de vue des relations étrangères, ne satisfait guère l'opinion publique encore sous l'impression vive et de toute la campagne mandchourienne et du traité de Portsmouth. D'un côté, les premiers incidents inattendus du Far-West américain, de l'autre des négociations qui n'en finissent pas avec la Russie, sans compter l'agitation ouverte et les sourdes intrigues coréennes. Un an après, le 18 janvier 1908, à la réunion du *Seiyu-kwai*, le marquis Saïonji pouvait résumer ainsi la politique japonaise en 1907 : « Maintenir la paix en Extrême-Orient et faire de la sorte progresser la cause nationale, a été constamment la ligne de conduite de l'Empire et tous nos récents efforts ont été, avec votre concours sincère, dirigés vers ce but. Je suis heureux de dire tout d'abord que la base de l'Alliance Anglo-Japonaise s'affermir de jour en jour encore plus, par suite des relations de plus en plus intimement fraternelles entre les deux nations. Ajoutez-y les accords passés avec la France et la Russie, grâce auxquels est assurée l'intégrité de la Chine, aussi bien que sont éloignées toutes causes de dispute possible. En outre, le gouvernement Russe et nous, nous avons pu avoir la satisfaction de signer des arrangements de commerce et de pêche, la délimitation des frontières de Saghalien (en japonais *Karafuto*), la jonction des voies ferrées russes et japonaises en Mandchourie et le remboursement des dépenses des prisonniers de guerre russes. Quant à la Corée, notre autorité de protecteurs y a été rendue réelle par le nouveau traité, tandis que les Coréens reconnaissent enfin l'honnêteté et la sincérité du but que poursuit notre Empire, de sorte qu'aujourd'hui nous pouvons affirmer que les relations des deux peuples sont tout à fait cordiales. En ce qui touche les questions pendantes entre la Chine et nous, je puis dire que grâce à une bonne volonté réciproque, la solution en pourra être trouvée facilement. Les mouvements anti-japonais de San-Francisco et de Vancouver sont on ne peut plus regrettables pour les Etats-Unis et le Canada comme pour nous. Mais nous avons à nous rappeler que le Canada fait partie de l'Empire Britannique et que par les bonnes dispositions des pouvoirs canadiens, une entente est déjà intervenue. Il ne nous faut pas non plus perdre de vue que la traditionnelle amitié du gouvernement Américain envers notre pays ne s'est pas altérée. Les négociations avec Washington se poursuivent donc de la manière la plus amicale, et les difficultés, je n'en doute point, seront aplanies et résolues d'une façon satisfaisante dans un avenir très rapproché. »

Alors que les accords avec la France et la Russie ont été accueillis par tout le Japon avec une chaleur qu'ils n'ont pas connue chez nous ni chez nos alliés, le pays du Soleil Levant ne s'est pas départi un seul moment du sang-froid le plus étonnant en face, disons le mot, des injustices et des violences que les Américains commettaient à l'égard de certains de ses nationaux, et ils ont donné là, ces fils d'un sol tout volcanique, une leçon bien belle, nul ne saurait le nier.

Pour couper court aux menées de tous ceux qui, par la sévère mainmise du Ja-

pon, avaient perdu les profits et l'espérance de retour d'une vie facile et aux visées de patriotes plus prompts, semble-t-il, qu'heureusement éclairés, le Gouvernement Mikadonal a dû en arriver en Corée, de plus en plus travaillée par ces divers éléments, à faire abdiquer le monarque après l'envoi intempestif d'une délégation coréenne à la Deuxième Conférence de la Paix à La Haye et le remplacer par son fils moins compromis que lui dans toute cette agitation.

Depuis, en Décembre, le tout jeune Prince Impérial de Corée est allé au Japon. Le Prince Héritier du Japon (1), sortant pour la première fois du pays, s'était auparavant rendu en Corée. Ce sont là peut-être les premiers jalons d'un nouvel état de choses en somme fort désirable et certainement avantageux au plus haut point pour les deux peuples.

Tous les journaux ont signalé en leur temps les visites à Tokyo de MM. Taft et Lemieux, en vue de jeter tout au moins les bases d'arrangements au sujet de cette brûlante question d'immigration aux États-Unis et au Canada. Disons seulement que ces visites ont donné lieu en plusieurs endroits de l'Empire à des manifestations d'amitié qui ne contribueront pas peu, il faut l'espérer, à activer la solution de ce problème lequel n'est, au fond, tous les esprits réfléchis le reconnaissent, qu'une rivalité jalouse d'intérêts ouvriers exploitée pour cause par certains politiciens brouillons et de moralité souvent des plus relatives.

Il est une autre visite dont on n'a guère parlé en Occident et qui était vraiment faite pour flatter l'amour-propre nippon. Ce n'est pourtant point pour cela que je tiens à la relater ici. Je ne la mentionne que parce qu'à mes yeux elle ne peut manquer d'avoir d'heureux résultats pour la connaissance plus réelle du pays du Soleil-Levant. C'est la réunion à Tokyo, au printemps de 1907, en congrès international, des délégués des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens. Des centaines d'hommes et de femmes, accourus d'un peu partout, ont pu ainsi voir de près une nation dont pour la plupart ils se rendaient un compte peu fidèle. Non seulement, les protestants japonais, mais des personnalités éminentes de tous les partis et de toutes les croyances ont eu à cœur de faire pour ainsi dire les honneurs de leur pays à ceux qui l'avaient choisi pour s'y assembler, et du plus grand au plus petit ils y ont mis cette bonhomie et cette politesse naturelle qui attirent vers eux l'étranger quel qu'il soit. Il doit y avoir à Tokyo une Exposition en quelque sorte Universelle en 1912. Souhaitons qu'il y ait à cette occasion des Congrès Internationaux et que les Occidentaux s'y rendent en bon nombre. Ne serait-ce pas là, en faveur de l'intimité et de la connaissance réciproque des peuples, si je puis m'exprimer par ce mot, un pèlerinage de la plus grande utilité ?

Tels ont été, rapidement et faiblement esquissés, quelques-uns de ces points de l'année japonaise 1907 qui peuvent retenir un instant l'attention du dehors, semble-t-il.

EDME ARCAMBEAU.

---

1. L'Empereur Mutsū-Hito, Suké no miya, naquit à Kyōto, le 3 novembre 1852 et succéda à son père le 13 février 1867. Le couronnement eut lieu à Kyōto, le 12 octobre 1868. L'Empereur épousa le 9 février 1869 la Princesse Haru ko, troisième fille du *kugé* Ichijō Tadaka, née le 28 mai 1850; aucun enfant n'est né de cette union. Le Prince Impérial, Yoshi Hito, Haru-no-miya, est né le 31 août 1879, de M<sup>me</sup> Yanagiwara Ai-ko; il a été proclamé Héritier Présomptif, le 3 novembre 1889. Le 10 mai 1900, il a épousé la Princesse Sada-ko, quatrième fille du duc Kujō-Michitaka, dont il a déjà plusieurs fils. (E. Papinot, Ouvrage cité)

# Assemblée générale annuelle

DE LA

## Société Franco-Japonaise de Paris

du 24 Mars 1908.

La Société Franco-Japonaise de Paris a tenu son assemblée générale annuelle le mardi 24 mars 1908, dans la salle de l'Alliance Française, 186, boulevard Saint-Germain.

La séance a été ouverte à 9 heures du soir par M. Bertin, Président, assisté de M. de Lucy-Fossarieu, faisant fonctions de Secrétaire général, et de M. Arcambeau, Archiviste-bibliothécaire.

Le Président prononce une allocution et M. de Lucy-Fossarieu donne lecture du compte-rendu du trésorier sur les résultats financiers de l'exercice 1907-1908, aux lieu et place de M. Dufourmantelle, empêché, lequel compte-rendu est approuvé à l'unanimité, puis du rapport sur le fonctionnement de la Société pendant le même exercice.

On trouvera plus loin le texte de ces documents.

Ainsi que l'avait exposé le Président, l'Assemblée avait à se prononcer :

1° Sur l'élection de sept membres du Conseil d'administration appartenant à la deuxième série, laquelle, suivant les statuts, était soumise cette année au renouvellement, ces membres étant d'ailleurs rééligibles ;

2° Sur le remplacement de M. Oda, membre du Conseil, retourné au Japon ;

3° Sur la ratification des nominations de membres du Conseil dans diverses séries faites par le Bureau en 1907-1908, conformément à l'article 7 des statuts.

Le dépouillement du vote ayant eu lieu, le Président en fait connaître les résultats.

Nombre de votes exprimés : 52.

Ont obtenu :

MM. BÉNAZET,	(S.) . . . . .	47 voix
CHEVALIER,	(N.) . . . . .	49 —
GUIMET,	(S.) . . . . .	49 —
HARMAND,	(N.) . . . . .	49 —
ISAAC,	(N.) . . . . .	49 —
LEBEL,	(S.) . . . . .	49 —
DE LUCY-FOSSARIEU,	(S.) . . . . .	49 —
MÈNE,	(S.) . . . . .	49 —
NOCQ,	(S.) . . . . .	48 —
YAMANAKA,	(N.) . . . . .	49 —

S Membre sortant.

N Membre nouveau.

MM. Colmet-Daage, Doucet et Migeon ont obtenu chacun une voix.

En conséquence, MM. Bénazet, Guimet, Harmand, Lebel, de Lucy-Fossarieu, le Dr Mène et Nocq sont élus membres du Conseil dans la deuxième série.

M. Yamanaka est élu dans la troisième série à la place de M. Oda, et les nominations sont confirmées de M. Isaac dans la troisième série, et de M. Chevalier dans la quatrième.

La parole est ensuite donnée à M. Takimura pour une causerie sur la *Psychologie du peuple Japonais*.

La séance est levée à 10 heures.

---

### ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs,

Notre Société a justifié cette année, par son activité, l'appel à votre zèle et à votre dévouement dont chaque assemblée générale est l'occasion, pour obtenir de nouveaux travaux et recruter de nouveaux adhérents. Travaillons ensemble à la développer de notre mieux ; nous avons l'exemple du Japon lui-même pour stimuler nos efforts.

Nul pays d'Europe ne doit plus que la France être uni au Japon par des liens d'amitié, parce qu'aucun n'a mieux pris part aux débuts de la transformation merveilleuse qui, de l'antique domaine d'Amateras a fait surgir l'Empire unifié du Japon moderne. Au milieu des fluctuations de la politique, les hommes d'Etat du Japon sont restés fidèles à ces vieux souvenirs, qui ne sont pas étrangers aux conventions récentes scellant l'entente dont nos deux pays se félicitent. Ils nous donnent le témoignage éclatant de leurs sentiments amicaux et de l'estime où ils tiennent les éducateurs français par la libéralité avec laquelle leurs souscriptions privées soutiennent l'œuvre de nos Marianistes.

A l'œuvre des Gouvernements et des hommes d'Etat, il faut maintenant la ratification des peuples eux-mêmes.

C'est alors qu'interviennent efficacement des Sociétés comme la nôtre, en multipliant les relations intellectuelles ou commerciales, conséquences de la connaissance réciproque des besoins matériels ou moraux de deux pays et des ressources particulières de chacun d'eux.

M. de Lucy-Fossarieu vous exposera ce qui a été fait depuis l'assemblée générale de 1907 et M. Dufourmantelle vous donnera le bilan financier de l'année, qui est celui d'une année prospère.

De l'administration financière de notre Trésorier, rien de nouveau à vous dire : elle a été, comme toujours, sage, prudente et bien ordonnée.

Il n'a pas été nommé encore de titulaire pour les fonctions de Secrétaire général laissées vacantes par la mort de Félix Régamey. Profitant du séjour prolongé à Paris que lui imposait l'état de sa santé, M. de Lucy-Fossarieu a bien voulu assumer à titre tout-à-fait officieux et provisoire, la lourde charge de Secrétaire général, consacrant ainsi une partie de ses loisirs forcés à la Société dont il a été l'un des fondateurs et même le premier initiateur. Il a été aidé dans cette tâche assez absorbante par plusieurs collaborateurs, provisoires comme lui, M. Alévêque, le plus voyageur de nos collègues, MM. Henry Nocq et Isaac, qui ont bien voulu

prendre la partie artistique de l'héritage de Régamey, et surtout par M. Arcambeau, notre actif Archiviste. J'ai à adresser à ces Messieurs, en votre nom à tous, des remerciements bien mérités.

Mesdames, Messieurs,

C'est la tâche douloureuse du Président de vous parler chaque année des deuils de la Société. Le bulletin nécrologique est cette fois le plus lourd que nous ayons rencontré. Je ne répéterai point l'éloge funèbre de M. Régamey, prononcé devant vous au cimetière de Clamart, il y a près d'un an déjà ; mais je recommande à votre libéralité le souvenir que nous nous proposons d'y consacrer à sa mémoire : l'initiative en a été prise, en dehors de la Société, par un groupe d'amis personnels du défunt, qui nous ont priés de prendre leur succession pour compléter leur œuvre. — Nous avons perdu M. Janssen, l'illustre astronome attaché au Japon par les souvenirs de sa mission pour le passage de Vénus ; nous avons enfin le regret d'avoir vu disparaître un de nos donateurs, M. Sauerbach.

---

#### RAPPORT DU TRÉSORIER

Mes chers Collègues,

Devant me limiter au compte-rendu financier de l'exercice 1907, je ne puis faire allusion aux heureux résultats des premiers mois de l'année 1908 qu'en rappelant la propagande entreprise au cours de l'année dernière et qui les avait préparés.

Cette propagande a été en effet particulièrement féconde ; M. le Secrétaire général vous dira les réunions, les conférences, les manifestations qui ont affirmé la vitalité de notre Société ; cette activité a provoqué des sympathies plus nombreuses et plus immédiates.

Nos finances ont bénéficié de cette activité et de ces sympathies.

En 1907, nous avons encaissé deux cotisations perpétuelles ; les cotisations annuelles s'appliquant audit exercice ont dépassé de 210 francs celles de l'année précédente ; quelques-uns de nos collègues ont en outre versé par anticipation leur cotisation 1908. Nous avons reçu une subvention de mille francs du Ministère de l'Instruction Publique ; notre dévoué collègue M. Kahn nous a remis une nouvelle libéralité de trois mille francs ; le prince Fushimi, lors de sa visite à la Société, lui a laissé un don de cinq cents francs.

Les frais généraux ont été aussi minimales que possible ; les dépenses ont principalement porté sur les chapitres du bulletin et de la bibliothèque.

Notre fonds de réserve a pu être augmenté ; les intérêts de ce capital représentent une recette régulière appréciable.

Nous avons eu la douleur de perdre notre premier Secrétaire général, M. Félix Régamey. Des amis personnels ont eu la pieuse pensée d'élever sur sa sépulture un monument de souvenir et ont demandé à la Société Franco-Japonaise de centraliser les dons à cet effet ; la souscription a été ouverte ces jours derniers ; mais dès avant le 1<sup>er</sup> janvier, quelques sommes avaient été déposées dans ma caisse et figurent dans mes écritures.

Je sou mets à votre approbation, mes chers Collègues, les comptes de l'exercice 1907, résumés dans le tableau ci-après :

EXERCICE 1907

*Recettes*

Reliquat espèces 1906. . . . .	4.452 »
Intérêts de valeurs. . . . .	364 49
Intérêts de dépôt 1 <sup>er</sup> semestre . . . . .	5 82
Cotisations à vie. . . . .	300 »
Cotisations annuelles 1907. . . . .	1.200 »
Cotisations anticipées 1908 . . . . .	75 »
Dons et subventions. . . . .	4.500 »
Insignes. . . . .	312 »
Souscriptions monument Régamey. . . . .	670 »
	<hr/>
	11.879 31

*Dépenses*

Frais de Secrétariat et divers. . . . .	538 75
Frais de Bulletins. . . . .	3.263 70
Bibliothèque, employés et gratifications.	468 »
Frais de réunions. . . . .	513 80
Frais de trésorerie. . . . .	48 »
Insignes. . . . .	287 95
Placement à la réserve. . . . .	2.571 »
Divers et matériel. . . . .	163 25
	<hr/>
	7 854 45
	<hr/>
Solde. . . . .	4.024 86

*Avoir au 31 décembre 1907.*

Espèces. . . . .	4.024 86
A déduire Souscription Régamey. . . . .	670 »
	<hr/>
	3.354 86
30 obligations Ouest 3 o/o anciennes, déposées au Comptoir National d'Escompte, portées à leur prix d'achat. . . . .	13.585 45
	<hr/>
TOTAL. . . . .	16.940 31
	<hr/>

RAPPORT SUR LE FONCTIONNEMENT DE LA SOCIÉTÉ  
PENDANT L'EXERCICE 1907-1908.

Mesdames, mes chers Collègues,

Lors de notre dernière assemblée générale, le 18 mars 1907, c'était encore Félix Régamey qui, déjà gravement malade, avait rédigé le rapport annuel qui vous fut présenté. Quelques semaines après, notre dévoué Secrétaire Général mourait à Juanles-Pins, laissant derrière lui, avec des regrets sincères et durables, une lourde succession à assumer.

Dans une Société comme la nôtre, où le Secrétaire Général constitue en quelque sorte la cheville ouvrière de l'association, la disparition de cet agent essentiel n'est pas sans jeter un certain désarroi, et son remplacement n'est point chose aisée. Dans notre cas, les difficultés furent particulièrement ardues, et à l'heure qu'il est, le remplacement de Félix Régamey n'est même pas encore effectué. Pour répondre au pressant appel fait par notre Président à toutes les bonnes volontés, une sorte de commission se constitua en vue d'assurer temporairement le service, et c'est au nom de cette commission toute provisoire, mais qui, pour cette raison même peut-être, se trouve exister encore après plus de dix mois écoulés, que j'ai l'honneur de venir ce soir vous rendre compte des réunions et des travaux, et je crois pouvoir le dire, des progrès de la Société pendant le dernier exercice.

Le 15 avril avait eu lieu, au Cercle national des armées de terre et de mer, le banquet offert par la Société à S. A. I. le prince Fushimi et aux hautes personnalités japonaises qui l'avaient accompagné à Paris. Puis est survenue, jusqu'à l'automne, la période habituelle d'inaction, pendant laquelle la Société n'a pas tenu de réunions, à l'exception de celles du Conseil d'administration. Le déjeuner de rentrée ordinaire a marqué, au mois de novembre, la reprise de nos occupations, et dès le mois suivant a commencé une série de conférences demi-mensuelles qui se prolongera jusqu'au mois d'avril, sinon au-delà. Nous avons déjà entendu M. le docteur Matignon relater ses souvenirs de campagne en Mandchourie avec l'armée du général Okou, M. Chevrey-Rameau exposer ses réminiscences d'un séjour au Japon remontant à 1864, M. Ed. Théry disserter savamment sur l'évolution économique de l'Empire du Soleil-Levant ; M. Arcambeau nous a parlé de la poésie japonaise pendant la dernière guerre, et M. le capitaine Charles Bertin a, relativement à la même guerre, expliqué et commenté dans une émouvante improvisation, une très nombreuse série de photographies prises par lui en Mandchourie. Enfin M. Migeon, conservateur au musée du Louvre, a traité une de ces questions d'art où il excelle et nous a montré les reproductions de quelques-uns des chefs-d'œuvre de la sculpture religieuse qu'il a vus au cours d'un récent voyage accompli par lui au Japon. Ce soir même, l'un des Japonais qui parmi ceux de la colonie de Paris parle le mieux notre langue, M. Takimura, étudiera la psychologie de ses compatriotes, et d'autres conférenciers encore nous fourniront la matière de quelques réunions intéressantes de plus, notamment M. l'abbé Lebon qui nous révélera l'importance de l'œuvre pédagogique déjà accomplie au Japon par les Marianistes, et peut-être M. Gonse lui-même dont nous ne désespérons pas d'obtenir une causerie sur un sujet particulièrement attrayant et que nul ne saurait aborder avec plus d'autorité que lui, les débuts du japonisme en France. — Entre temps, la matinée théâtrale japonaise organisée le 8 février au théâtre Marigny, avec le concours de Mme Sada-Yakkô, de M. Kawa-

kami et des autres artistes de leur troupe, sans oublier notre collègue M. le professeur Régnier et son fils dans leur assaut de *jiujitsu*, a constitué une des fêtes les plus brillantes que la Société ait encore offertes à ses membres et à leurs amis. Qu'il me soit permis, à ce sujet, d'exprimer les remerciements du Conseil d'administration à MM. Alévêque et Isaac qui, par le zèle infatigable avec lequel ils se sont consacrés à l'organisation, l'un de la partie artistique, l'autre de la partie administrative de la fête, ont si puissamment contribué au succès de celle-ci. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que cette fête, sera la seule dont la Société prendra l'initiative cette année. — Dans un ordre d'idées bien différent, il convient de mentionner aussi la souscription ouverte en vue d'élever un monument à la mémoire de Félix Régamey que la Société a prise sous ses auspices; cette souscription paraît d'ores et déjà devoir donner des résultats satisfaisants, et tout permet d'espérer que la somme jugée nécessaire par M. Henri Nocq, que sa vieille amitié pour Régamey a déterminé à se charger des travaux, sera couverte sans difficulté.

L'année dernière a vu paraître quatre numéros du Bulletin à intervalles à peu près réguliers, et l'intention du Conseil d'administration est de faire de ce Bulletin une publication rigoureusement trimestrielle à l'avenir. Depuis longtemps il était question de lui donner une orientation nouvelle et d'en faire un organe qui, s'adressant à tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque aux choses du Japon, contribuerait par là même à l'expansion de la Société. Mais l'impression de quatre fascicules seulement par an, en conservant à notre Bulletin le caractère relativement luxueux qui le distingue et le fait rechercher des amateurs, grève lourdement notre budget, il ne faut pas l'oublier. On a songé à chercher dans l'insertion d'annonces, lesquelles, d'ailleurs, ne dépareront nullement le texte, un expédient qui permettrait de réduire les frais de publication. Une publicité ne se crée pas sans certains sacrifices initiaux ni sans une grosse dépense d'activité: votre bureau n'a reculé ni devant l'une ni devant les autres, et si l'expérience qui va être tentée dès le prochain numéro réussit, la Société y gagnera largement et au point de vue de ses finances et à celui de l'extension de son action.

Le personnel de la Société a nécessairement subi d'assez nombreuses modifications au cours de l'année écoulée. Nous avons eu à déplorer la mort de six de nos membres. Huit membres ont donné leur démission, dont plusieurs en raison de leur départ de Paris, et pour des régions où les questions japonaises devaient être dépourvues de toute actualité. Quatre autres ont été récemment radiés comme n'ayant ni payé leurs cotisations, ni manifesté autrement leur existence depuis plusieurs années. Et il y en a malheureusement encore quelques autres dans le même cas. Pour compenser ces six décès, ces huit défections et ces quatre radiations, nous avons enregistré l'inscription de trente nouveaux membres. Ce sont donc douze adhérents de plus que nous avons gagnés: le résultat est appréciable; mais son importance n'est pas telle qu'elle doive nous faire perdre de vue une situation qui n'a encore rien de très brillant.

Le nombre total des membres qui figurent à ce jour sur l'annuaire de la Société est de 230 exactement. Il faut avoir le courage de reconnaître que c'est peu, après huit années bientôt d'existence. Dans le même laps de temps, Messieurs, une société non pas rivale, mais sœur, et sœur aînée, de la nôtre, la *Japan Society* de Londres, dont les débuts remontent à 1892, avait vu s'élever le nombre de ses membres à près de 1.200. Elle comptait dans son sein, à côté d'hommes politiques éminents, de hauts fonctionnaires, d'artistes célèbres, de représentants importants de la finance, de l'industrie et du commerce, tout ce qui porte un nom dans le monde des études Extrêmes-Orientales en Angleterre. Et la très grande majorité de ces membres ne se contentent pas de faire nominalement partie de la Société, ne consi-

dèrent pas que leur rôle vis-à-vis d'elle doive se borner à laisser porter sur une liste leurs noms et leurs titres, et à payer plus ou moins généreusement leur cotisation, comme on souscrirait, permettez-moi l'image, aux frais d'un culte dont, par sympathie, par dilettantisme ou par respect humain, on entend ne pas vouloir paraître se désintéresser, sans se soucier autrement néanmoins de savoir comment fonctionne la chapelle que l'on contribue à entretenir, mais où l'on ne se montre jamais. Ils participent, au contraire, à sa vie, se mêlant à son activité, assistant aux réunions et aux banquets, prenant part aux discussions, fournissant au bulletin des matériaux dont l'abondance, et non la rareté, préoccupe le secrétaire chargé de sa rédaction. La série de ses *Transactions and Proceedings* représente une collection à côté de laquelle celle de notre Bulletin fait une assez modeste figure.

De pareils résultats laissent loin derrière eux ceux qu'a réalisés la Société Franco-Japonaise de Paris. Pour le public français, le Japon demeure encore, malgré tout, un pays lointain, inaccessible, mystérieux, avec lequel nous n'avons guère, en dehors des questions d'art, aucun point de contact, et une société franco-japonaise lui apparaît comme une sorte de cénacle réservé à quelques initiés, où l'on doit s'occuper uniquement de bibelots précieux et de fabuleuses légendes. — Alors qu'au point de vue financier, commercial, industriel, nous aurions à prendre au Japon une place en rapport avec notre importance mondiale, alors que de récents accords ont créé entre les deux pays des liens politiques étroits, et qu'à tant d'égards nous avons intérêt à connaître dans son passé, dans son présent, dans les multiples manifestations de son génie propre, cette nation si vieille à la fois et si exubérante de jeunesse et d'audace dans sa renaissance qui date de quarante ans, il est au moins étrange que dans tout ce grand Paris il ne se soit trouvé, tout compte fait, jusqu'ici, que cent cinquante Français à peine pour se rallier à notre Société. Et parmi ceux-là même, combien prennent notre œuvre au sérieux ? Combien, pour revenir à la métaphore que j'employais tout à l'heure, pénètrent, même une fois par hasard, dans la chapelle et ont à cœur ce qui s'y passe ?

Pourtant, en dépit de l'indifférence qui nous entoure, et grâce à certaines libéralités aussi larges que discrètes, grâce à la bonne volonté et à la persévérance d'un petit nombre, à l'énergie et à l'abnégation de quelques-uns, nous avons duré depuis sept ans, et nous avons même progressé.

Le mouvement se prouve en marchant. Nous avons marché, en somme, encore que lentement : nous entendons maintenant marcher plus vite, et plus loin.

Durant ces derniers mois, la Société a témoigné, je crois pouvoir le constater, d'une vitalité qui permet de bien augurer de son avenir, et voici que son champ d'action, que votre Conseil s'est efforcé d'étendre déjà en établissant des relations, des échanges de publications, avec d'autres Sociétés et un certain nombre de Chambres de commerce en France et au Japon, semble à la veille de s'élargir tout-à-coup très considérablement. — Vous n'ignorez pas qu'il existe, ou subsiste, au Japon même, diverses associations similaires à la nôtre. Ces associations, qui représentent plusieurs centaines probablement d'affiliés actuels ou éventuels, le moment paraît particulièrement propice pour essayer de les rattacher à notre Société, non pas en les absorbant, certes, mais en créant entre elles et nous des liens de solidarité dont le plus efficace promet d'être le *Bulletin* que nous publions. — Il serait prématuré d'entrer dans le détail d'une organisation encore à l'état de projet ; mais tout permet d'espérer que le rapport qui vous sera soumis à la prochaine assemblée générale constatera l'accomplissement d'un grand progrès et la réalisation d'une œuvre utile, pratique et féconde.

Cependant, pour que cette œuvre acquière toute l'ampleur qu'elle comporte, nous devons être plus nombreux que nous ne sommes. Avec le noyau de membres actifs

qu'elle possède déjà, l'appui moral des hautes personnalités tant françaises que japonaises qui l'honorent de leur patronage, la participation effective de l'ambassade du Japon, dont le concours bienveillant lui a été acquis dès ses débuts et ne lui a jamais fait défaut, avec les moyens d'action dont elle dispose et un organe périodique ouvert à toutes les compétences comme, désormais, à toutes les publicités, la Société Franco-Japonaise de Paris pourrait et devrait devenir le centre autour duquel se grouperaient tous ceux de nos compatriotes que leurs goûts, leurs affaires, leurs études, leurs voyages antérieurs rattachent au Japon à un titre quelconque, tous ceux aussi qui, sans raisons spéciales, s'intéressent à ce pays, désireraient le mieux connaître et trouveraient plaisir à nouer des relations sociales avec les membres de la colonie japonaise qui vivent au milieu de nous.

Pour arriver à ce résultat, nous avons besoin d'assistance, et nous faisons appel au concours énergique de nos adhérents actuels, à la sympathie active de ceux de nos amis connus et inconnus qui lisent notre Bulletin, suivent nos conférences et ne dédaignent pas d'assister à nos fêtes, afin de nous aider à vaincre l'inertie à laquelle se heurtent trop souvent en France les entreprises comme la nôtre, et à grossir nos rangs, vraiment trop clairsemés encore malgré les nouvelles recrues que nous sommes heureux de compter parmi nous.

Dans son rapport annuel de 1906, Félix Régamey, insistant déjà sur la nécessité de voir croître le nombre de nos membres, disait spirituellement : « Si chacun amène un adhérent nouveau, et quoi de plus facile si l'on y pense, nous serions deux fois plus nombreux...., évidemment ». Sous sa forme de boutade, c'était là une vérité dont nous devrions tous nous inspirer. Quel est celui d'entre nous, en effet, qui, regardant autour de lui, ne trouverait pas parmi ses amis ou ses relations une personne au moins susceptible de s'intéresser, ou de se laisser intéresser, aux choses du Japon et à l'œuvre de la Société ? Un peu de prosélytisme ne messie pas lorsqu'il n'est point entaché de calcul égoïste, et nous pouvons sans trop de scrupules nous y livrer en faveur de notre collectivité, en songeant que si, effectivement, nous arrivions à doubler le chiffre de nos adhérents, non seulement nous serions deux fois plus nombreux, mais la Société serait deux fois plus riche, et partant, deux fois plus forte.



## Matinée théâtrale du 8 Février 1908.

---

Le 8 février 1908 a eu lieu au théâtre Marigny, loué pour la circonstance, une matinée japonaise organisée par la Société Franco-Japonaise de Paris en faveur de ses membres et de leurs invités, avec le concours de M<sup>me</sup> Sada Yakkô et de M. Kawakami, qui, à la veille de quitter la France, avaient consenti avec la meilleure grâce à paraître une dernière fois devant le public d'élite que ne pouvait manquer d'attirer l'initiative de la Société.

Ces deux éminents artistes ont eu si souvent les honneurs de l'interview pendant leurs divers séjours à Paris, qu'il reste peu de choses à dire sur leur compte. Cependant, d'une causerie-introduction qui a précédé la représentation (et dont, malheureusement, la lecture, — autant que le lecteur, — a eu à souffrir de l'éblouissement que cause à qui n'y est pas habitué l'éclairage d'une scène de théâtre), on peut retenir et reproduire ici le passage suivant :

« M<sup>me</sup> Sada Yakkô et M. Kawakami sont pour un public parisien comme celui-ci, des connaissances de longue date; c'est la troisième fois qu'ils jouent à Paris, et leur première apparition, lors de l'Exposition Universelle de 1900, aurait suffi à laisser parmi nous des souvenirs durables. Mais M. Kawakami était déjà venu seul en France il y a dix-sept ans, alors que, tout jeune encore, il se sentait d'ores et déjà attiré par les choses du théâtre, auxquelles, après quelques années données à la politique, il devait se consacrer exclusivement.

« Dans ses divers séjours en France, M. Kawakami a conçu un sincère attachement pour notre pays, où il s'efforce, dans la mesure et à l'aide de son art, de laisser chaque fois quelque chose des idées japonaises, tandis que, de retour parmi ses compatriotes, il fait de son mieux pour leur rapporter et leur infuser quelque chose des idées françaises.

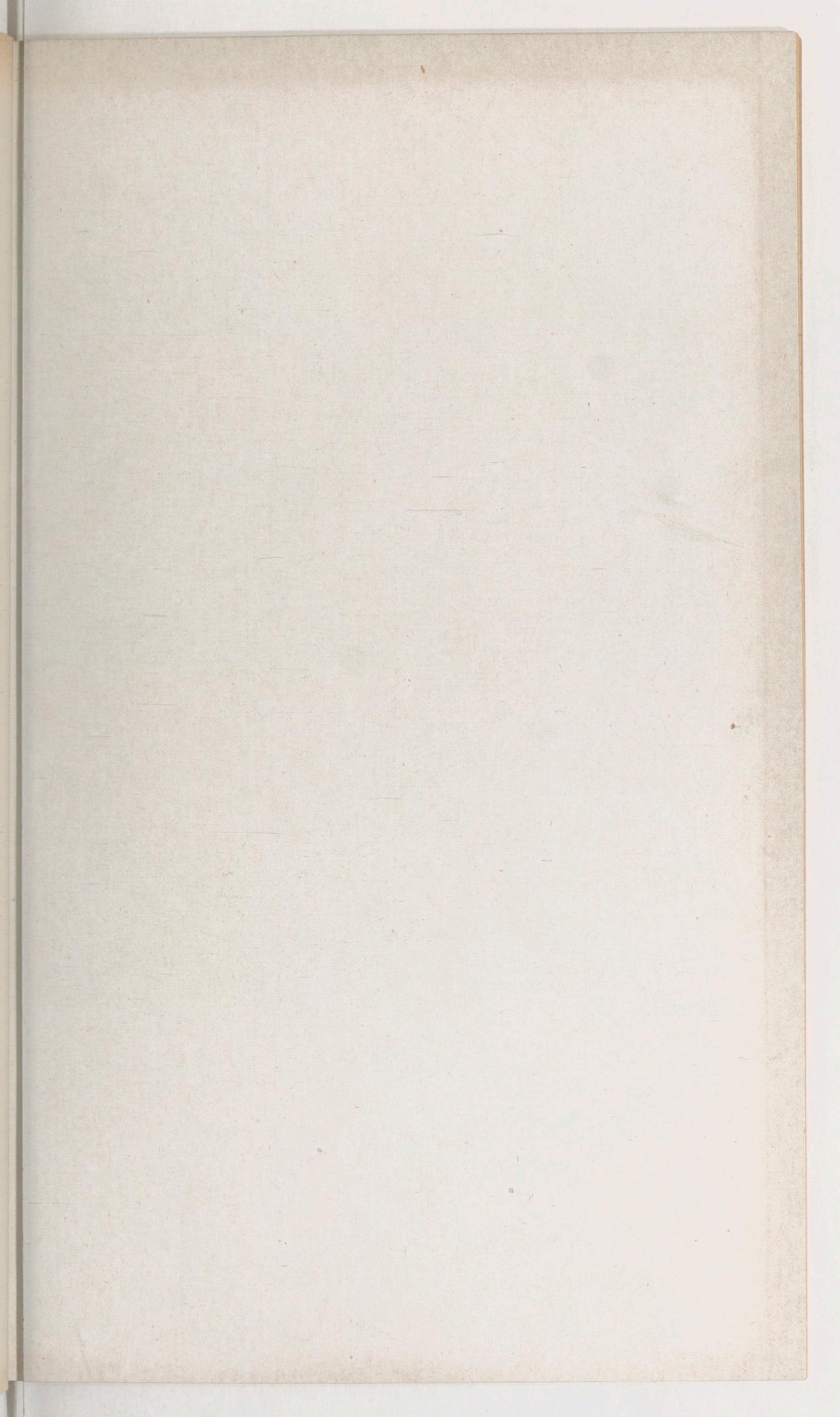
« Lui-même m'a prié d'affirmer devant vous comme étant les siens ces sentiments d'amicale sympathie envers la France et envers notre Société, qui poursuit elle aussi un but de rapprochement mutuel entre Japonais et Français, et j'ajouterai qu'il nous a donné de la sincérité de ses sentiments la preuve la plus palpable, lorsque, dès les premières ouvertures qui lui furent faites au sujet d'une représentation que la Société songeait à organiser, il s'est offert spontanément à nous donner à titre purement gracieux son concours et celui de ses compagnons.

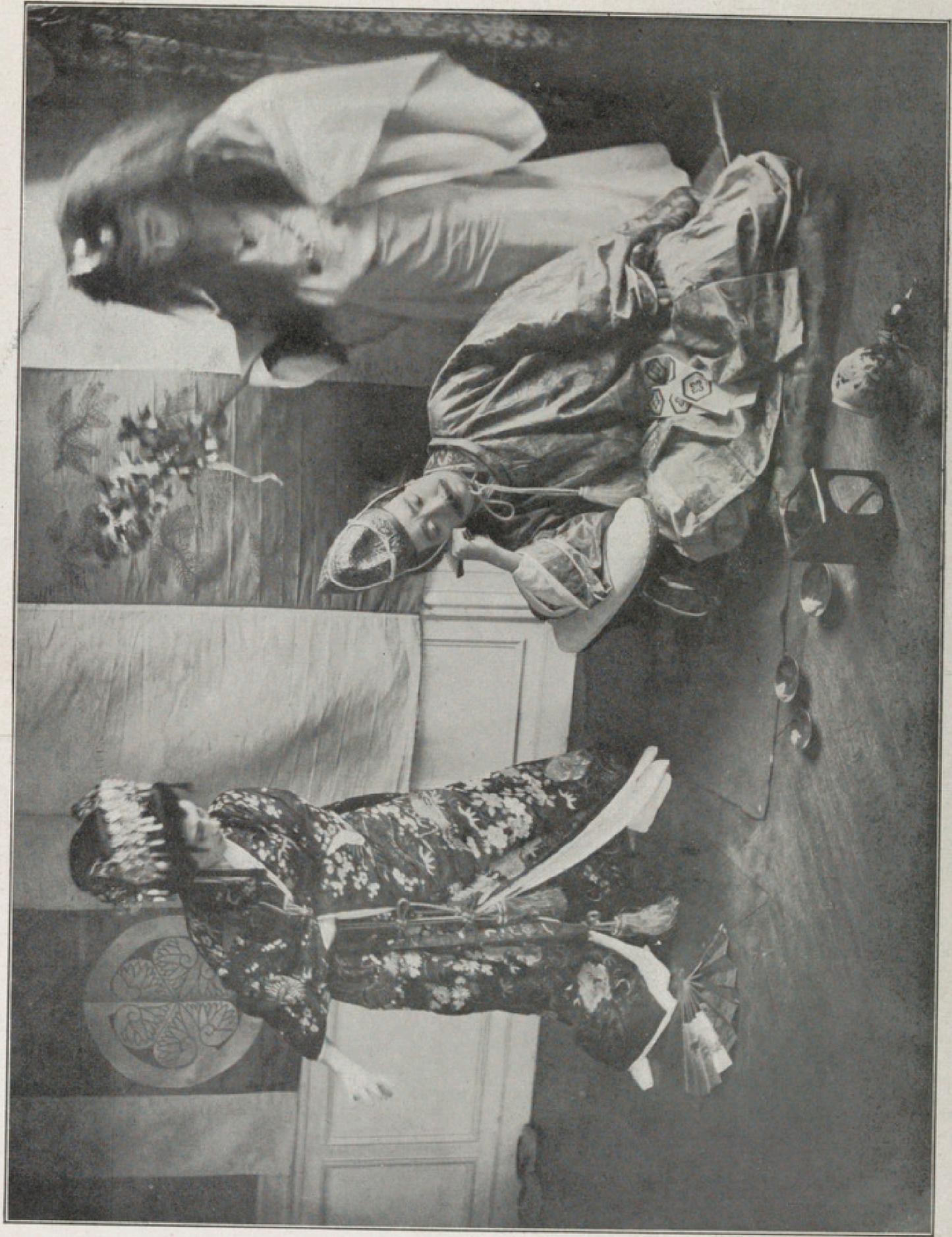
« Nous lui en devons des remerciements que je me plais à lui adresser ici et auxquels je crois pouvoir me permettre de vous associer.

« De la carrière théâtrale de M. Kawakami, je rappellerai sommairement que son principal titre à la réputation dont il jouit dans son pays réside moins encore dans ses qualités d'acteur que dans son talent d'auteur et dans le fait qu'il a été le renouvateur du théâtre japonais. Ce théâtre, dans le drame tout au moins, avait immuablement conservé la tradition séculaire d'un langage recherché, inaccessible à la majeure partie du public, d'une élocution spéciale et volontiers grandiloquente, de gestes emphatiques et outrés, de « têtes » conventionnelles qui font ressembler les acteurs d'aujourd'hui aux vieilles estampes d'autrefois, et de sujets invariablement empruntés à l'histoire héroïque du Japon. Le premier, M. Kawakami a introduit sur la scène japonaise un style et un jeu aussi rapprochés du naturel que le comporte l'illusion inséparable du théâtre; le premier aussi, il a transporté le drame dans la vie contemporaine, et s'il a été chercher le sujet de plusieurs de ses pièces dans celles d'auteurs occidentaux, notamment de Shakespeare, il n'en a emprunté que la donnée essentielle qu'il a adaptée à un milieu moderne et national.

« Pour le seconder dans cette œuvre hardie d'innovation, il a trouvé à la fois une interprète et une collaboratrice éminente dans l'admirable artiste qu'est M<sup>me</sup> Sada Yakkô, et il a su grouper autour de lui de nombreux acteurs de valeur dont quelques-uns seulement, parmi lesquels sa nièce et son frère, l'accompagnent dans ses tournées d'Europe.

« Les pièces que M. Kawakami a représentées au cours de ses voyages ne sauraient donner une idée de ce nouveau théâtre dont il a été l'initiateur. Pour un auditoire étranger, auquel la langue employée demeure inintelligible, et qu'il ne saurait être question de faire assister, comme c'est l'habitude au Japon, à des spectacles durant huit ou dix heures consécutives, il a fallu choisir de courtes scènes, faites avant tout





M<sup>me</sup> Sada Yakkô et M. Kawakami dans une scène du Momiji-gari.

Cliché Boyer.

pour les yeux, où l'action se réduit presque à une succession de tableaux que l'on doit s'attacher à rendre attrayants par le pittoresque de la mise en scène et le luxe des costumes. D'où la nécessité de chercher des sujets légendaires ou se rattachant à l'ancienne histoire du Japon, ce qui les rapproche forcément du vieux genre classique, dont les exagérations, du moins, sont, dans la mesure du possible, atténuées.

« Dans cette catégorie rentre la première des deux pièces qui vont être représentées devant vous. Cette pièce a déjà été jouée sur des scènes parisiennes, et pour beaucoup, sans doute, ne sera pas nouvelle; mais ceux qui l'auront vue déjà la reverront assurément avec plaisir.

« La seconde est une comédie purement moderne, où la fantaisie, la gaieté, voire une satire aimable, se donnent libre cours.

« Celle-ci est entièrement inédite, si ce n'est qu'elle a été jouée pour la première fois devant l'assistance privilégiée qui avait été conviée, la semaine dernière, à la charmante fête de l'ambassade du Japon.

« L'auteur de ces deux pièces est M<sup>me</sup> Sada Yakkô elle-même, qui, comme son mari, ne joue que les pièces composées par l'un ou par l'autre, si ce n'est par tous deux en collaboration. »

La première des deux pièces ainsi annoncées, et jouées le 8 Février, est intitulée *Momiji-gari*, titre que l'on peut traduire par : *A la découverte des érables*. — Nul n'ignore que la contemplation des beautés de la nature exerce et a de tout temps exercé sur les Japonais un puissant attrait. Chaque saison leur offre quelque occasion de se livrer à leur passion favorite. Au printemps, la floraison des pruniers et des cerisiers, en automne, la frondaison des érables, servent notamment de prétexte à des réjouissances qui portent en foule la population vers les endroits célèbres par l'abondance de ces arbres, et un plaisir plus délicat encore consiste à entreprendre dans les montagnes de véritables excursions, en quête de sites auxquels les fleurs neigeuses des uns ou le feuillage écarlate des autres prêtent un charme imprévu.

Au cours d'une de ces expéditions à la recherche d'érables rougeoyants, le prince Korémotchi, suivi d'un seul écuyer, s'est aventuré dans les montagnes de la province de Tamba, près de Kyoto, alors la capitale du Japon. Arrivé sur un sommet d'où l'on découvre une vue particulièrement admirable, il rencontre une sorte de terrasse aménagée pour permettre de contempler le paysage et qui indique que l'endroit est habité.

A l'appel de l'écuyer, des servantes paraissent et lui disent que la maîtresse du lieu est une grande dame nommée Akuma. Le prince Korémotchi veut aussitôt se retirer, le code chevaleresque des *Samurai* lui interdisant de rester là où ne se trouvent que des femmes seules; mais les suivantes le retiennent; Akuma elle-même se présente et l'invite à se reposer. Non sans résistance, il se laisse persuader, fasciné par la beauté de la jeune femme. Celle-ci, pour achever de le séduire, se met à danser, pendant qu'une des suivantes joue du *koto* et que les autres versent du *saké* aux visiteurs. Sous l'influence de la liqueur, un torpeur s'empare peu à peu de ceux-ci. Tout en dansant, Akuma surveille les progrès du sommeil chez le Prince. Lorsqu'il lui paraît complètement endormi, elle se retire.

Survient alors un génie de la montagne qui tente d'éveiller le Prince et son compagnon, pour les avertir qu'ils courent un grand danger. — La montagne sur laquelle le hasard a conduit les promeneurs est, en effet, le mont Atago, dont le sommet est habité par un démon femelle qui tue et dévore tous ceux qui s'égarerent dans son domaine, et ce démon n'est autre qu'Akuma. — Mais les efforts du génie restent vains, et il s'en va désespéré.

Cependant, le Prince, comme sous l'influence d'un rêve qu'il aurait fait, commence à se réveiller et recouvre graduellement ses esprits. Il se lève et s'éloigne, la main sur son sabre, cherchant à se rendre compte des périls qui peuvent le menacer. L'écuyer, resté seul, ouvre les yeux à son tour, et apercevant des bouteilles de *saké* encore pleines, s'empresse de les vider. Après une scène d'ivresse, il retombe dans un profond sommeil. Le Prince reparait, et aussitôt surgit Akuma, sous sa forme diabolique, cette fois, prête à tuer sa victime. Le Prince tire son sabre et engage une lutte avec le démon, qui finit par être blessé et meurt.

La scène est supposée se passer au xv<sup>e</sup> siècle, du temps de la dynastie shogunale des Ashikaga, et les luxueux costumes, reconstitués aussi exactement que possible d'après ceux de l'époque, prêtent à cet épisode un caractère des plus pittoresques.

Le rôle du Prince était joué par M. Kawakami et celui d'Akuma par M<sup>me</sup> Sada Yakkô; la manière dont celle-ci meurt, en tombant tout d'une pièce la face en avant, a été particulièrement remarquée.

La deuxième pièce a pour titre *Néko-no Koyé*, littéralement *Miaulements de chats*, et se passe de nos jours. La scène représentée, au premier acte, un paysage des environs de Tokio au moment de la floraison des cerisiers. Tous les personnages sont réunis en une de ces parties de plaisir auxquelles donne lieu la visite traditionnelle

aux fleurs préférées des Japonais. Parmi eux se trouvent deux ménages, Ikéda, bourgeois déjà grisonnant, et sa femme Tchiyé, Itami, jeune élégant, vêtu à la mode européenne, et sa femme Toshi. — Ikéda se montre fort assidu auprès de la femme d'Itami, et Itami non moins empressé auprès de la femme d'Ikéda, en deux scènes amusantes où les ridicules des deux amoureux sont fort joliment mis en relief. — Les deux jeunes femmes, amies d'enfance, profitent d'un moment où elles se trouvent seules pour se confier réciproquement la cour que fait à chacune d'elles le mari de l'autre, et s'entendent pour les berner tous les deux. Elles conviennent, dans ce but, de donner chacune de son côté à leurs amoureux un rendez-vous à la même heure et au même endroit, en leur recommandant d'imiter le miaulement du chat pour se faire reconnaître.

Au deuxième acte, le théâtre représente une chambre. Il fait nuit. Toshi et Tchiyé sont là : à l'heure fixée, elles éteignent la lumière et se dissimulent dans le fond de la pièce. Ikéda et Itami arrivent chacun de son côté, miaulant consciencieusement, errent en tâtonnant dans l'obscurité, et finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre, tandis que les deux femmes font flamber simultanément une allumette sous le nez de leur époux respectif, confus et ahuri.

M. Kawakami ne remplissait dans cette pièce qu'un rôle très secondaire. Les deux principaux rôles d'hommes étaient tenus par son frère, M. Isojiro Kawakami (Itami) et par M. Udagawa (Ikéda), et les deux rôles de femmes par M<sup>me</sup> Sada Yakkô (Tchiyé) et sa nièce, M<sup>lle</sup> Tsuruko Kawakami (Toshi), dont le rire communicatif a plus d'une fois gagné la salle. Le charme particulier de cette petite comédie de mœurs résidait, d'ailleurs, même pour les spectateurs qui ne comprenaient pas les paroles, dans le naturel parfait du jeu des acteurs.

Dans l'une et l'autre pièce avaient été intercalées des danses, classiques ou populaires, qui ont permis à M<sup>me</sup> Sada Yakkô de déployer la grâce savante de la *guéscha* célèbre qu'elle fut avant que se révélât chez elle la femme de théâtre accomplie qu'elle est devenue, tandis que M<sup>lle</sup> Kawakami a eu l'occasion de montrer son talent à la fois de danseuse et de joueuse de *koto*. Beaucoup de spectateurs ont dû être surpris de constater, en regardant le programme, que le troisième personnage prenant part aux danses était non une femme, mais un homme habillé en femme.

Le décor du premier acte de *Miaulements de chats*, représentant un bois de cerisiers en fleurs, avec, dans le lointain, le sommet du Fuji-yama entouré de nuages dont les teintes variaient comme dans un coucher de soleil véritable, a été fort admiré. Ce décor est l'œuvre d'un artiste japonais, M. Nogutchi, qui est venu à Paris pour étudier la peinture décorative appliquée au théâtre, et avait été brossé spécialement pour la représentation de gala donnée, quelques jours auparavant, à l'ambassade du Japon, laquelle avait bien voulu le mettre à la disposition de la Société. M. Devred fils, l'un des décorateurs de la Comédie-Française, avait prêté le concours de son expérience pour effectuer les raccords nécessités par les dimensions plus vastes de la scène du théâtre Marigny, dont l'administration a, d'ailleurs, donné aux organisateurs de la représentation toutes les facilités désirables.

Dans l'intervalle entre les deux pièces, plusieurs intermèdes avaient été ménagés.

M. le professeur Régnier, l'un des membres de la Société, et le premier qui se soit professionnellement adonné, en France, à la pratique et à l'enseignement du *jiujitsu*, avait bien voulu consentir à exécuter avec son fils quelques passes de cette lutte. Tout le monde a entendu parler du *jiujitsu*, ce sport de combat japonais qui est en voie de conquérir droit de cité en Amérique et en Europe, mais peu de personnes ont eu l'occasion de le voir pratiquer. Pour la plupart des spectateurs, la souplesse et l'agilité déployées par les lutteurs, la foudroyante rapidité des attaques et des ripostes, l'imprévu de certains coups, tels que les parades contre un adversaire armé d'un couteau ou d'un revolver, ont été une révélation et ont provoqué un vif intérêt.

Ensuite, l'un des acteurs japonais, M. Udagawa, le même qui, dans le *Momiji-gari*, remplissait le rôle de l'écuyer, et dans la seconde pièce, le rôle du vieux bourgeois Ikéda, a mimé deux danses guerrières, l'une avec la lance, l'autre avec le sabre. Ces danses, appelées en japonais *Kembu* et accompagnées d'un chant ou d'un récitatif, étaient autrefois très en honneur parmi les *Samurai* et le sont encore parmi les étudiants, chez lesquels elles perpétuent les traditions martiales du passé. Ce sont plutôt, à proprement parler, des chants de guerre en action, l'exécutant exprimant par sa mimique les actes ou les pensées qui font l'objet du poème.

La première danse exécutée par M. Udagawa rappelle un événement historique remontant au xvi<sup>e</sup> siècle. Tandis que le fameux général Oda Nobunaga séjournait au château-fort de Hannoji, au cours d'une campagne, un de ses lieutenants, Akétchi, qui, pour des motifs à la fois de vengeance et d'ambition, méditait le meurtre de son chef, profita de ce qu'il se trouvait, une nuit, chargé de la garde extérieure de la forteresse pour s'emparer de celle-ci par trahison, et, pendant le combat, Nobunaga fut tué. — Le personnage ici mis en scène est Akétchi lui-même, et le chant formule les réflexions de l'officier au moment de tenter le coup de main qu'il prépare.

La deuxième danse représentait un *Samurai* s'élançant au milieu des ennemis,

frappant jusqu'à ce que son sabre ruisselât du sang qu'il n'avait pas le temps d'essuyer, puis coupant les têtes des guerriers tués par lui et venant les déposer aux pieds de son seigneur.

Les poèmes ou récitatifs accompagnant ces danses étaient chantés, dans la coulisse, par M. Nogutchi.

Enfin, un autre des membres de la troupe de M. Kawakami, M. Sukihashi, musicien réputé, a joué plusieurs morceaux sur le *shamisen*, la guitare à trois cordes qui constitue l'instrument national par excellence au Japon.

Un programme mis en vente dans la salle contenait l'analyse détaillée en français des pièces et des *Kembu*. Ce programme, d'une exécution hautement artistique, portait sur la couverture la reproduction en couleurs d'un vieux *sourimono* japonais, œuvre du peintre Yanagawa Shigénobu. Cette reproduction, obtenue par un procédé nouveau de trichromie, a été assez appréciée des connaisseurs pour qu'il ait paru intéressant de la faire figurer au présent *Bulletin* (Frontispice).

Le programme était vendu par des jeunes filles touchant de près ou de loin à la Société, et qui, pour la circonstance, avaient bien voulu remplacer les traditionnelles ouvreuses : M<sup>lles</sup> Marthe Blondeau, Madeleine George, Marcelle Hardy, Inès et Renée de Lucy-Fossarieu, Suzanne Ruffin, Germaine Savary et Odette Souhart. — MM. Ed. Clavery, R. George, J. Hardy, Lebel, Moriyama, Henry Nocq, J. Schœninger et Yamashita remplissaient les fonctions de commissaires, et M. Takimura celles de régisseur. Il est parlé ailleurs des inappréciables services rendus par MM. Alévêque et Isaac.

Toutes les places assises du théâtre avaient été retenues à l'avance, et les deux promenoirs, sans être encombrés, étaient occupés par de nombreux spectateurs. Parmi le public exceptionnel qui garnissait la salle figuraient nombre de notabilités artistiques et mondaines, que nous n'essaierons point d'énumérer par crainte de commettre trop d'impardonnables, encore qu'involontaires, omissions, nous bornant à mentionner la présence de S. Exc. l'Ambassadeur du Japon et de M<sup>me</sup> la baronne Kurino, qui occupaient une avant-scène du premier étage.

A l'issue de la représentation, lorsque les acteurs ont été rappelés à la fin du deuxième acte de *Néko no Koyé*, deux jeunes filles ont offert à M<sup>me</sup> Sada Yakkô et à M<sup>lle</sup> Kawakami des bouquets composés de façon à leur rappeler leur pays, branches de pruniers et de cerisiers en fleurs, lys du Japon et orchidées, et un peu plus tard, dans la loge de M<sup>me</sup> Sada Yakkô, après quelques coupes de champagne vidées, le Président a remis, à titre de souvenir, à chacun des artistes, les insignes en argent de la Société, avec leur ruban aux couleurs nationales des deux pays, faible témoignage de reconnaissance pour leur concours aussi précieux que désintéressé.

Pour ceux de nos collègues que préoccuperait le résultat pécuniaire de la représentation, nous ajouterons que les recettes et les dépenses se sont balancées à une cinquantaine de francs près, résultat, en somme, très satisfaisant, puisque le Conseil d'administration, en organisant cette fête, n'avait jamais songé, ainsi que le prouvent suffisamment les chiffres auxquels avaient été fixés les prix des places, à faire réaliser un bénéfice quelconque à la Société, mais s'était uniquement proposé d'offrir à ses membres et à leurs amis un spectacle rare et attrayant, ce en quoi il espère n'avoir pas complètement échoué.

---

M<sup>me</sup> Sada Yakkô et toute sa compagnie ont quitté Paris le 13 Février, se rendant à Bruxelles; après une série de représentations en Belgique, en Hollande et en Angleterre, les acteurs japonais devaient s'embarquer à Londres au mois d'avril pour retourner au Japon. — Deux des membres du Conseil de la Société Franco-Japonaise de Paris ont été saluer à la gare du Nord M<sup>me</sup> Sada Yakkô et M<sup>lle</sup> Kawakami, et ont remis à chacune d'elles un bouquet de la part de la Société, en leur renouvelant ses remerciements.

---

## Nouvelles du Japon.

---

Le 11 février de cette année a marqué le vingtième anniversaire de la proclamation de la Constitution japonaise, et cette date a été dûment célébrée au Japon. A cette occasion, l'Empereur avait fait don au prince Ito, principal auteur de la Constitution, d'une des annexes du palais impérial d'Akasaka où s'étaient tenues les conférences au cours desquelles le texte du document avait été discuté et arrêté. Ce bâtiment, désormais historique, a été transporté dans la nouvelle propriété du prince Ito à Oi-mura, près de Tokio, et le vieil homme d'Etat y a donné, le 11 février, un banquet auquel assistaient un millier d'invités. Le prince Yamagata, dans un discours qu'il prononça en réponse à celui du prince Ito, a rappelé qu'à l'époque où fut promulguée la Constitution, il voyageait en Europe, et qu'il avait été à même de recueillir les opinions des principaux personnages politiques de l'Occident relativement à cet événement. Les uns y voyaient un acte de haute sagesse, tandis que les autres ne cachaient pas qu'ils doutaient que le Japon fût encore mûr pour un gouvernement constitutionnel. Après vingt années de pratique, l'événement a prouvé que le régime parlementaire fonctionnait aussi bien au Japon que dans les pays d'Europe et que le peuple avait su s'y adapter sans difficultés sérieuses.

---

En fait, la majorité de la nation, en dehors des politiciens de profession, auxquels le nouveau régime a donné naissance, paraît s'intéresser assez peu à la politique. L'indifférence manifestée à cet égard jusqu'ici par les hommes d'affaires commence cependant à se modifier, et le vote récent de nouveaux impôts par la Chambre des Représentants a provoqué de la part des Chambres de Commerce une campagne dans le but de faire entrer au Parlement, aux prochaines élections, un certain nombre de députés qui représenteraient spécialement les intérêts du commerce, de l'industrie et de la finance. Grâce à la division des partis, un groupe d'une cinquantaine de membres seulement serait à même d'exercer une sérieuse influence et de défendre efficacement ces intérêts actuellement privés des moyens de se faire entendre dans la Diète.

---

Si vivace, en effet, que soit au Japon le patriotisme parmi toutes les classes de la nation, et avec quelque abnégation que celles-ci aient accepté les sacrifices de toute nature que leur avait imposés la guerre, le monde des affaires commence à s'émouvoir des charges toujours croissantes dont le pays est obéré et dont la nécessité immédiate n'apparaît plus. Pour se rendre compte de ce malaise, il suffit de comparer les totaux du dernier budget à ceux des quatre budgets antérieurs :

	Dépenses ordinaires.	Dépenses extraordinaires.	Total.
1904-05....	Yen 126.963.789	150.091.893	277.055.682
1905-06....	156.680.835	264.050.233	420.731.068
1906-07.. .	339.971.540	123.904.594	463.876.134
1907-08....	412 411.313	204.029.734	616.441.047
1908-09....	426.915.192	189.043.147	615.958.339

Ce sont là des chiffres qui donnent à réfléchir, et si les ressources du pays sont encore en état de supporter un si lourd fardeau, l'activité des transactions doit nécessairement s'en ressentir.

Dans un précédent numéro, il a été rendu compte de quelques-unes des célébrations auxquelles avait donné lieu au Japon la conclusion de l'accord franco-japonais du 10 juin dernier. Il nous revient encore un écho de ces fêtes, qui, pour être un peu tardif, n'en mérite pas moins d'être mentionné.

Dans la matinée du jour fixé pour la célébration officielle à Kyoto, l'inspecteur primaire s'était présenté chez le missionnaire catholique, l'unique Français habitant la ville, et lui avait demandé la permission de faire visiter l'église par les élèves de l'école enfantine du quartier. L'autorisation fut, bien entendu, accordée avec empressement, et, peu après, une centaine d'enfants, escortés par l'inspecteur et les institutrices, arrivèrent, marchant sur deux rangs, tous porteurs de petits drapeaux français et japonais. Reçus et introduits par le missionnaire, les gamins et gamines parcoururent gravement l'église, et, arrivés devant l'autel, se prosternèrent avec autant de respect qu'ils l'eussent fait en face du sanctuaire d'un temple bouddhiste ou shintoïste ; puis on les laissa se promener et s'ébattre dans le vaste jardin attenant à la mission. Avant le départ, les jeunes visiteurs se rassemblèrent sur l'esplanade précédant l'église. Une maîtresse leur demanda alors quelle était la fête que l'on célébrait. Et un minuscule écolier de cinq ans répondit pour tous, en se redressant fièrement : « C'est l'alliance de la France et du Japon ! » Puis toutes les petites mains agitèrent leurs drapeaux et toutes les voix puériles poussèrent ensemble deux *Banzai* enthousiastes pour le Japon et pour la France.

Cette attention toute spontanée, et aussi courtoise que délicate, de la part d'un simple inspecteur primaire était doublement intéressante à signaler, d'abord parce qu'elle fournit un exemple du souci constant qu'ont les instituteurs et les institutrices au Japon d'associer les enfants de leurs écoles à toutes les manifestations d'un caractère national et patriotique de nature à frapper leurs jeunes imaginations, et aussi parce qu'elle donne une preuve de plus, et singulièrement instructive, de l'intérêt avec lequel, au Japon, dans le peuple lui-même, avait été accueilli l'accord avec la France qui, chez nous, en dehors des cercles politiques, a passé presque inaperçu.

L'influence de ce rapprochement continue, d'ailleurs, à se faire sentir. Au mois de janvier, le *Yomiuri Shimbun*, l'un des journaux progressistes les plus répandus de Tokio, avait publié sur le caractère du peuple français une série d'articles de tendance fort sympathique, témoignant de l'intérêt et du goût qui se manifestent parmi la génération actuelle pour la civilisation et la culture françaises. A cette occasion, le *Yomiuri* renouvelait le vœu déjà exprimé plusieurs fois par lui de voir s'établir entre le Japon et la France des relations non seulement commerciales, mais aussi intellectuelles et morales, plus étroites, et suggérait la création d'une association franco-japonaise dont le premier effort devait tendre à favoriser la diffusion de notre langue au Japon.

Le croiseur japonais *Fuso*, de 3.717 tonnes, vient d'être rayé du nombre des unités actives de la flotte. Ce bâtiment, construit en Angleterre en 1877, avait porté pendant la guerre de Chine le pavillon du contre-amiral Asai, et pendant la guerre contre la Russie celui du contre-amiral Hosoya. Durant cette dernière campagne, il avait été

affecté principalement au service de protection des transports ; mais il prit part, cependant, à la bataille de Tsushima et s'y comporta vaillamment malgré sa vieillesse. Le principal intérêt qui s'attache à ce bâtiment réside dans le fait qu'il fut le premier navire de guerre commandé à l'étranger par le Japon et que l'officier qui fut chargé de l'amener d'Angleterre n'était autre que l'amiral Togo, alors lieutenant de vaisseau.

Il règne actuellement au Japon une assez sérieuse épidémie de variole. A ce propos, le *Japan Times* rappelle qu'autrefois, avant que ne fussent connues la vaccination et les méthodes prophylactiques, il existait à Tokio une coutume singulière. Lorsque la variole sévissait dans la ville, les familles chez laquelle le fléau s'était déclaré ou qui redoutaient d'en être victimes, se livraient à des pratiques destinées à se rendre propice le génie malfaisant de la maladie. A cet effet, on dressait dans la salle de réception de la maison une plateforme recouverte d'une étoffe rouge, sur laquelle on empilait des sacs de riz, et devant l'autel ainsi improvisé, surmonté d'un *goheï* en papier rouge (papier découpé de façon particulière, qui est l'un des symboles de la religion shintoïste), on se livrait à des prières et à des offrandes. Simultanément, tous les membres de la famille, y compris les malades eux-mêmes, se baignaient au moins une fois par jour dans une eau colorée en rouge par la cuisson d'une espèce de haricot. Les vêtements que l'on portait, les linges dont l'on se servait devaient être rouges, et l'on ne pouvait accepter en cadeau que des objets où le rouge dominait. La propreté corporelle la plus méticuleuse, la plus grande tempérance, et l'abstention de tout acte et de toute pensée impurs étaient de rigueur. Ces pratiques devaient être strictement observées pendant douze jours, ce délai étant considéré comme celui du séjour habituel du mauvais génie, et à son expiration, le riz et les offrandes qui avaient servi sur l'autel étaient jetés à la rivière ou dans la rue, où seuls les mendiants et les chiens pouvaient y toucher. Cette antique superstition, par certains de ses détails : le terme de douze jours, la propreté et l'abstinence, et surtout la prédominance de l'emploi de la couleur rouge, serait peut-être de nature à intéresser nos modernes hygiénistes. Sur ce dernier point, il existe, d'ailleurs, un vieux dicton populaire qui concorde avec la tradition jadis observée à Tokio : *Akaï mono wo tsukaeba, hoso karushi*, « si l'on se sert d'objets rouges, la variole sera bénigne ».



**SOUSCRIPTION**  
pour le Monument Félix Régamey.

*PREMIÈRE LISTE*

M. J. Pillet, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. . . . .	10 fr.
M <sup>me</sup> R. Gauguet, directrice du <i>Moniteur du Dessin</i> . . . . .	10 »
M. Bonnaud, directeur de l'Ecole d'Art Décoratif et Industriel de Brive. . . . .	3 »
Anonyme. . . . .	2 »
M. E. Bertin, membre de l'Institut. . . . .	20 »
M. Boissonade de Fontarabie, ancien conseiller légiste du Gouvernement Japonais . . . . .	20 »
M. le baron de Guerne. . . . .	5 »
M. Emile Trélat, directeur de l'Ecole Spéciale d'Architecture. . . . .	20 »
L'Ecole Spéciale d'Architecture. . . . .	20 »
M. Le Myre de Vilers, député. . . . .	5 »
M. Albert Carré. . . . .	20 »
M <sup>lle</sup> Amyot. . . . .	5 »
M <sup>me</sup> Filliaux-Tiger. . . . .	10 »
M <sup>me</sup> Federici. . . . .	20 »
M <sup>me</sup> Dabernat. . . . .	500 »

*DEUXIÈME LISTE*

S. Exc. M. le B <sup>on</sup> Kurino, ambassadeur du Japon . . . . .	250 »
Société Franco-Japonaise de Paris. . . . .	100 »
Association des Journalistes Républicains. . . . .	200 »
M. le comte de Camondo. . . . .	50 »
M. P. Doumer, député. . . . .	20 »
M. le C <sup>te</sup> de Labry, ancien attaché militaire au Japon. . . . .	20 »
M. Hetzel, éditeur. . . . .	20 »
M. le C <sup>ne</sup> Matchida, attaché militaire à l'ambassade du Japon. . . . .	50 »
M. le colonel Ando . . . . .	10 »
M. Arcambeau, professeur. . . . .	5 »
M. de Lucy-Fossarieu, consul de France. . . . .	10 »
M. Ch. Alévêque. . . . .	20 »
M. Deslandres, membre de l'Institut. . . . .	10 »
M. E. Clavery, consul de France. . . . .	5 »
M. Alexandre Hepp, rédacteur en chef de la <i>Dépêche d'Orient</i> . . . . .	20 »
M. Emile Guimet. . . . .	50 »
M. Lemoine, éditeur de musique. . . . .	10 »
M. Dufourmantelle, secrétaire général de l'Alliance Française. . . . .	10 »
M. Deshayes, conservateur du Musée d'Ennery. . . . .	10 »
M. R. Kœchlin, publiciste. . . . .	20 »
M <sup>me</sup> Fauconnet . . . . .	5 »

TOTAL au 31 mars 1908. . . . . 1.565 fr.

## Bibliographie

---

ED. THÉRY.

**La Situation économique et financière du Japon après la Guerre de 1904-1905**, par M. Edmond Théry, Rédacteur en chef de l'*Economiste Européen*, 1 vol., à l'*Economiste Européen*, 50, rue Sainte-Anne, Paris, 1907, 3 fr. 50.

Au début de la guerre Russo-Japonaise, M. Edmond Théry, dont les belles études économiques sur différents pays sont universellement admirées, publiait, dans son organe l'*Economiste Européen*, une suite d'articles présentant la situation économique et financière du Japon à la veille de la lutte. Ces articles, naturellement fort remarquables à l'époque, reflétaient bien l'opinion quelque peu erronée que l'on se faisait alors en France de cet Empire si peu connu encore du Soleil Levant. En 1907, M. Edmond Théry redonnait dans son journal une nouvelle étude sur les vainqueurs de la gigantesque campagne, et, muni cette fois de nouveaux documents, il pouvait montrer le pays sous un jour de beaucoup plus vrai. Une fois publiée dans l'*Economiste Européen*, l'étude fut réunie en un volume qui a déjà eu les honneurs de plusieurs éditions et qui mérite bien un tel succès, car elle est franchement à recommander à tous ceux qui désirent se faire une idée exacte du développement japonais au point de vue économique et financier. La meilleure recommandation à faire, d'ailleurs, de cet ouvrage aux membres de la Société Franco-Japonaise de Paris et aux lecteurs de son *Bulletin* est la tout intéressante conférence faite le 5 Février dernier à notre Société par l'auteur, devant un public aussi attentif que nombreux, conférence qui n'était en somme que l'essence du livre, ou mieux de quelques chapitres du livre.

E. A.

---

RAOUL ALLIER.

**Le Protestantisme au Japon (1859-1907)**, 1 vol., Paris, F. Alcan, 1908, 3 fr. 50.

M. Raoul Allier, dont le nom est connu de tous ceux qui s'occupent des questions religieuses modernes, a publié sur le Protestantisme au Japon un volume fort curieux que l'on voudra certainement connaître et qui a pour lui le très grand mérite de la nouveauté, tout au moins en France. Le seul reproche à adresser à M. R. Allier, comme du reste à M. Edmond Théry, est de ne s'être pas l'un et l'autre renseignés à des sources absolument sûres en ce qui touche le point de vue historique et le point de vue, pourrait-on dire, linguistique. Il y a çà et là, dans leurs ouvrages, des détails, de petits détails, qui ne sont pas sans choquer les japonisants et à plus forte raison les Japonais, et qu'une révision faite avec compétence aurait amenés au point d'exactitude nécessaire. Mais, cela dit, l'œuvre de M. R. Allier vaut, dans son genre, l'œuvre de M. Théry. Il y a dans ces douze chapitres une somme de documentation qui est toute à l'honneur du consciencieux auteur et qui, en plus d'un endroit, fournit des pages intéressantes et éclairantes même ceux des japonisants qui ont pu eux-mêmes étudier quelque peu la question. C'est donc là aussi un ouvrage qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme s'adonnant à l'étude du Japon ou désireux de connaître ce pays dans toutes ses manifestations.

E. A.

---

REVUE DES ÉCHANGES (1).

**Transactions and Proceedings of the Japan Society.** — Le dernier fascicule reçu de cette publication (2<sup>e</sup> partie du vol. VII) forme une addition de haute valeur à une collection déjà si estimée des japonisants. — Sous le titre *How the Nikko temples were built*, M. N. Okoshi a fourni, d'après de vieux documents retrouvés dans ses archives de famille, les renseignements les plus curieux sur les dispositions préliminaires prises par le Gouvernement du Shogun en vue de la mise en train des travaux de construction des temples de Nikko en 1624. L'analyse des décrets et des règlements élaborés à cette occasion montre à quel degré l'autorité japonaise possédait dès lors le génie d'organisation dont elle devait plus tard donner des preuves si éclatantes dans la réforme de toutes les institutions nationales. — De M. Alfred Stead, l'écrivain bien connu, on trouve un article remarquable sur le *Patriotisme japonais*, et, dans le même ordre d'idées, une étude sur la *Croix-Rouge au Japon* et sur le rôle social des femmes japonaises, par Miss Mc.Caul qui, pendant la guerre Russo-Japonaise, fut envoyée en mission au Japon pour étudier le fonctionnement des hôpitaux et l'organisation du service des infirmières militaires. — Une étude sur le *Bouddhisme au Japon*, par le Professeur Takakusu, et la description d'un *Pèlerinage à Isé*, par M. J. Morris, contiennent l'un des détails historiques et pittoresques, l'autre des aperçus philosophiques, sur les deux grandes religions du Japon. — Au point de vue artistique, les collectionneurs liront avec intérêt des monographies sur les *Emaux japonais*, par M. Salwey, et sur les *Laques*, par M. W. Harding Smith. — Le fascicule ne contient pas moins d'une vingtaine de planches hors texte, d'une belle exécution.

**Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient**, tome VII, nos 1-2. — Les articles de fond contenus dans ce double fascicule, si remarquables qu'ils soient, sont malheureusement étrangers aux études japonaises. Par contre, une *Chronique* nourrie, d'une dizaine de pages, est consacrée au Japon, où il est parlé du différend américo-japonais, du rapprochement envers la France, d'un discours du comte Okuma à une réunion d'étudiants indiens, des congrès religieux qui se sont tenus à Tokio dans le courant de l'année dernière (congrès international des Associations de la Jeunesse Chrétienne, congrès des Bouddhistes japonais et congrès Shintoïste), de la réception faite au général Booth, enfin des questions ouvrières et du progrès des idées socialistes au Japon. La bibliographie contient la critique de deux ouvrages récents : *Primitive and mediæval Japanese Texts*, par M. F. V. Dickins, et *Le Japon, histoire et civilisation*, par le marquis de la Mazelière, critique, dans les deux cas, consciencieuse et savante, mais plutôt sévère.

**Bulletin du Comité de l'Asie Française, Janvier 1908.** — Ce numéro et le suivant réservent une place importante à des articles concernant le Japon. *La question de l'émigration asiatique* : examen impartial des difficultés auxquelles donnait lieu la question de l'émigration japonaise aux Etats-Unis et au Canada. — *Les relations de la Chine avec le Japon* : étude sur les complications qui risquent de survenir dans les rapports entre les deux Empires extrême-orientaux, particulièrement à propos de la Mandchourie. — Notes sur le *Budget japonais*.

**Février 1908.** — *La question de l'émigration asiatique* : considérations plutôt optimistes sur le règlement du conflit pendant entre le Japon et les Etats d'Amérique. — *Les grandes manœuvres de l'armée japonaise en 1907* : analyse tactique des manœuvres qui ont eu lieu au mois de Novembre 1907, au nord de Tokio, et, en même temps, étude très documentée sur la réorganisation de l'artillerie de campagne japonaise depuis la guerre contre la Russie. — Divers articles ou notes sur les *Japonais en Mandchourie*, le *Commerce extérieur du Japon en 1907*, les *Ecoles marianistes françaises au Japon*, et une analyse de la conférence faite par M. le Capitaine Ch. Bertin devant la Société Franco-Japonaise de Paris le 18 Février 1908.

**Bulletin de l'Association Amicale Franco-Chinoise, Février 1908.** — Les matières contenues dans ce *Bulletin* sont, comme on doit s'y attendre, exclusivement consacrées à la Chine. Elles comportent une notice sur l'Empereur de Chine, le texte

1. Dorénavant, le *Bulletin* contiendra, sous cette rubrique, dans sa bibliographie, une analyse ou une mention des principaux articles, susceptibles d'intéresser spécialement ses lecteurs, parus dans les publications avec lesquelles la Société effectue des échanges.

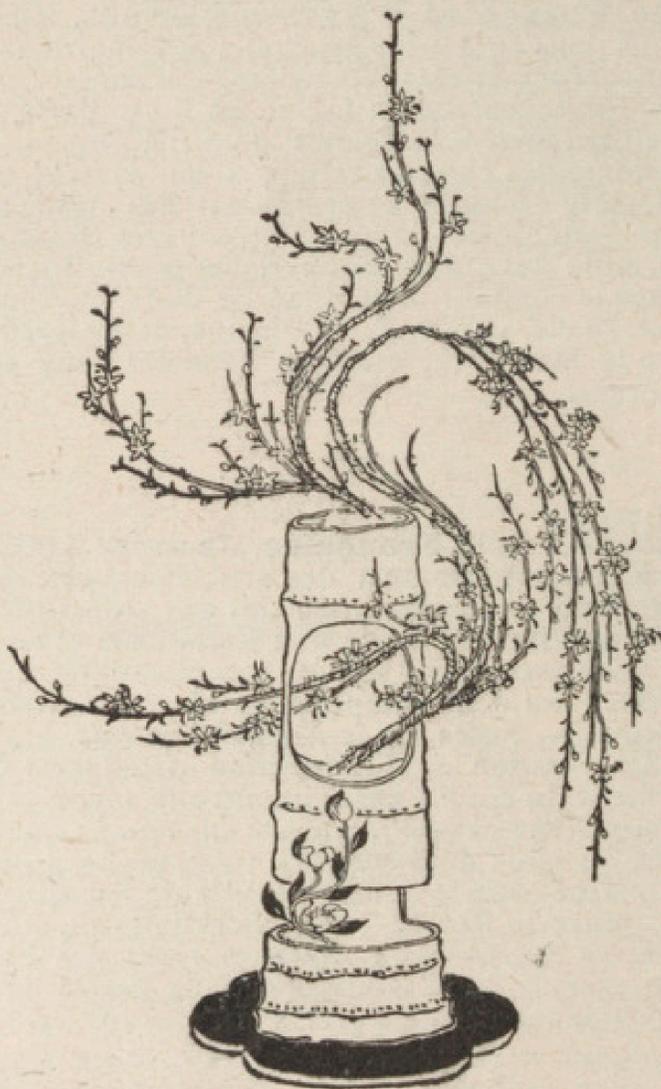
d'une conférence par M. J. Dautremer sur l'ancien Yunnan, la traduction du rapport du Ministère des Communications sur la création d'un réseau national des chemins de fer chinois, des traductions de poésies chinoises par M. Vissière, et un article sur la géologie de la Chine, par M. Lemoine, plus des extraits de la presse chinoise et une bibliographie.

---

**Japon et Belgique, Janvier 1908.** — Cette revue, organe de la Société d'Etudes Belgo-Japonaises de Bruxelles, ne publie que rarement des articles originaux ; mais elle donne, par contre, de nombreux extraits de la presse japonaise ou des journaux spéciaux concernant le commerce ou l'industrie au Japon. Parmi les plus intéressants de ces extraits figurant dans le numéro du mois de Janvier, on peut citer ceux qui se réfèrent aux industries du pétrole, du papier et du cuivre, aux ports et chemins de fer, etc.

---

**La Ligue Maritime, Mars 1908.** — La Revue publiée par la Ligue Maritime Française contient, dans ce dernier numéro, un article important sur le sujet : *Comment s'exécute le canal de Panama*, par M. Daniel Bellet.



## Avis divers

---

Le BULLETIN est adressé gratuitement aux Membres de la Société Franco-Japonaise de Paris, dont les actes et les progrès sont ainsi portés à leur connaissance; il doit aussi servir de lien entre eux. Que chacun veuille donc bien, pour aider à sa rédaction, communiquer au Secrétaire Général qui en a la charge, des notes sur ses travaux : listes d'ouvrages publiés ou en préparation, études originales traitant de questions japonaises sur lesquelles on jugerait à propos d'attirer l'attention. Sur ces mêmes questions, le BULLETIN pourrait répondre à toutes demandes de renseignements et accueillerait aussi bien les informations pratiques fournies par les négociants, traitant d'affaires japonaises.

---

Le Secrétaire Général reçoit assez fréquemment, de la part de nouveaux membres, des demandes tendant à ce qu'il leur soit adressé une série des Bulletins publiés antérieurement à leur admission dans la Société.

En prévision des demandes analogues qui viendraient à se produire encore, le Bureau a l'honneur d'informer les intéressés que, les trois premiers numéros étant presque épuisés, il ne pourra plus, à l'avenir, être donné de collections complètes, sauf dans des cas exceptionnels. A partir du numéro IV, et jusqu'à nouvel avis, des exemplaires anciens pourront être éventuellement mis à la disposition de ceux qui en feraient la demande, gratuitement pour les bibliothèques publiques, et au prix de 1 fr. 50 par numéro pour les membres et de 3 francs pour les personnes n'appartenant pas à la Société.

---

Ainsi qu'on l'aura constaté, le BULLETIN, à partir du présent numéro, publiera des annonces. Son tirage et sa circulation seront, en même temps, notablement augmentés.

Les personnes qui, tout en ne désirant pas faire partie de la Société, voudraient recevoir le BULLETIN, pourront dorénavant contracter des abonnements au prix de 12 francs par an (port compris).

---

La Bibliothèque de la Société, installée comme par le passé au Musée d'Ennery, 59, avenue du Bois-de-Boulogne, est ouverte tous les Jedis, de 2 heures à 6 heures. M. Yamashita, artiste peintre, Secrétaire-interprète, sera présent pour toutes traductions et informations concernant le Japon.

Les Membres éloignés de Paris ou empêchés de se déranger, peuvent envoyer leurs demandes par lettre à M. le Secrétaire-interprète, qui s'efforcera d'y répondre dans la mesure du temps qu'il consacre à la Société.

Il est particulièrement rappelé aux Membres de la Société qu'ils sont invités à se réunir à la Bibliothèque tous les *premiers jedis du mois*, à 5 heures, à toutes fins utiles et agréables.

Editeurs, auteurs et amateurs sont priés de faire bénéficier la Bibliothèque des ouvrages traitant du Japon dont ils peuvent disposer.

Pour tous renseignements concernant la Bibliothèque, s'adresser à M. Arcambeau, archiviste-bibliothécaire, au Musée d'Ennery, ou à son domicile personnel, 133, boulevard Voltaire.

---

L'Insigne de la Société, dont le modèle est dû au peintre Félix Régamey, a été exécuté par M. Henry Nocq, le réputé graveur en médailles.

Ce bijou, dont la reproduction figure en grandeur d'exécution sur la couverture du BULLETIN, emprunte à la collaboration gracieuse de ces deux artistes une valeur artistique toute spéciale.

Frappé en argent, à fleur de coin, par la Monnaie, l'Insigne est livré facultativement, avec ou sans son ruban aux couleurs franco-japonaises, pour 12 francs, aux Membres, à leur entrée dans la Société.

---

Un album qui contiendra les portraits photographiques des Membres de la Société, est en préparation. Ceux qui ne se sont pas encore exécutés sont instamment priés de se rendre chez M. Roger Sazerac, photographe, 43, rue Saint-Lazare, qui, étant des nôtres, a bien voulu se charger de l'exécution des clichés. A chacun, une épreuve est remise à titre gracieux.

---

Les Membres sont priés de bien vouloir envoyer au Secrétariat, en vue de l'établissement d'une liste d'invités aux fêtes ou aux conférences de l'année, les noms et adresses des personnes qu'ils désireraient voir utilement figurer sur cette liste.

Ils sont également invités à faire connaître au Secrétariat les décorations françaises et japonaises dont ils sont titulaires, en vue de l'inser-

tion de signes conventionnels correspondants à la suite de leur nom dans la liste du personnel de la Société qui figurera au prochain Annuaire.

---

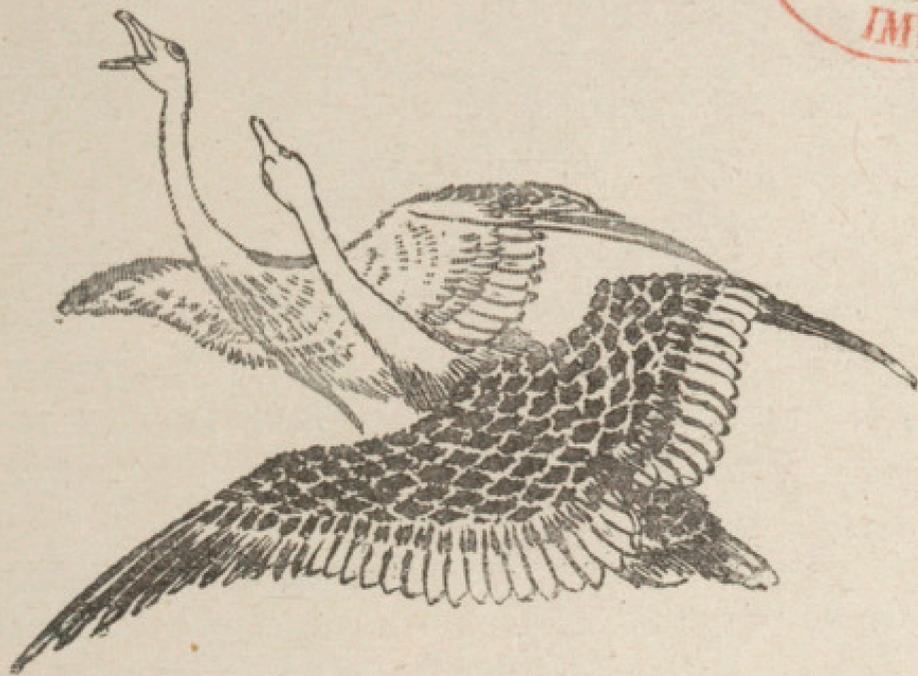
Les Sociétaires sont instamment priés d'aviser le Secrétariat de leurs changements d'adresse.

---

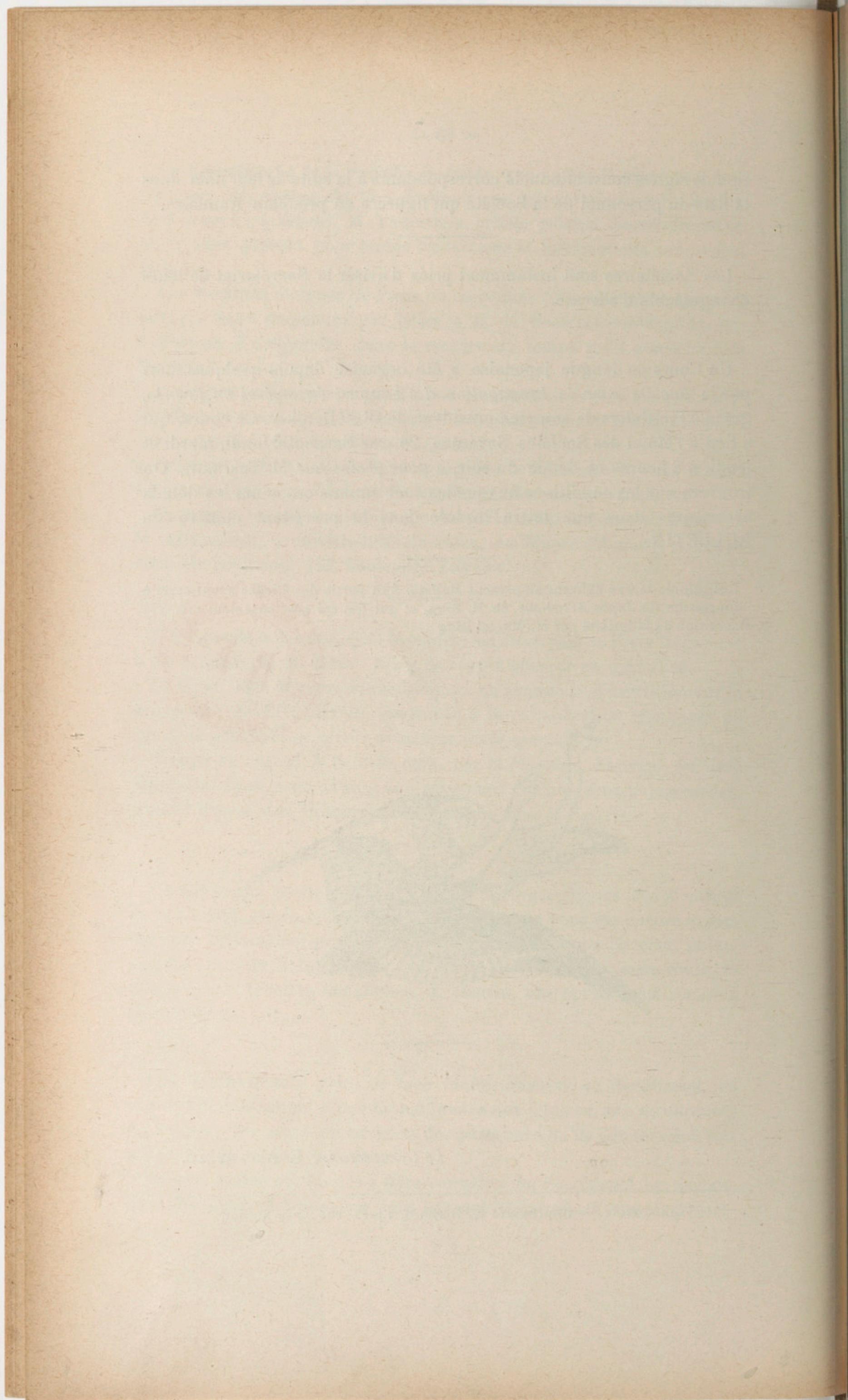
Un Cours de langue japonaise a été organisé depuis quelques mois par la *Société pour la Propagation des Langues étrangères en France*, grâce à l'initiative de son vice-président, le D<sup>r</sup> J. Deniker. Ce cours, qui a lieu à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, lundi, mardi et jeudi, à 8 heures et demie du soir, a pour professeur M. Takimura. On trouvera sur les conditions auxquelles sont soumis ces cours les détails nécessaires dans une lettre insérée dans le précédent numéro du BULLETIN.

---

Les culs-de-lampe figurant au présent *Bulletin* font partie des clichés ayant servi à l'impression du *Japon Artistique*, de M. Bing, et qui ont été gracieusement mis à la disposition de la Société par M. Marcel Bing.



*Le Gérant p. i. : E. ARCAMBEAU.*



ÉGYPTE      **INDES**      CEYLAN

CHINE      STRAITS SETTLEMENTS      JAPON

**P & O**

**Océanie**

**P & O**

**LES PAQUEBOTS**

DE LA

**COMPAGNIE DE NAVIGATION A VAPEUR  
PÉNINSULAIRE & ORIENTALE**

Transportant le courrier sous contrat avec le Gouvernement  
de Sa Majesté Britannique

Partent fréquemment et régulièrement de **LONDRES**  
**MARSEILLE** et **BRINDISI**, et transportent les passagers dans  
tous les ports de l'Orient et de l'Océanie.

ON PEUT PRENDRE SON BILLET A NEW-YORK POUR LE TRAJET ENTIER

**VOYAGES AUTOUR DU MONDE**

**CROISIÈRES EN YACHT**

**Pour tous renseignements, s'adresser :**

**A PARIS :**

Thos Cook et son, 1, place de l'Opéra; Hernu Peron et C<sup>o</sup>, 61, boulevard  
Haussmann; Compagnie Internationale des Wagons-Lits, 3, place de l'Opéra;  
Cunard S. S. C<sup>o</sup>, 2 bis, rue Scribe; Captain A. W. Churchward, 30, boulevard  
des Italiens.

**A MARSEILLE :**

Estrine et C<sup>o</sup>, 18, rue Colbert.

**A NEW-YORK :**

L. J. Garcey, International Sleeping Car C<sup>o</sup>, 281, Firth Avenue; Thos Cook  
et Son, 1185 Broadway (coin de la 28<sup>e</sup> rue).

**A ANVERS :**

John P. Best et C<sup>o</sup>.

**A BRUXELLES :**

Thos Cook et Son, 41, rue de la Madeleine. Ou aux bureaux de **LONDRES :**

122, LEADENHALL STREET, E. C., ou NORTHUMBERLAND AVENUE, W. C.

# LA DÉPÊCHE D'ORIENT

PARIS. — Administration et Rédaction : 22, Rue Rossini et Rue Laffitte. — PARIS

Journal Politique, Diplomatique, Littéraire, Industriel, Commercial, Economique, Financier

**Hebdomadaire**

*Autriche-Hongrie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Roumanie, Grèce, Russie, Perse,  
Chine, Japon, Indo-Chine, Tonkin, Cambodge, etc.*

**Rédacteur en Chef: ALEXANDRE HEPP**

---

## COLLABORATEURS

---

MAURICE BARRES, de l'Académie Française, député ;  
PIERRE BAUDIN député ; FRANÇOIS DELONCLE, député ;  
PAUL DESCHANEL, de l'Académie Française, député ; PAUL DOUMER,  
député ; EUGÈNE ETIENNE, député ; le capitaine CHARLES HUMBERT, sénateur ;  
J.-L. DE LANESSAN, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine ; LOUIS LEGER,  
de l'Institut ; PIERRE LOTI, de l'Académie Française ; ALFRED MEZIERES, de l'Académie  
Française, sénateur ; GUSTAVE RIVET, sénateur ; JULES ROCHE, député ; ST-GERMAIN, sénateur ;  
PAUL ADAM ; JEAN AJALBERT ; RENÉ D'ARAL ; HENRI BAILLY ; ÉMILE BERR ; JEAN  
DE BONNEFON ; EUGÈNE CARRIERE ; CHARLES CHAIRY ; SERGE DE CRESSIN ; LÉO  
CLARETIE ; G. DE COUTOULY ; CHARLES DIEHL ; RENÉ DHOMMEE ; JEAN  
FABER ; MAURICE FRANÇAIS ; PAUL FRESNAY ; JULES GAILLARD, ancien député ;  
JOSEPH GALTIER ; MME JUDITH GAUTIER ; AUGUSTE GERMAIN ; PIERRE  
GIFARD ; PAUL GINISTY ; HALPERINE-KAMINSKY ; SERGE IRKEVITCH ;  
JEANJAQUET DE TOMES ; docteur DIMITRI KOLZ ; JULIETTE LAMBER ;  
RAYMOND LECUYER ; RENÉ MAIZEROY ; docteur J.-C. MARDRUS ;  
ROGER-MARX ; comte DE MAUGNY ; JOSEPH MONTET ; LUDOVIC  
NAUDEAU ; NOGESKO ; A DE POUVOURVILLE ; comtesse  
H. DE REINACH-FOUSSEMAGNE ; JEANNE et FRÉDÉRIC  
REGAMEY ; PH. ROUSSEAU ; HUGUES LE ROUX ;  
RAOUL DE SAINT-ARROMAN ; PAUL TETEDOUX ;  
EDMOND THERY ; HÉLÈNE VACARESCO ;  
PIERRE DE VAROUZOFF ; VERIM-  
BEY ; MAXIME VERNES.

---

### Prix de l'Abonnement :

Etranger, Union Postale 30 francs par an. — Six mois : 16 fr. 50  
France et Colonies . . . 25 francs par an. — Six mois : 14 francs.

Le numéro **0,60** centimes.

CASE A LOUER

*Page entière*

Par an (4 insertions). . . 100 francs.

Par numéro. . . . . 40 »

## ANNONCES

Il a été récemment décidé d'adjoindre des annonces au *Bulletin*.

Ce *Bulletin*, qui paraît désormais trimestriellement, est distribué aux 250 membres effectifs actuels de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indo-Chine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis, en échange de la subvention, au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation déjà étendue dans un milieu spécial tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

### TARIF PROVISOIRE DES ANNONCES

		Par an (4 insertions)	Par numéro
Page entière	(20 <sup>cm</sup> × 12 <sup>cm</sup> )	100 francs	40 francs
1/2 page	(10 <sup>cm</sup> × 12 <sup>cm</sup> )	50 »	20 »
1/4 page	(5 <sup>cm</sup> × 12 <sup>cm</sup> ou 10 <sup>cm</sup> × 6 <sup>cm</sup> )	25 »	10 »

Il sera fait sur ces prix une réduction de 10 0/0 pour les membres de la Société et de 5 0/0 pour les abonnés au *Bulletin*.

Pour les annonces accompagnées d'un texte en caractères japonais (une ou deux lignes verticales), les prix seront majorés de 5 francs pour la page entière et de 3 francs pour la 1/2 page ou le 1/4 de page. Des annonces entièrement en japonais pourront être insérées ; le prix en sera déterminé suivant l'importance du texte.

Les offres ou demandes de représentations, de renseignements commerciaux et autres, les questions et réponses sur des sujets quelconques, pour lesquelles le *Bulletin* pourrait utilement servir d'intermédiaire entre ses lecteurs, qu'ils appartiennent ou non à la Société, seront insérées au prix de 5 francs par 1 centimètre, soit 3 lignes en petit texte (25 à 27 syllabes à la ligne).

Adresser les demandes d'admission et d'abonnement, et les annonces ou communications, ainsi que les chèques, mandats-poste ou autres valeurs, à M. le Secrétaire-Général de la Société Franco-Japonaise de Paris, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli, Paris.



# COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

## SERVICES DE LA COMPAGNIE

### DÉPARTS DE MARSEILLE

Égypte, Syrie, toutes les semaines, le *Jeudi*.

Grèce, Turquie, Syrie, tous les 14 jours, le *Jeudi*.

Grèce, Turquie, Mer Noire, toutes les semaines, le *Samedi*.

Indes, Australie, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles Hébrides, tous les 28 jours, le *Mercredi*.

Ceylan, Cochinchine, Siam, Tonkin, Chine, Japon, tous les 14 jours, le *Dimanche*.

Cote Orientale d'Afrique, Madagascar, Réunion, Maurice, les 10 et 25 de chaque mois.

### DÉPARTS DE BORDEAUX

Espagne, Portugal, Sénégal, Brésil, La Plata, tous les 14 jours, le *Vendredi*.

SERVICE RÉGULIER D'ANVERS, DE DUNKERQUE, DU HAVRE.

DE LA ROCHELLE-PALLICE, DE MARSEILLE, DE GÈNES

Pour Colombo, Saïgon, Tourane, Haïphong, Hong-Kong, Shanghai et le Japon.

### VOYAGES AUTOUR DU MONDE

La *Compagnie des Messageries Maritimes* met à la disposition du public diverses combinaisons de voyages circulaires autour du Monde avec la *Canadian-Pacific*, la *Southern-Pacific*, l'*Eastern* et l'*Australian Company*, l'*American* et l'*Australian Line*, la *Compagnie Générale Transatlantique* et les grands chemins de fer américains. — Les voyageurs peuvent choisir une des routes suivantes :

Route n° 1. — Voie de Chine, du Japon et du Canada *via* Vancouver.

Route n° 2. — Voie d'Australie et de Vancouver.

Route n° 3. — Voie d'Australie, détroit de Torrès, le Japon et Vancouver.

Route n° 4. — Voie de Chine, du Japon et de San-Francisco.

Route n° 5. — Voie d'Australie, détroit de Torrès, le Japon et San-Francisco.

### EXEMPLES D'ITINÉRAIRES

#### ROUTE N° I

#### VOIE DE CHINE, DU JAPON ET DU CANADA *via* VANCOUVER

*Par chemin de fer de Londres ou de Paris à Marseille*

De **Marseille à Hong-kong**, par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes*, *via* Canal de Suez, Djibouti ou Aden, Colombo, Singapore, Saïgon.

De **Hong-kong à Shan-haï, Kobé** (Hiogo) et **Yokohama** par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes* ou par ceux de la *Canadian-Pacific Company*, au choix du voyageur.

De **Yokohama à Vancouver** par les paquebots de la *Canadian-Pacific Company* et de là, par les différentes routes offertes par la *Canadian-Pacific Railway Company* à Québec, Montréal, Halifax, Saint-John (N. B.) ou New-York.

De **New-York à Liverpool** ou **Southampton** par un des paquebots de la *Cunard Line*, de la *White Star Line*, de l'*American Line* ou du *Norddeutscher Lloyd* ou de **New-York au Havre** par les paquebots de la *Compagnie Générale Transatlantique* et de là, par chemin de fer, à **Paris** ou à **Londres** (*via* Southampton) ou *vice-versa*.

PRIX : Fr. 3.438 ou £ 137.10 0

#### ROUTE N° III

#### VOIE D'AUSTRALIE, Détroit de Torrès, LE JAPON ET VANCOUVER

*Par chemin de fer de Londres ou de Paris à Marseille*

De **Marseille à Sydney** par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes* *via* Canal de Suez, Djibouti ou Aden, Bombay, Colombo, Fremantle, Melbourne.

De **Sydney à Hong-kong** par les paquebots de l'*Eastern and Australian S.-S. Company*, *via* détroit de Torrès.

De **Hong-kong à Yokohama, Vancouver** et **Londres** comme par la route n° I ou *vice-versa*.

PRIX : Fr. 4.406 ou £ 176.5 0

(Pour tous renseignements, consulter le livret spécial. — Envoi franco sur demande).

CHARGEURS REUNIS

# Compagnie Française de Navigation à vapeur

*Société anonyme au capital de 12.500.000 francs*

## LIGNE DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE :

SERVICE POSTAL (subventionné par le Gouvernement Français). — Départ chaque mois du Havre le 22, de Bordeaux-Pauillac le 25, pour Dakar, Conakry, Grand-Bassam, Cotonou, Libreville, Cap Lopez (Sette-Cama, Mayumba, Loango en transbordement) Banane, Boma et Matadi.

Retour par mêmes escales (durée du trajet Matadi-Pauillac : 20 jours).

SERVICE COMMERCIAL. — Départ chaque mois de Dunkerque le 14, du Havre le 17, de Bordeaux-Pauillac le 20, pour le Sénégal, la Guinée, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or et le Dahomey.

## LIGNE DE L'INDO-CHINE :

Service mensuel direct sans transbordement de Dunkerque le 28 de chaque mois, du Havre le 1<sup>er</sup>, de Bordeaux-Pauillac le 4, de Marseille le 15 pour Colombo, Singapore, Saïgon, Tourane et Haïphong et par transbordement pour Bangkok, Pnom-Penh, Hanoi.

## LIGNE DE LA PLATA :

Service régulier sans transbordement, deux départs par mois, de Dunkerque les 7 et 17, du Havre les 10 et 20, de Bordeaux les 13 et 23 pour Pasajes, Vigo, Ténériffe, Montevideo, Buenos-Aires.

## LIGNE DU BRESIL :

Service régulier sans transbordement, deux départs par mois, de Dunkerque le 18, du Havre le 23, pour Vigo, Leixoes, Lisbonne, Rio-de-Janeiro et Santos ; du Havre le 7 pour Vigo, Leixoes, Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-de-Janeiro et Santos.

## LIGNE DU TOUR DU MONDE :

Service régulier, départs d'Anvers tous les 45 jours. Prenant des marchandises et des passagers de 1<sup>re</sup> classe, et desservant les ports de Dunkerque, La Rochelle-Pallice, Marseille, Gênes, Naples, Colombo, Singapore, Hong-Kong, Shanghai, Chinwangtao (Tientsin), Kobé, Yokohama, (Honolulu, par transbordement), Vancouver, Seattle, Tacoma, San-Francisco, Mazatlan, Guaymas, Santa-Rosalía, ports du Centre-Amérique et de l'Amérique du Sud, Coronel, Punta-Arenas, Montevideo, Santos ou Rio-de-Janeiro, Dakar, La Pallice, Liverpool, Swansea et les ports Français de la Manche.